

La Revue Populaire

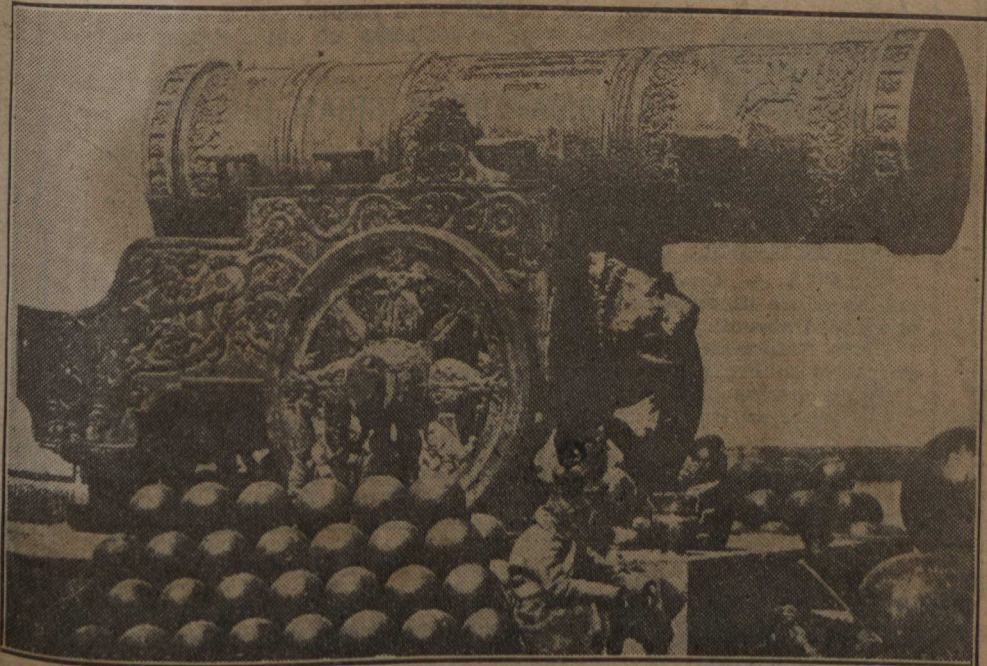
Magazine Littéraire

Illustré Mensuel

11e Année, No 6

JUIN 1918

PRIX : 10 CENTS



Le grand canon de l'arsenal de Moscou. (Voir intérieur)

GRATIS — POUR VOUS MÉS DAMES ? — GRATIS**EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS****TOUTES LES FEMMES DOIVENT ETRE BELLES ET TOUTES
PEUVENT L'ETRE GRACE AU REFORMATEUR
MYRRIAM DUBREUIL****AVOIR UNE BELLE POITRINE, ETRE GRASSE, RETABLIR VOS
NERFS, CELA EN 25 JOURS AVEC LE****REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL**

Approuvé par les meilleurs médecins du monde, des hôpitaux, etc. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du **REFORMATEUR**. Il mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales. Le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se comblerent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale comme Tonique. Le **REFORMATEUR** est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à une jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de Maladies, ou qui n'étaient pas développées. Le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité, sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité, migraine, neurasthénie.

ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES EN 25 JOURS

GRATIS. — Envoyez 3c en timbres et nous vous enverrons Gratis une brochure illustrée de 32 pages, avec Echantillons du Réformateur Myrriam Dubreuil.

Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quelque soit leur âge.

Toute correspondance strictement confidentielle.

Les jours de Bureau sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine de 2 heures à 5 heures P. M.

Mme MYRRIAM DUBREUIL, 451 Rue RIVARD

Dept. 8, Boîte Postale 2853.

Montréal, Canada.



LA PLUS IMPORTANTE
LIBRAIRIE et PAPETERIE
FRANÇAISE du CANADA
Fondée en 1885

LIVRES

religieux
classiques
français
canadiens



FOURNITURES

de classes
de bureaux
de dessin



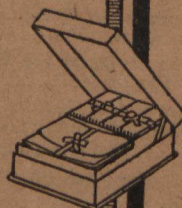
ARTICLES

religieux
et de fantaisie



PAPIERS PEINTS

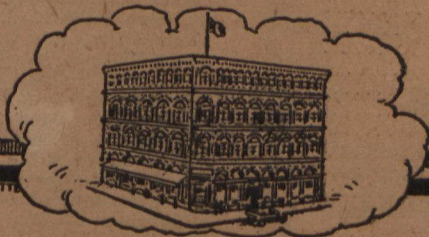
Tapisseries



Librairie **GRANGER FRERES** Limitée
Place d'Armes et Notre-Dame O., Montréal



ED. J. MAJSCOTT



SOMMAIRE DU NUMERO DE JUIN 1918

	Pages		Pages
Calendrier du mois	6	Contre le froid	119
Juin (carnet)	7	La chasse à la baleine	120
Mon drapreau	8	Une formule du serment	120
Pages Canadiennes: Notre fête nationale	9	Les poussins en pardessus	120
Notre bannière de Carillon	16	Grands hommes	120
Recensement postal des manufactures	17	La harpe, un des plus anciens instruments de musique	121
Nous devons nous cramponner au sol	17	Fenêtres en écailles	122
Un signe de progrès	17	Horlogers aveugles	122
Forêts nationales	17	Echos: Les premières torpilles	123
Les entrepôts de Montréal	18	Atrocités boches	123
Chiffres intéressants sur la colonisation	18	Les filets pare-torpilles	124
Nécessité d'organisation	18	"L'loyd's"	124
Petites notes	18	La vie en Allemagne	124
Un peu de Tourisme: Le Canal de Suez	19	Les dix commandements du Hun	125
La ville du Caire	20	Cargaison de barons	125
La mosquée de Mohammed-Ali	21	La solidarité Californienne	125
Le grand canon de l'arsenal de Moscou	22	Un curieux souvenir	126
Quelques superstitions	22	Dictionnaires pour guerriers boches	126
Les curieux baromètres	23	La monnaie du carton	126
Les Vieilles chansons Canadiennes:		Une fièvre riposte	127
C'est la poulette grise	24	Les chiens de guerre anglais	127
Les cynocéphales de Luxor	26	Les pertes de métaux de la guerre	127
Punitions de jadis	26	Les tremblements de terre	128
Travaux d'amateurs: Pour réchauffer vos plats	27	Les maximes de Guillaume	128
Pour remuer les objets pesants	27	Frontière Suisse	128
Contre les voleurs	28	Le gouvernail d'un navire	128
Pour donner un noir mât	28	8600 tonnes de décorations	129
Pour imiter l'ébène	28	Ce qu'on dit de lui	129
La Magie en Famille: Comment remplir un verre de fumée	29	Le cuivre en Bochie	129
Tours d'escamotage	29	Sa surprise	129
Les enfants de tous les Pays:		La tête en bas	130
En Egypte	31	Tout le monde boit	130
Pour "forcer" les plantes	34	Cours populaires et gratuits:	
Pour annoncer le dîner dans les Alpes	34	Les forêts pétrifiées	131
Roman: COEUR INCERTAIN,		Nids artificiels d'oiseaux	132
par Paul de Garros	35	La malice des bêtes	133
Un village flottant	112	Les boas de Philippines	134
Un restaurant dans un arbre	112	Le langage des oiseaux	135
Une invention utile	112	Les chasseurs de lucioles	136
Les Aigles Romaines	113	Aversions et antipathies	136
La force des chevaux	113	Attention au coup de marteau	137
Mosaïque: La flore de la Place Vendôme	114	La durée de la vie des animaux	138
Le Bengale Doré	115	L'ivoire extrait du lait	138
Lunettes pour chevaux	116	Le cheval et ses maladies:	139
L'anneau du mariage	116	La fortune d'un mendiant	141
La patrie des échalottes	116	La peine de mort en Russie	141
La vie chère à Ste-Hélène	117	Les Chinois de contrebande	142
La porcelaine métallisée	117	Un lait nouveau genre	142
Le chien et son usage en politique	117	La Revue Encyclopédique	143
Le corps de santé des anciens	118	Notes scientifiques	145
Une carte de prix	118	Petit courrier	145
La lune et la prédiction du temps	118	Pour transporter le poisson	148
L'éclairage au microscope	119	Les débuts de quelques millionnaires	148
La locomotive la plus grande du monde	119	Curieuses horloges	148
		Une colonie de singes inoculés	150
		Acte d'accusation contre l'alcoolisme	152
		Contre les vols d'auto	154
		Comment on salue	156
		La destinée des inventeurs	156
		De curieuses embarcations	158
		Négresses au cou de girafe	158
		Le journalisme en Amérique	160
		Humour belge	160

La Jambe Artificielle

CONRAD MARTIN

Donne une marche souple,
facile, légère, confort par-
fait, solidité, garantie. :-:

Nous avons la réputation, établie depuis
près de 60 ans, de faire ce qu'il
y a de mieux en

BANDAGES HERNIAIRES,
APPAREILS ORTHOPEDIQUES,
BAS ELASTIQUES, ETC., ETC.,

De tout le pays

Nos appareils sont fabriqués par des Experts sous la
surveillance personnelle de M. Conrad Martin.

— CONSULTATIONS GRATUITES —

FABRIQUE CANADIENNE DE BANDAGES

36-38, CRAIG E., MONTREAL



6ième Mois

JUIN

30 Jours

Astrologie.—Les hommes nés en juin ont de la franchise et sont doués d'un bon coeur; ils rendront volontiers service à leur prochain; les femmes sont de caractère calme et préfèrent leur foyer aux distractions mondaines. Ils auront, les uns et les autres, la bonne chance d'avoir d'excellents sincères amis.

Pierre du mois: l'Émeraude (verte) dont la mystérieuse vertu est gardienne de sentiments purs.

Jrs de Sem.		FETES DIVERSES ET SAINTS DU JOUR
1	Samedi	S. Pamphile 152e jour
2	DIMANCHE	SS. Marcellin, Pierre et Erasme, mart. 153e jour
3	Lundi	Anniversaire de Georges V 154e jour
4	Mardi	S. François Caracciolo 155e jour
5	Mercredi	SS. Boniface, évêque et martyr 156e jour
6	Jeudi	S. Norbert, évêque et martyr 157e jour
7	Vendredi	S. Michel 158e jour
8	Samedi	S. Médard, évêque, confesseur 159e jour
9	DIMANCHE	Ste Pélagie 160e jour
10	Lundi	Ste Marguerite, reine d'Ecosse 161e jour
11	Mardi	S. Barnabé 162e jour
12	Mercredi	S. Jean de St-Facond, conf. 163e jour
13	Jeudi	S. Antoine de Padoue, conf. 164e jour
14	Vendredi	S. Basile le Grand, év. et doct. 165e jour
15	Samedi	S. Modeste 166e jour
16	DIMANCHE	S. Jean François Régis, conf. 167e jour
17	Lundi	S. Jérémie, martyr 168e jour
18	Mardi	S. Marine 169e jour
19	Mercredi	Ste Julienne Folconiéri, v. 170e jour
20	Jeudi	S. Silvère, pape, martyr 171e jour
21	Vendredi	S. Louis de Gonzague, confesseur 172e jour
22	Samedi	S. Justin 173e jour
23	DIMANCHE	Ste Agrippine 174e jour
24	Lundi	NATIVITE DE S. JEAN-BAPTISTE 175e jour
25	Mardi	S. Prosper 176e jour
26	Mercredi	SS. Jean et Paul, martyrs 177e jour
27	Jeudi	S. Crescent, évêque et martyr 178e jour
28	Vendredi	S. Léon II, pape, confesseur. 179e jour
29	Samedi	S. Pierre et S. Paul, (mon d'obl) 180e jour
30	DIMANCHE	Commémoration de S. Paul 181e jour

PREVISION DU TEMPS

1 au 4. La température baisse.	15 et 16. Temps sec et chaud.
5 au 7. Variable.	17 au 21. Vague de grande chaleur.
8 au 10. Variable, couvert et brumeux.	22 au 25. Orages électriques.
11 au 14. Beau et agréable.	26 au 30. Très chaud.

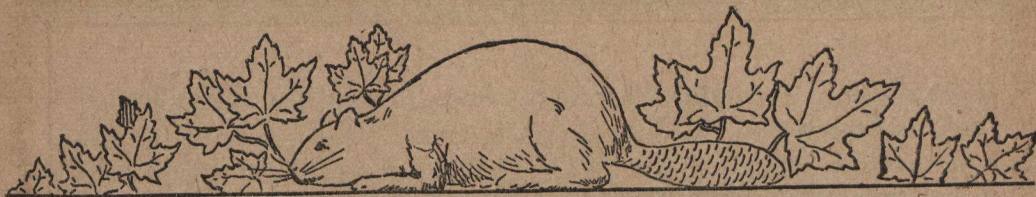
MON DRAPEAU

*Pour mon drapeau, pure et brillante page
 Portant, écrits en traits si glorieux,
 Au Canadien qui vit sur toute plage,
 Le souvenir et la foi des aïeux,
 Je veux celui qu'au jour de la victoire
 Le grand Montcalm planta sur le rempart,
 Que Crémazie au temple de l'histoire
 Auréola de son merveilleux art.
 Pour mon drapeau, gage assurée de gloire,
 O Carillon, je veux ton étendard!*

*Sur mon drapeau je veux un autre emblème,
 Une guirlande au milieu de ses plis :
 Au champ d'azur il convient que l'on sème
 Feuilles d'érable auprès des fleurs de lys
 Dans nos forêts, où, devant le courage
 Du preux colon, le sentier s'est ouvert,
 Règne, drapé dans son royal ombrage,
 Un arbre aimé dont le sol est couvert.
 Sur mon drapeau, je veux ta noble image,
 O Canada, je veux ton rameau vert!*

*Sur mon drapeau, comme dernier symbole
 Plus beau qu'un lys, plus brillant que l'or pur,
 Sur mon drapeau je veux une auréole
 S'irradiant en rubis dans l'azur.
 Du Golgotha JÉSUS brise la pierre,
 Dompte le monde et son rire moqueur,
 Et conquérant le palais, la chaumière,
 Roi légitime, il s'avance en vainqueur.
 Sur mon drapeau, qui marche à ta lumière,
 O Christ, ô Roi, je veux ton divin Coeur!*

X....



NOTRE FETE NATIONALE.

PAR BRUNO BOUVRETTE

Et toi, mon fils, toujours Français comme ton père
 Quand je ne serai plus, que tu seras plus vieux
 Oh ! ne laisse jamais le lâche ou l'envieux
 Flétrir ce défenseur de toute cause juste.
 Et puis, o mon enfant, si la bannière auguste
 Devait cesser de luire au soleil canadien
 Sois son appui suprême et son dernier gardien.

LOUIS FRECHETTE.

LA SAINT JEAN-BAPTISTE, c'est la fête des grands souvenirs de notre histoire et de la reconnaissance des cœurs. La Saint Jean-Baptiste, c'est la fête des Canadiens-Français comme la Saint Patrice est celle des Irlandais. En un mot, la journée du 24 juin, c'est le jour de la patrie.

Et que signifie ce mot ? La patrie : c'est la terre paternelle ; c'est l'air que nous respirons ; c'est le ciel qui nous a vu naître ; c'est le tombeau de nos ancêtres ; c'est le berceau de notre enfance ; c'est la glorieuse chaîne de nos traditions, de nos coutumes, de nos usages, de nos institutions. La patrie c'est notre âme toute entière, avec ses aspirations, ses amours, ses douleurs et ses joies, ses craintes et ses espérances. Et si De Custine disait un jour : "Ma patrie à moi est partout où j'admire", nous Canadiens-Français, avons raison de dire : "Notre patrie à nous, c'est le Canada que que nous admirons et chérissons".

C'est donc une idée heureuse qu'eurent les fondateurs de la Société Saint Jean-Baptiste de consacrer une journée par année, à la concorde et à la paix. Non moins heureuse fut leur initiative de célébrer avec pompes ce jour de la patrie.

En effet, les manifestations publiques retrempe le sentiment religieux et national ; elles augmentent en nous notre vénération pour les gloires du passé, notre confiance en nous-même, fortifient nos espérances pour l'avenir de bonheur et de tranquillité que nous rêvons. Ces manifestations nous donnent l'occasion de dire notre attachement au sol qui nous





a vu naître, notre loyauté envers la Couronne Britannique, notre affection pour la France.

☆ ☆ ☆

L'heure était triste et sombre. Notre race traversait une crise des plus périlleuse de son existence nationale. Durant plus de deux siècles la foudre avait grondé et la famille Canadienne-Française avait été secouée par tous les souffles de l'aquilon. La barbarie sanglante avait failli nous étouffer au berceau. Plus tard, l'invasion dévastatrice et la domination étrangère avait ouvert sous nos pas un gouffre qui semblait devoir être notre tombeau. Enfin, l'oppression et l'ostracisme politiques avaient durant plusieurs années poursuivi notre anéantissement.

Mais en 1842, bien des gens se demandaient si la race française ne succomberait pas sous le poids des persécutions. "Le mouvement insurrectionnel de 1837," pour me servir de l'expression de l'honorable Thomas Chapais, "avait été étouffé dans la flamme (*qu'il avait allumé*) et "noyé dans le sang (*qu'il avait coulé*)".

L'échafaud politique avait fait parmi nous son apparition sinistre. L'exil avait complété l'oeuvre de la mitraille et du gibet. Nos rangs étaient décimés, notre langue était proscrite, nos droits étaient foulés aux pieds et l'éternel "*vae victis*" retentissait contre nous de toutes parts comme une clameur de haine et de vengeance. Qu'allions-nous devenir? Quel était le sort réservé aux descendants de Carillon et de Châteauguay?

C'est alors que les âmes les plus fermes tremblèrent et doutèrent. Mais ce mouvement impétueux devait être arrêté, et la fondation de la Société Saint Jean-Baptiste fut cette digue, contre laquelle les flots agités de l'océan persécuteur, vinrent battre sans cependant démolir nos remparts.

Ce fut donc une heureuse idée qu'eurent les Canadiens-Français éminents de l'époque de s'unir et de former un comité, chargé de préparer un plan de bataille contre les envahisseurs.. Ludger Duvernay, secondé par Jacques Viger, L. J. Papineau, Louis Bourdages, A. N. Morin, Lafontaine, E. Rodier, le juge Sicotte, Delorimier, C. O. Perreault, se réunirent à Montréal, le 24 juin 1834 et fondèrent notre association Nationale.

Pendant trois ans, à même époque, on célébrait la Saint Jean-Baptiste. Suivirent les troubles de 1837-38, qui en empêchèrent la continuation, et ce n'est qu'en 1842, que la Société Saint Jean-Baptiste entra en scène d'une manière permanente.





Depuis cette époque, l'Association Saint Jean-Baptiste a étendu ses ramifications dans toutes les paroisses où il existe des Canadiens-Français; elle a même de nombreux adhérents aux Etats-Unis. Et quel bien a-t-elle fait? Par ses publications nombreuses, elle a instruit notre peuple. Elle a créé des cours publics et gratuits touchant les mines et la métallurgie, le mécanique industrielle, l'architecture et la construction, l'électricité, l'histoire naturelle, le commerce, l'élocution, l'agriculture et la colonisation, la sténographie et la clavigraphie. Enfin, pour résumer l'importance de son oeuvre, elle a réussi à nous attacher au sol Canadien, en nous faisant connaître nos devoirs de citoyen et de patriote.

☆ ☆ ☆

Oui, le Canadien-Français connaît ses devoirs puisqu'il a conservé les coutumes, les traditions ancestrales. Comme ses pères, il aime le travail. Dans sa vie privée comme dans sa vie publique, il est généreux, dévoué, intéressé. Il aime la politique mais se méfie des administrateurs peu scrupuleux qui font ses lois. Profondément attaché au sol qui l'a vu naître, il donne à ses fils une éducation chrétienne. Il sait "que l'enseignement donné sur les genoux d'une mère et les leçons paternelles confondues avec les souvenirs pieux et doux du foyer domestique, ne s'effacent jamais entièrement".

Fils respectueux, il devient, plus tard, père d'une nombreuse famille qu'il aime et vénère. Son courage est proportionné aux épreuves de la vie, et c'est toujours le sourire sur les lèvres qu'il fait face aux persécutions qu'il rencontre sur son chemin.

S'il est bon citoyen, il est aussi excellent chrétien. Docile aux enseignements de son église et de son pasteur, il suit avec attention les exercices religieux. Se rappelant que la foi de ses ancêtres a été la sauvegarde de nos institutions les plus chères, il écoute les conseils de ses chefs spirituels.

Ainsi disposé, il aime son pays et cherche dans l'union la force qui lui est nécessaire pour conserver intacts sa langue et sa foi. C'est sans doute cet état d'âme du Canadien-Français qui inspirait à Crémazie, ces vers toujours nobles et bons à méditer :





*Les vieux chênes de la montagne
Où combattirent nos aïeux,
Le sol de la verte campagne
Où coula leur sang généreux.
Le flot qui chante à la prairie
La splendeur de leurs noms bénis,
La grande voix de la patrie,
Tout nous redit: "Soyons unis".*

Certes, les Canadiens-Français sont unis parcequ'ils sont tous également attachés au sol. Ils le furent, lorsqu'au début de la colonie, ils luttèrent contre l'Iroquois au Long-Sault, ils le furent à Carillon, lorsqu'ils repoussèrent la horde anglo-saxonne; plus tard, après la conquête, les 63,000 descendants de France serrèrent leurs rangs pour faire face aux tentatives de Murray d'angliciser notre jeune pays. En 1691, en 1812 nos ancêtres se battirent comme des lions pour la défense de leurs libertés et du sol. Enfin, en 1837, comme le disait Fréchette:

*Elle fut magnanime, héroïque et sans tache
Votre légende, ô fiers enfants de Saint-Eustache!*

Et plus loin, parlant du rôle des nôtres, l'auteur de la "Légende d'un peuple" ajoutait:

*Les hardis défenseurs de notre Sainte Cause,
Martyrs du grand devoir que la patrie impose,
Etaient morts aux lueurs de leurs foyers détruits.*

En 1840, toujours comme preuve de notre attachement au sol, la lutte se continuait dans nos Parlements pour se terminer en 1867, par la reconnaissance des droits de la langue française, par l'Acte de la Confédération.

La lutte n'était cependant pas terminée, pas plus qu'elle l'est aujourd'hui, puisque l'on nous dit qu'elle ne fait que commencer. Toujours pour la conservation du sol, nos frères de l'Ontario se battent fièrement pour le droit d'apprendre leur langue dans les écoles. Pour un même motif, la bataille se livre au Manitoba, dans les Provinces de l'Ouest; pour un même idéal, nos compatriotes ont protesté et protestent contre cette loi inique et inconstitutionnelle qu'est la conscription.





Toutes ces protestations sont basées sur la justice de notre cause et sur l'amour que nous avons de rester "Canadiens et Catholiques, avant tout". Oui, mille fois oui, notre patrie à nous, c'est le Canada auquel nous sommes attachés comme le chêne qui a grandi dans le sol l'est à sa racine qui lui donne la vie et la force.

☆ ☆ ☆



Le traditionnel Saint Jean-Baptiste

Et pourtant cette profonde amitié que nous avons pour le Canada ne peut faire douter de notre loyauté à la Couronne Britannique. Mais que signifie ce mot: loyauté? C'est le synonyme de sincérité, franchise,





honnêteté, fidélité et du dévouement. Et avons-nous été dans le passé et sommes-nous présentement sincères, francs, honnêtes, fidèles et dévoués envers l'Angleterre, notre belle-mère patrie?

Oui, nous avons été loyaux à la Grande-Bretagne: en 1770, lorsque les Etats-Unis vinrent offrir à nos ancêtres, la prétendue branche d'olivier. En 1812, lorsque DeSalaberry, le Léonidas Canadien, conservait à l'Empire Britannique, le Canada qui allait céder devant les attaques Américaines. En 1840, lorsque la République voisine nous offrait sa protection et nous invitait à l'annexion. En 1867, lorsque Cartier déjouait les intrigues de nos voisins, intrigues qui pouvaient aboutir à la conquête du Canada par les Américains.

Oui, nous avons été sincères, dévoués, francs, honnêtes, fidèles au drapeau Anglais comme nous avons été fermes, solides, jaloux dans la défense de nos libertés constitutionnelles et religieuses.

Et les batailles que nous livrons aujourd'hui constituent-elles de la déloyauté? Si la déloyauté est synonyme du manque de bonne foi, de probité, d'infidélité, même de perfidie et de trahison, nous ne sommes pas déloyaux, puisqu'aucune de nos luttes n'a un cachet révolutionnaire. Nous sommes de bonne foi, lorsque nous croyons que nous avons le droit de parler, d'apprendre et de faire respecter notre langue française; nous croyons ne pas être perfides, encore moins traîtres, lorsque nous disons que l'on ruine financièrement et moralement notre pays et notre race, en envoyant la fine fleur de notre jeunesse et ceci par la force, pour la défense d'une cause, qui nous a déjà coûté des milliers et des milliers d'enfants.

Comme nos pères, nous sommes loyaux à l'Angleterre, et nous ne pourrions mieux traduire nos sentiments qu'en rappelant ces paroles d'un de nos compatriotes qui disait que: "Le dernier coup de canon pour la défense de l'Empire serait tiré par un Canadien-Français". Comme nos ancêtres nous acceptons la domination britannique, sans cependant pour cela oublier la France, de laquelle nous sommes, par le sang et les aspirations, les heureux fils.

☆ ☆ ☆

Et pourquoi aimons-nous la France? Demandons-le à nos ancêtres. N'est-ce pas notre devoir d'écouter avec respect les enseignements que nous donnent les voix lointaines des vieux défricheurs, des soldats, des martyrs et des patriotes?





“Cette terre du Canada, nous disent-elles, que vous habitez si paisiblement, nous l’avons arrachée, après plus d’un siècle de luttes et de souffrances, des mains cruelles de la barbarie sauvage.

“Nous l’avons choisie pour notre tombeau, pour votre berceau, pour votre patrie.

“Elle a été abondamment arrosée de nos sueurs, et même de notre sang.

“Elle renferme la poussière de nos ossements.

“Les grandes libertés religieuses, civiles et politiques, dont vous jouissez avec tant de fierté, nous ont coûté de bien pénibles et d’incessants efforts.

“Elles ont germé du sang des martyrs sur des champs de batailles, aux clartés sinistres des incendies, à l’ombre des gibets dressés par l’injustice, la cupidité et le fanatisme le plus mal inspiré.

“Conservez-la soigneusement, cette terre Canadienne qui renferme les tombeaux des pères de vos pères.

“Soyez fidèles aux traditions de courage et d’honneur, que nous tenions des aïeux — les vieux Francs de Clovis, de Charlemagne, de Saint-Louis et de Jeanne-d’Arc, — et que nous vous avons transmises, comme un dépôt sacré, que vous devez remettre à votre tour, à vos enfants, afin que ceux-ci le transmettent de nouveau à ceux qui naîtront d’eux, de générations en générations.

Voilà pourquoi nous aimons la France. Voilà pourquoi, comme le disait Fréchette :

...Si les hiboux disaient: — La France est morte!

On entendrait... de leur voix mâle et forte

Nos enfants, relevant le drapeau des grands jours,

Crier au monde entier:

— La France vit toujours!

Nous vénérons la France, parce qu’elle nous a donné la langue française et nos institutions. D’un autre côté, nous respectons l’Angleterre, en qui nous avons confiance pour faire honorer le pacte de 1763, qui nous garantissait nos libertés tant religieuses que civiles.

Nous souvenant de la France, profondément loyaux à la Couronne Britannique, nous aimons davantage le Canada, notre patrie à nous.



C'est pourquoi nous devons au matin de la Saint-Jean-Baptiste, prendre la résolution ferme de nous attacher à notre langue, de nous cramponner au sol et de nous préparer à défendre envers et contre tous les droits sacrés qui nous ont été légués par nos ancêtres.

Et nous obtiendrons ce but en cessant "*nos luttes fratricides*" selon l'expression de Mercier, en serrant nos rangs afin d'être forts dans la lutte. Dans ces dispositions, en vain tonneront les foudres orangistes de l'Ontario, nous vaincrons, car "la victoire appartient à ceux qui luttent". Peine inutile: la langue française ne disparaîtra pas au Canada, pas plus qu'elle est disparue de l'Alsace et de la Lorraine.

— o —

NOTRE BANNIERE DE CARILLON

*Quand tu passes ainsi comme un rayon de flamme,
Ton aspect vénéré fait briller dans notre âme
Tout ce monde de gloire où vivaient nos aïeux.
Leurs grands jours de combat, leurs immortels faits d'armes,
Leurs efforts surhumains, leurs malheurs et leurs larmes,
Dans un rêve entrevu, passent devant nos yeux.*

*O radieux débris d'une grande épopée!
Héroïque bannière au naufrage échappée!
Tu restes sur nos bords comme un témoin vivant
Des glorieux exploits d'une race guerrière,
Et sur les jours passés répandant ta lumière,
Tu viens rendre à son nom un hommage éclatant.*

*Ah! bientôt puissions-nous, ô drapeau de nos pères!
Voir tous les Canadiens, unis comme des frères,
Comme au jour du combat se serrer près de toi!
Puisse des souvenirs la tradition sainte,
En régissant sur leur coeur, garder de toute atteinte
Et leur langue et leur foi!*

(CRÉMAZIE.)

RECENSEMENT POSTAL DES MANUFACTURES EN 1916

Le recensement des manufactures du Canada pour l'année civile 1915, effectué par correspondance en 1916, indique une expansion générale depuis les recensements précédents.

Le nombre des établissements en activité en 1916 était de 21,306, représentant un capital engagé de \$1,994,103,272, occupant 52, 638 employés appointés et 462,200 ouvriers salariés, et produisant des marchandises valant \$1,407,137,140 provenant de matières premières évaluées à \$802,135, 862.

— o —

NOUS DEVONS NOUS CRAMPONNER AU SOL

La population ne suffit pas à constituer une nationalité; il lui faut encore l'élément territorial. La race, la langue, l'éducation et les moeurs forment ce qu'on appelle un élément personnel national. Mais cet élément devra périr s'il n'est pas accompagné de l'élément territorial. L'expérience démontre que, pour le maintien de toute nationalité, il faut l'union intime et indissoluble de l'individu avec le sol.

— o —

Le 21 juin 1749, Lord Halifax fondait la ville canadienne qui porte son nom.

Le 24 juin 1497, Jean Cabot découvrait la côte orientale de l'Amérique du Nord.

Le gouverneur-général Devonshire est le onzième représentant du roi au Canada, depuis 1867.

UN SIGNE DE PROGRES

On compte au Canada cent cinquante forestiers qualifiés, employés par les différents gouvernements et des corporations particulières. Si la guerre ne nous avait pas enlevé 73 étudiants, le nombre excéderait 200.

— o —

FORETS NATIONALES

Les Etats-Unis ont acheté approximativement 1,500,000 acres de terre forestière non arable dans les montagnes appelées Appachian et White. L'idée fondamentale, sur laquelle se base l'établissement de ces forêts nationales, dans les Etats de l'Est, est la protection des bassins des cours d'eau navigables, en vue d'en mieux régulariser le débit.

La situation a déjà été beaucoup améliorée par le Service forestier des Etats-Unis qui est chargé du choix et de l'administration de ces terres. Les Etats-Unis possèdent maintenant 152 forêts nationales dans l'Est et l'Ouest, avec un total de plus de 155,000,000 d'acres de terre du gouvernement.

— o —

D'après le dernier recensement, il y avait au Canada, 3,384,643 femmes contre 3,821,995 hommes, soit un excédent en hommes de 437,347.

— o —

La valeur des propriétés agricoles lors du dernier recensement du Canada, était de \$4,231,840,636 tandis que l'on estimait à \$725,301,375 son rendement. La richesse du sol de Québec était évaluée à \$921,084,365, étant surpassée par Ontario qui était estimé à \$1,520,297,342.

LES ENTREPOTS DE MONTREAL

Le plus grand entrepôt frigorifique de Montréal est celui de la *Canada Storage*, qui a 762,000 pieds cubes. Celui de *Gunn Storage Co.*, 700,000; *Matthew's Blackwell*, 200,000; *Lowell & Christmas*, 460,000; *Wm. Davies*, 225,950 pieds cubes par compartiment. Avec de tels préparatifs, on se demande si ces compagnies n'exploitent pas le peuple.

— o —

CHIFFRES INTERESSANTS SUR LA COLONISATION DANS L'ABITIBI

L'ABBÉ Ivanhoe Caron, missionnaire colonisateur, a bien voulu nous communiquer les chiffres et les renseignements suivants :

Pendant la période allant du premier juin 1916 au 31 juin 1917, 3,466 colons sont allés s'établir dans l'Abitibi. On compte durant cette même période 297 familles qui prirent le chemin de cette région, le tout formant un total de 246 wagons chargés. En juillet 1917, on compta 438 colons, 22 familles et 34 wagons chargés. En août dernier, 777 colons, 33 familles et 52 wagons chargés et nous pourrions affirmer que si les trains circulaient plus fréquemment, le nombre des colons serait encore plus considérable.

— o —

Le 1er septembre 1860, le Prince de Galles, posait la pierre angulaire du Palais du Parlement, à Ottawa.

En 1910 les écoles du Canada étaient fréquentées par 2,306,558 personnes de 5 à 25 ans.

NECESSITE D'ORGANISATION

Les hauts prix des produits alimentaires proviennent en partie de la rareté, en partie du gaspillage dans le transport, et en partie de la manipulation des marchés et de la spéculation. On a calculé qu'environ 80 pour cent des cultivateurs canadiens ont vendu leur blé l'automne dernier à raison de \$1.40 le boisseau. Qui s'est emparé de la différence entre ce montant et \$2.80, prix de vente récente du boisseau? Voilà de quoi occuper l'attention du *contrôleur* ou du *dictateur* des vivres. Le peuple est fatigué de la spéculation sur le blé, et serait heureux de voir disparaître les spéculateurs. Tout profit anormal devrait être confisqué.

— o —


PETITES NOTES

On compte au Canada 103,531 indiens, dont le plus grand nombre sont en Ontario, soit 26,162; la Colombie Britannique en a 25,399; Québec 13,174. Depuis 5 ans, ils ont diminué en nombre particulièrement aux Territoires du Nord-Ouest, où ils étaient, en 1909, 21,362 et maintenant ne sont plus que 4,003.


Il y a 27,774 Chinois au pays contre 17,312 en 1901, soit une augmentation de 10,462. La Colombie Britannique à elle seule en contient 19,568; l'Ontario 2,766 et Québec 1,578.

La population du Canada a augmenté de 1871 à 1911, de 3,517,386.

Au Canada on comptait, avant la guerre, 1,941,886 femmes célibataires; 1,251,468 mariées; 179,656 veuves; 691 divorcées contre 2,369,766 hommes célibataires; 1,331,853 mariés; 89,154 veufs; 839 divorcés.



Un Peu de Tourisme



Le Canal de Suez

Il y a longtemps que les hommes eurent l'idée de construire un canal entre la mer Méditerranée et la mer Rouge. Sésostriis en commença les travaux qui se terminèrent l'an 250 avant Jésus-Christ, mais le canal, abandonné, se combla.

Au VII^e siècle, lors de la conquête de l'Égypte par les Arabes, il fut recreusé

Port-Saïd et Suez est d'environ cent milles; les frais de première installation ont coûté 95 millions de dollars.

Le canal prit le nom de la ville de Suez, pourtant délaissée et déchue, parce qu'il n'y en avait pas d'autres, il y a cinquante ans, sur tout le tracé à travers l'isthme. Port-Saïd, à l'angle nord-est du lac Menzaleh, se dresse aujourd'hui sur un sol créé par les terres extraites du canal;



Entrée du Canal de Suez par Port-Saïd.

puis abandonné de nouveau; enfin son embouchure fut comblée en l'an 775.

En 1859, le français Ferdinand de Lesseps, recommençait les travaux qui durèrent dix ans. La longueur du canal, entre

c'est une agglomération salubre et assez plaisante de 50,000 âmes.

La Compagnie du canal de Suez resta entièrement française jusqu'en 1886. Cette année-là, de graves réclamations furent

articulées par les armateurs britanniques au sujet des retards anormaux imposés aux navires passant par le canal.

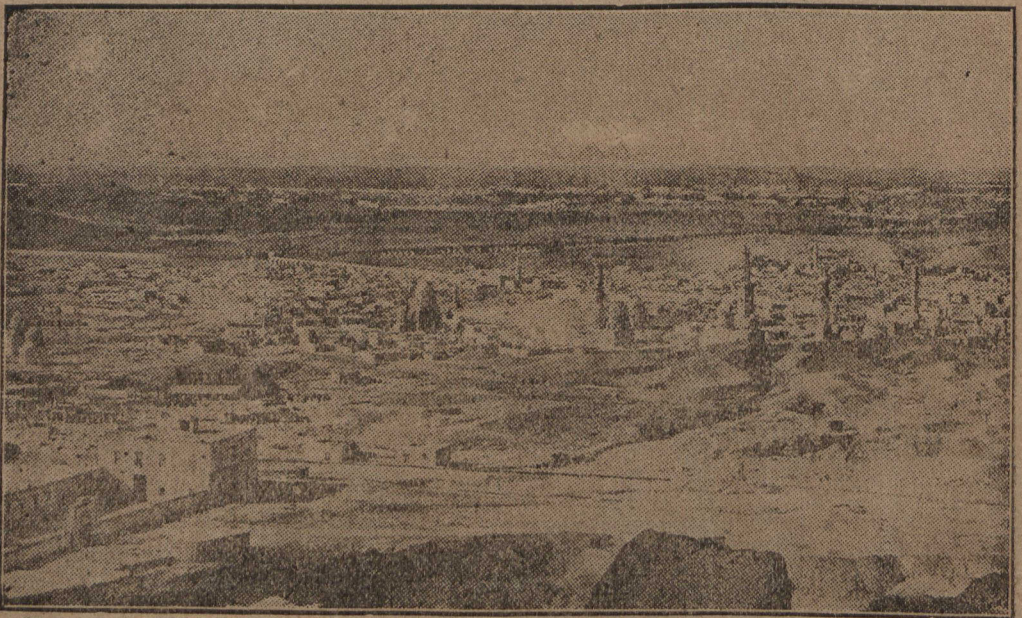
Il fut même question, en Angleterre, de creuser un canal rival, soit d'Alexandrie à Mansourah, Ismaïlia et Suez, soit "parallèlement à l'ancien canal syrien", ou même,—et ceci était de la haute fantaisie,—à travers les districts maritimes de Syrie jusqu'au haut Jourdain!

Mais on adopta des mesures plus conciliantes: un directeur britannique fut ajouté au bureau de contrôle, qui est resté jus-

gnoraient et l'ont remis en mémoire aux autres.

Le Caire actuel—le vieux aussi bien que le nouveau—est moins une ville qu'une agglomération de villes dont le nom qui les désigne en commun date de l'an 968 après Jésus-Christ, quand fut fondée cette "Cité de la Victoire" (Al Kahireh) par le général arabe Gihauer ou Gohar; la ville devint alors la résidence des califes fatimites de l'Égypte.

La fondation du Caire fut en réalité la fusion administrative de maintes cités à



Vue générale du Caire et de ses environs.

qu'ici à Paris, et l'on élargit le canal. Les vapeurs, de nos jours, franchissent l'isthme en douze heures et peuvent naviguer jour et nuit.

La Ville du Caire

LES évènements actuels ont fait connaître le nom du Caire à bien des gens qui l'i-

moitié ruinées. Toute la région méridionale du delta avait été couverte de villes et de bourgades non seulement par les anciens Egyptiens, mais aussi par tous les conquérants qui s'étaient succédés. Gohar en réunit quelques-unes pour constituer le nouveau califat.

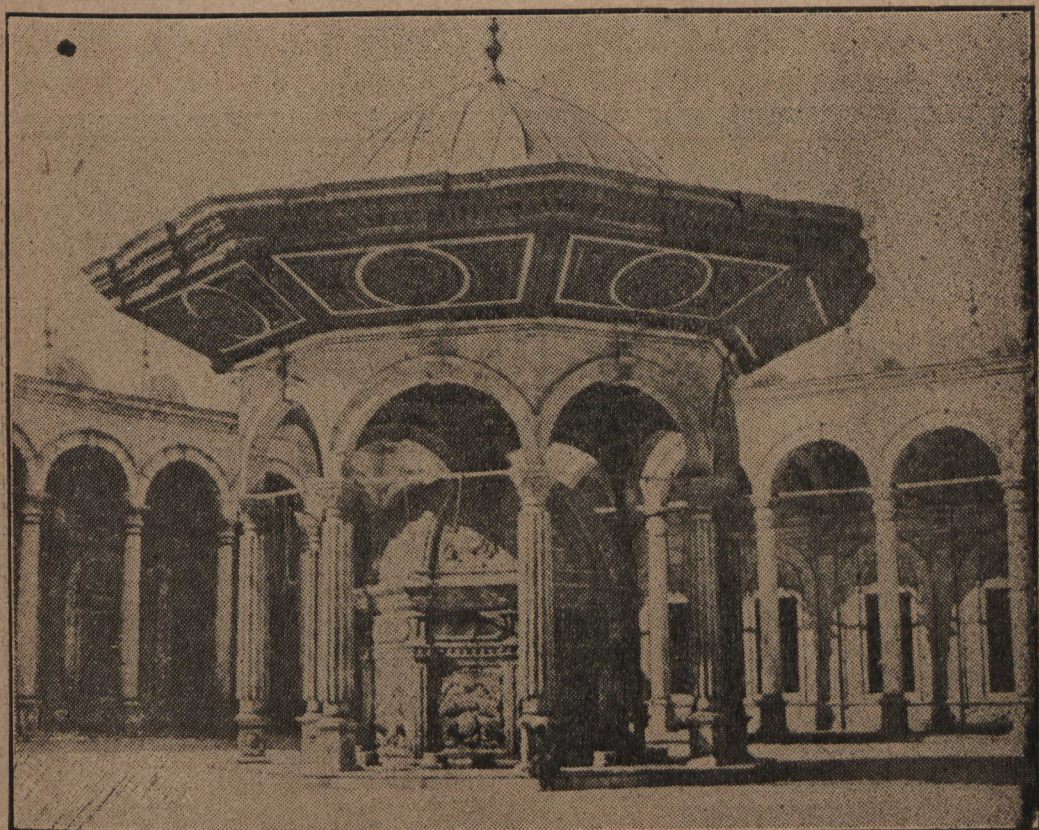
Le Caire est, après Constantinople, la plus grande et la plus belle ville de l'O-

rient musulman. La civilisation européenne, en pénétrant dans ce pays plus avant qu'elle ne l'a fait dans aucune autre partie de l'Empire Ottoman, ne lui a pas enlevé son caractère original.

On évaluait, avant la guerre, la population du Caire à 650,000 âmes; on y voit

La Mosquée de Mohammed-Ali

PARMI les monuments les plus intéressants de la ville du Caire, il faut citer la mosquée de Mohammed-Ali, dominant la citadelle et vraiment admirable par ses dimensions, la hauteur et l'harmonie de ses vou-



Aspect intérieur de la mosquée de Mohammed-Ali.

plus de 300 fontaines ou citernes et de 300 à 400 mosquées.

A ces monuments anciens il faut ajouter des constructions plus récentes: observatoire, écoles, musées, etc.

tes et la richesse de son ornementation.

Elle est faite de marbre et d'albâtre et ressemble aux plus belles mosquées des Indes. On y remarque, à l'intérieur, une collection unique au monde de lampes de cristal et de lustres finement ciselés, suspendus à profusion sous les coupoles.

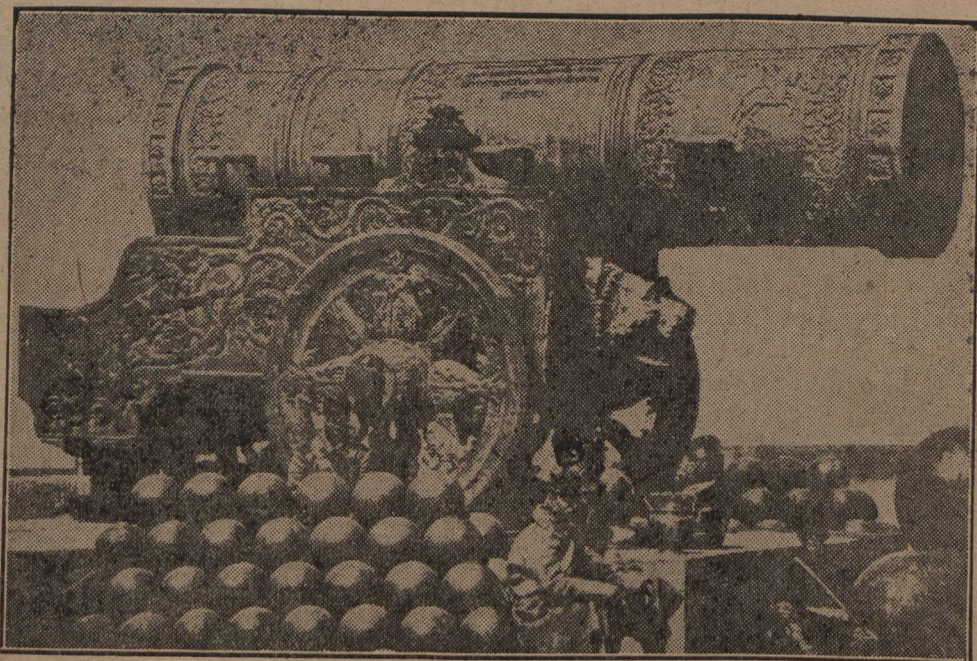
Dans les grandes mosquées comme celle-ci, une place est réservée au sultan; elle se trouve quelquefois sur une estrade, mais, de crainte des attentats, elle est souvent reléguée dans un coin et protégée par un fort grillage de fer.

Comme meubles, il n'y a rien dans les mosquées; on y voit simplement des tapis et une chaire où monte "l'iman" qui fait la prière.

Cette prière, la "Khotba" est une allo-

Le Grand Canon de l'Arsenal de Moscou

LE Tsar Pushka, voici un nom et un titre n'appartenant pas à un ex-souverain de Russie mais à un canon, énorme et curieusement ciselé, qui se trouve à Moscou devant le kremlin.



Le grand canon de l'Arsenal de Moscou.

cution qui comporte la louange de Mahomet et des premiers califes et ensuite une autre louange à l'adresse du prince régnant.

Le mot "mosquée" vient de l'arabe "mesdjid" que les égyptiens prononcent "mesguid". Ce mot signifie littéralement "lieu où l'on se prosterne".

Le roi des canons, comme on l'appelle, pèse trente-huit tonnes et demie, il a près de dix-huit pieds de longueur et son calibre est de quarante pouces. Le poids du projectile est de deux tonnes.

Cette énorme pièce d'artillerie a été fondue par un nommé Tchokow en l'année 1586 sous le règne de Théodore Ivano-

vitch. Il a toujours été considéré par les russes comme un ornement de haute valeur qu'ils auraient été peinés de voir disparaître.

La chose fut pourtant près d'arriver, sous le règne de Pierre Ier, après la bataille de Narva. L'empereur, manquant de métal, donna l'ordre de fondre les cloches

et le vieux canon; l'intérêt populaire sauva ce dernier.

Malgré ses grandes dimensions et son fort calibre, ce canon ne serait pas d'une grande utilité en guerre; il n'a jamais envoyé un seul boulet car ses parois trop minces ne résisteraient pas à l'explosion de la poudre.

Il est plus beau que méchant.

— o —

QUELQUES SUPERSTITIONS

Tous les peuples sont plus ou moins superstitieux et ceci en proportion de leur degré de civilisation. Certains croiront aux revenants, d'autres considèreront même comme avertissements des événements dus à des causes bien naturelles. L'entrée d'un oiseau dans une maison signifiera pour quelques-uns la mort prochaine d'un membre de la famille tandis que la découverte d'un treffle à quatre feuilles sera le présage d'une bonne et heureuse surprise.

En plus de ces dernières superstitions et de mille autres plus ou moins bizarres il n'en est pas de plus originale que celle attachée à la découverte de la première fleur de la saison printannière.

En effet, si vous la trouvez le lundi de la semaine, la bonne fortune vous poursuivra durant l'année; si vous la découvrez le mardi, vous réussirez dans vos entreprises; le mercredi signifiera un mariage prochain dans la famille. Vous travaillerez fort mais sans profit, si cette fleur s'offre à vos yeux, le jeudi, tandis que si l'évènement arrive le vendredi, vous pourrez espérer une richesse inattendue. En la trouvant le samedi, malheur à vous! Si vous la découvrez le dimanche, vous ne connaîtrez pas la mauvaise fortune; votre

vie ne sera qu'un enchaînement sans fin de bonheur et de succès.

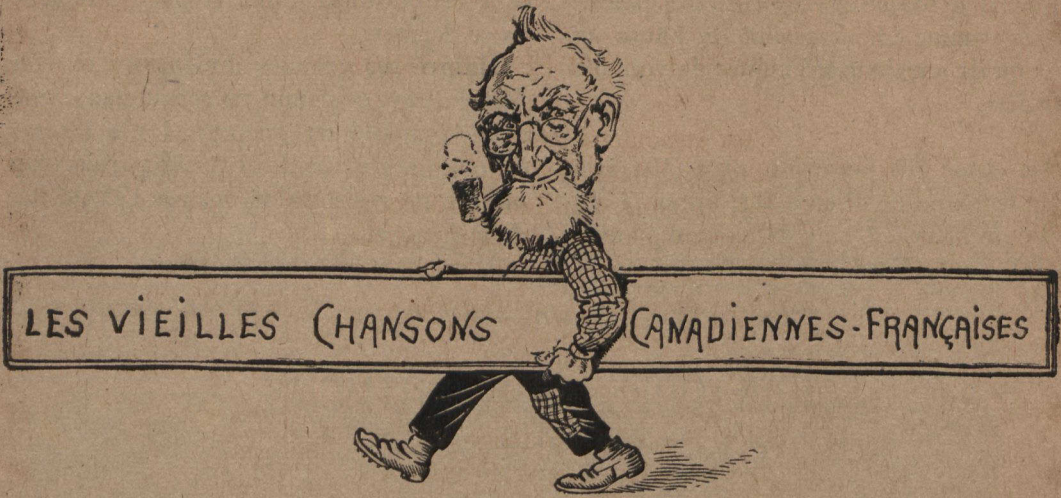
D'un autre côté, si quelqu'un vous offre une fleur jaune, vous recevrez de l'argent tandis que si cette dernière est pourpre, vous aurez des troubles et verserez des larmes. Si l'on vous présente une fleur renversée, elle vous apportera la mauvaise fortune.

En Angleterre, en présentant une galantine à une personne d'un sexe opposé, vous êtes considéré souhaiter la mort à celle qui l'accepte. Dans ce même pays, si vous réclamez une fleur épinglée sur la toilette d'une dame et qu'elle vous la refuse, les furies se tourneront immédiatement contre elle et le malheur s'acharnera à la poursuivre dans toutes ses entreprises.

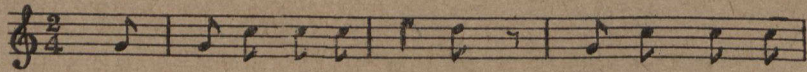
— o —

CURIEUX BAROMETRES

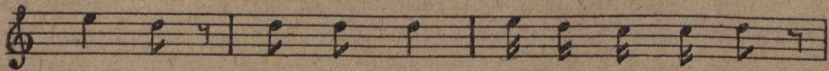
Les araignées sont de bons baromètres. Si les fils qui soutiennent leurs toiles sont longs, on peut compter sur du beau temps; s'ils sont courts et si les araignées n'essayent pas de les réparer convenablement, la température sera mauvaise.



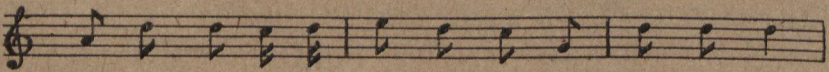
:-: C'EST LA POULETTE GRISE :-:



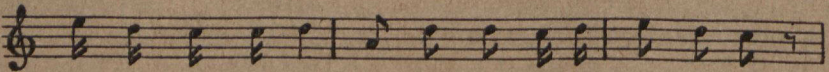
C'est la pou - let-te gri - se Qui pond dans l'é-



gli - se, Ell' va pondre un beau p'tit co - co



Pour son p'tit qui va fair' do - di - che, Ell' va pondre



un beau p'tit co - co Pour son p'tit qui va fair' do-do.



Do - di - che, do - do.

C'EST LA POULETTE GRISE

C'est la poulette grise
 Qui pond dans l'église,
 Ell' va pondre un beau p'tit coco
 Pour son p'tit qui va fair' dodiche,
 Ell' va pondre un beau p'tit coco
 Pour son p'tit qui va fair' dodo.
 Dodiche, dodo.

C'est la poulette blanche
 Qui pond dans les branches,
 Ell' va pondre, etc.

C'est la poulette noire,
 Qui pond dans l'armoire,
 Ell' va pondre, etc.

C'est la poulette
 Qui pond dans les couvertes,
 Ell' va pondre, etc.

C'est la poulette brune
 Qui pond dans la lune,
 Ell' va pondre, etc.

C'est la poulette jaune
 Qui pond dans les aulnes,
 Ell' va pondre un beau coco
 Pour son p'tit qui va fair' dodiche,
 Ell' va pondre un beau p'tit coco
 Pour son p'tit qui va fair' dodo.
 Dodiche, dodo.

— o —

Les Cynocephales de Luxor

LE mot Luxor doit évoquer dans votre esprit le fameux obélisque de la place de la Concorde, à Paris. Beaucoup de personnes ignorent que ce monolithe était placé à Thèbes, à la porte d'un palais, et avait pour pendant un obélisque semblable qui a été détruit.

Chacun de ces obélisques reposait sur un socle. Ces socles étaient décorés de plaques de granit, de 6 pieds de haut, et sur chacune de ces plaques étaient taillés quatre cynocéphales.

Notre gravure vous montre une de ces plaques, vue de profil, et où par conséquent n'apparaît qu'un cynocéphale.

En examinant la tête de cette bête vous vous rendrez compte du travail des sculpteurs égyptiens.

C'est une espèce de singe à tête de chien, dont le museau est extrêmement allongé et se termine brusquement comme s'il était tronqué au bout.

Ces singes étaient très vénérés des Egyptiens. Ils croyaient qu'il y avait eu autrefois, dans des contrées sauvages, des hommes à tête de chien dont les descendants avaient été transformés en singes.

Il reste deux mots à ajouter.

Malgré le grand art des Egyptiens comme sculpteurs, le public traverse généralement sans intérêt les galeries du Louvre où

sont exposées leurs œuvres. Il a souvent peine, en effet, à reconnaître ce que les habitants des Pyramides ont voulu représenter.

C'est que toute production d'art n'est pas forcément une copie servile de la nature. Le sculpteur met toujours un peu du sien dans son travail. Les proportions du cynocéphale de Luxor sont exactes. Mais quelques détails vous déroutent. Vous voyez, par exemple, des écailles de poisson sur le corps d'un singe. Il faut savoir que ces écailles ont pour but de représenter les mèches qui forment le poil grossier des cynocéphales.

Or, ceci n'est pas particulier aux Egyptiens. Si vous connaissiez toutes les conventions qui ont présidé à l'art des Grecs ou des tailleurs de pierre du moyen âge, la vue d'un temple ou d'une cathédrale gothique, au lieu d'être souvent lettre morte pour vous, serait comme un livre plein de gravures où vous liriez de magnifiques histoires.

— o —

PUNITIONS DE JADIS

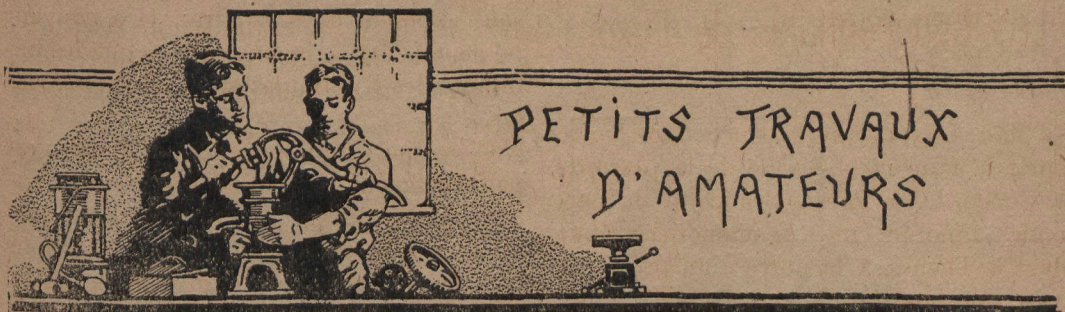
AUTREFOIS, en différents lieux, on punissait de différentes manières ceux que leur conduite ou leur mauvaise foi mettait dans le cas de faire cession misérable. En Italie, on les obligeait de frapper la terre avec leur derrière.

On voit encore dans la maison de ville de Padoue, la pierre du blâme, *lapis vituperii*, où ceux qui étaient reçus à la cession, disaient à haute voix, en frappant par trois fois cette pierre de la manière susdite : *Je cède mes biens*.

En d'autres lieux, le cédant sonnait une cloche.

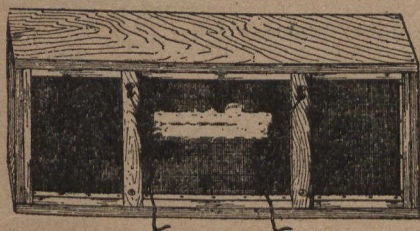
— o —





Pour Rechauffer Vos Plats

S'il y a un radiateur dans la cuisine, il pourra vous rendre des services auxquels vous n'avez peut-être pas songé. Pourtant un moyen très simple vous permettra de réchauffer des aliments, en suivant les dictées suivantes.



La boîte à construire.

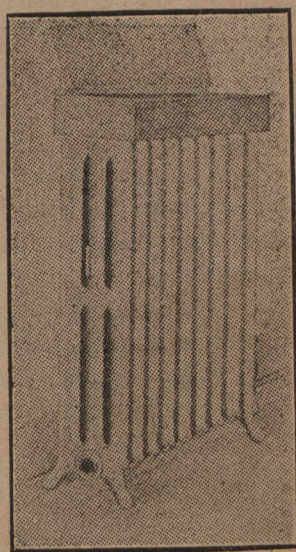
Construisez une boîte de six pouces de hauteur, et dépassant de deux pouces la largeur du radiateur lui-même.

Deux traverses de bois de niveau avec la boîte, relieront les deux côtés. Ces deux taquets devront être disposés de façon que lorsque la boîte repose sur le dessus du radiateur, ils puissent venir s'ajuster entre les partitions creuses du radiateur et ainsi donnera de la solidité à la boîte qui sera maintenue en place.

Comme notre dessin nous le montre, une tringle de bois sera fixée tout autour du rebord du dessous de la boîte. Elle servira

à y fixer par en dedans un double grillage fortement étiré.

Deux fils de fer, passant chacun en dessous des sections du radiateur et reliés l'un à l'autre par deux pitons maintiendront en place ce chauffe-plats; fort simple et très utile durant la saison de l'hiver.



Le radiateur installé.

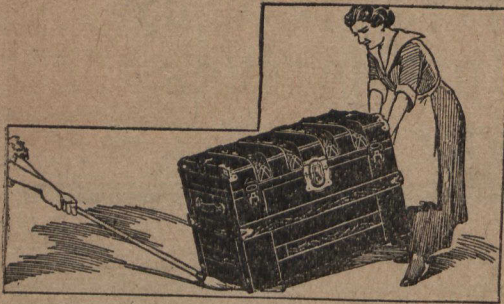
Quant au couvercle, une tringle de bois de deux pouces de large sera clouée sur le rebord d'un des côtés de la boîte. A cette partition viendra s'adapter une planche qui servira de couvercle.

Pour Remuer les Objets Pesants

Après avoir essayé de transporter d'une chambre à une autre, une malle trop pesante, souvent on remet la partie jusqu'à ce qu'un ami vienne nous tirer d'embaras.

Cependant il existe un moyen très sim-

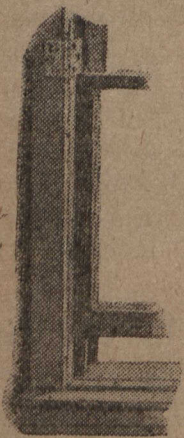
ple et comme notre gravure l'indique, à la portée de tous.



Un ordinaire balai fera le travail et nous évitera de dépenser notre force. Il ne s'agit que de glisser la paille du balai en dessous de l'objet à remuer et à le traîner sur un tapis, sans que ce dernier subisse le moindre dommage.

Pour changer un poêle de place, il est bien entendu qu'il faut d'abord enlever les pieds, à moins que l'on soit disposé à mettre en action quatre balais.

Contre Les Voleurs



Heureux ceux qui n'ont pas peur des voleurs. Sans doute ils sont rares et encore c'est qu'ils n'osent pas avouer qu'ils ont peur.

En tout cas voici une petite invention qui vous mettra à l'abri des visites nocturnes. Le secret consiste en une simple penture. Voici comment on procède.

Ouvrez la fenêtre, disons six pouces, juste assez pour permettre à l'air de circuler librement, mais pas suffisamment

pour permettre à un individu de se glisser sous le châssis.

Fixez alors la penture sur le cadre de façon à ce qu'une oreille de la penture, en s'ouvrant intercepte le passage du châssis. Est-ce assez simple?

Un voleur ne pourra pas lever le châssis dans ces conditions. Pour ouvrir plus grande la fenêtre fermez la penture et tout est dit.

— o —

POUR DONNER UN NOIR MAT

Pour donner un noir mat à un objet en tôle, on lave l'objet dans une solution ammoniacale et on le rince pour en enlever tout corps gras. On lui donne ensuite trois couches successives du mélange suivant:

Eau de pluie.....	3 onces
Alcool à 85°	¼ "
Acide chlorhydrique....	⅓ "
Chlorure de cuivre	1 pincée
Chlorure de mercure	2 pincées

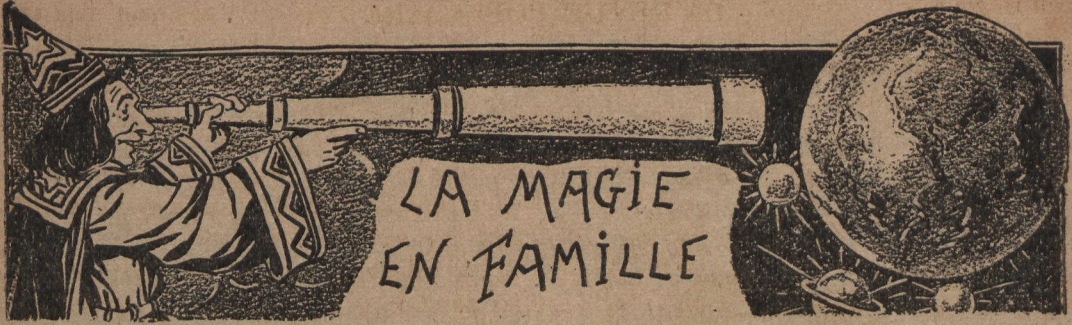
L'application faite, on rince dans l'eau chaude et on laisse sécher.

— o —

POUR IMITER L'EBENE

Les procédés pour donner au poirier et au bois blanc le ton de l'ébène sont très nombreux. En voici un facile et pratique; il faut deux solutions distinctes. La première se compose de: bois de campêche, 2 onces; sulfate de fer, ¼ de livre; eau de pluie, une pinte. On fait bouillir le tout ensemble. Dans la seconde solution, il entre 2 onces de limaille de fer dans une chopine de vinaigre.

On imbibe le bois avec la première solution appliquée à chaud; on laisse bien sécher et on mouille ensuite avec la seconde. Le bois doit être bien sain et bien poli.



COMMENT REMPLIR UN VERRE DE FUMÉE

Voici un moyen ingénieux d'amuser les enfants et qui excitera l'intérêt des personnes présentes. Il s'agit de remplir un verre de fumée.

Prenez un verre à pied que vous couvrirez d'une assiette, vous le placerez sur une table ou un trépied. L'opérateur se tiendra à une distance de quatre pieds en arrière du verre, avec lequel il n'aura aucun contact.

A un moment donné il tirera une bonne bouffée de cigare ou de la cigarette qu'il a entre les lèvres, et la rejettera du côté du verre que l'on verra s'emplir d'une épaisse fumée. Voici l'explication de cette opération.



Avant la séance ou bien au moment même, l'opérateur, très adroitement, sans faire mine de rien, versera quelques gouttes d'ammoniaque pur au fond du verre; il le recouvrira de l'assiette sur laquelle il aura versé également deux ou trois gouttes d'acide de muriatique auparavant.

Pendant que l'opérateur, par ses gestes et mouvements accompagnés d'un petit discours amusant attribué à la circonstance, captive les yeux et l'attention des assistants, l'ammoniaque s'évapore lentement et vient en contact avec l'acide muriatique versé sur l'assiette retournée. Il sait combien de temps cela va lui prendre, et tout en parlant il ne quitte pas le verre des yeux.

Au moment psychologique il tirera une longue bouffée du cigare ou de la cigarette qu'il tient entre les lèvres, et l'enverra dans la direction du verre dont on verra immédiatement l'intérieur se remplir d'une épaisse fumée.

Les assistants sont épatés, le truc est joué.

TOURS D'ESCAMOTAGE

Deux chevaliers d'industrie assistaient à un grand dîner dans une famille qui ne soupçonnait nullement leur peu honorable profession.

Or, vers le milieu du repas, l'un de ces escrocs trouva le moyen d'escamoter un couvert d'argent, qu'il mit à l'abri dans

une de ses poches. Peu après, un deuxième couvert subissait le même sort ainsi que deux petites cuillères.

Le tour avait été joué sans que les honnêtes gens de la société en aient eu le plus vague aperçu; seul, l'autre chevalier l'avait surpris, et il décidait d'en profiter.

Dans ce dessein, en passant au salon, il souffla à l'oreille de son camarade :

—Part à deux, mon vieux!

—Que voulez-vous dire? feignit de s'étonner le compère.

—Allons, vous le savez bien; mais je répète, part à deux, sinon...

—Je n'ai rien à partager, par conséquent laissez-moi tranquille.

—C'est bon, seulement je dois vous prévenir que vous regretterez votre avarice.

Et notre partageux s'éloigna de son camarade pour se mêler aux invités. Il causa avec beaucoup d'agrément, jusqu'au moment où, quelqu'un ayant proposé des petits jeux, il lança d'un ton dégagé qu'il connaissait quelques tours d'escamotage.

Il fut aussitôt entouré, prié de les exécuter. Il consentit enfin, puis déclara :

—Pour celui de mes tours que je juge devoir le plus vous amuser, il me faudrait deux couverts d'argent et deux cuillères à café.

Sans retard, les objets demandés lui furent remis. Il les prit dans ses mains et commença :

“Mesdames et messieurs, regardez bien, ne perdez rien de mes mouvements, afin de vous convaincre que je n'emploie aucun stratagème vulgaire. Regardez donc, je mets simplement ce premier couvert dans ma poche droite, et ce deuxième dans ma poche gauche. Cette petite cuillère dans mon gousset gauche, cette autre dans le droit.

“Maintenant, attention! je vais, par un truc de moi seul connu, faire passer ces

pièces d'argenterie dans les poches correspondant aux miennes d'une personne de la société... au hasard!... Tenez, si vous le voulez bien, dans celle de ce monsieur qui me regarde stupéfait.”

Et il désignait son compère qui, les joues blêmes, grimaça un sourire.

Pendant que les assistants redoublaient d'attention, notre faiseur de tours se livrait aux préliminaires usités en la circonstance. Enfin, il invita le monsieur le plus proche à visiter les poches de l'individu.

Les dits couverts en furent retirés à l'émerveillement général et remis à un domestique qui les emporta.

Enfin, le soi-disant prestidigitateur, fier de son succès et fort satisfait du profit qu'il en avait tiré, se disposait à s'esquiver, quand, à la porte du salon, son compère, qui avait repris tout son sang-froid et toute son imagination, le saisit par le bras, lui disant tout haut d'un air aimable :

—Monsieur, j'admire sincèrement l'habileté avec laquelle vous venez d'exécuter votre tour. Néanmoins, je me flatte de faire plus fort encore.

Les personnes qui entendirent cela, fort alléchées, prièrent le nouvel escamoteur de montrer son talent et l'autre de rester.

—Voilà en quoi consiste mon petit tour, reprit le premier escroc: les couverts que monsieur a fait passer si subitement de ses poches dans les miennes, et que l'on a emportés, je vais les faire revenir dans les siennes. Et cela, immédiatement, à la minute. Une... deux... trois... Veuillez voir... vous convaincre!...

On vit et on se convainquit.

Comme conclusion, nous dirons que les maîtres de la maison, tout en ayant trouvé ces prestidigitateurs fort divertissants, décidèrent, pour la sécurité de leur argenterie, de ne plus les inviter.



LES ENFANTS DE TOUS LES PAYS — EN EGYPTE



L'EGYPTE est le pays des merveilles, merveilles de la nature et merveilles de l'art; c'est le Nil qui, par un merveilleux dessein de la Providence, change en bienfait des inondations que, partout ailleurs, on regarde comme un désastre, et, par leur moyen, répand l'abondance sur les terres qu'il recouvre; c'est le désert immense semé de fraîches oasis où le voyageur trouve avec l'ombre et la fraîcheur, l'eau qui le

désaltère, au milieu de sa course brûlante; ce sont les Pyramides, ce sont les ruines gigantesques de cités disparues et dont les restes attestent le haut degré de richesse où ce pays était parvenu.

C'est aussi le pays des superstitions. Ces populations qui n'ont pas le bonheur de connaître notre sainte religion, croient aux magiciens et aux sorciers.

Ceux-ci, vous le pensez bien, ne sont que d'adroits filous qui exploitent la crédulité du peuple, car il n'existe ni sorciers ni magiciens.

A peine un enfant est-il né que la superstition s'empare de lui. Ses parents sont persuadés qu'une maladie qu'ils appellent *mauvais oeil*, frappe les enfants à leur naissance, entraînant pour eux toutes sortes de maladies et d'infortunes.

Pour éviter le *mauvais oeil*, on s'abstient de débarbouiller l'enfant et de le changer de linge. On veut, sans doute, le rendre aussi malpropre que possible, afin de dégoûter le *mauvais oeil*.

Non contente, la mère noircit encore le front et les joues de l'enfant avec de la suie, et quelquefois le couvre d'un épais voile noir, croyant le sauver ainsi de mille maladies imaginaires. Plus il est laid, mieux cela vaut.



Enfants nourrissant leurs chèvres.

Aussi vous entendez les amis s'écrier en le voyant, pour être agréables aux parents: "Quel affreux enfant! Quel petit monstre!" Comme nous disons: "Quel aimable enfant!"

Pauvres parents aveuglés! Au lieu d'éviter le *mauvais oeil*, ils le lui donnent positivement, car ce régime rend presque tous les enfants victimes d'une maladie d'yeux qu'on appelle ophthalmie. La plupart s'en guérissent en perdant un oeil,

moindre vénération pour ces animaux.

Il y a, au Caire, un hospice pour les chats sans maître.

Une des croyances superstitieuses du peuple, est de croire que les enfants jumeaux sont changés en chats, la nuit, lorsqu'ils sont malades. Bien que les corps paraissent endormis dans les lits, leurs esprits, devenus chats, disent ces pauvres gens, voyagent au loin dans la campagne, cherchant la nourriture et la santé. Aussi dans la crainte, en malmenant un chat, de frapper quelque enfant malade ainsi déguisé, le peuple choie tous les matous et les vénère.

Ils aiment aussi beaucoup les chèvres et les pigeons, chaque ménage en possède, dont le soin est laissé aux enfants.

Dans leur plus jeune âge, les enfants sont abandonnés à eux-mêmes, ou plutôt aux chats qui sont leurs compagnons habituels de jeux. Plus avancés en âge, ils sont envoyés à l'école primaire arabe où ils apprennent à lire et à réciter le "Coran" et aussi à écrire un peu.

Le coran est le livre sacré des Mahométans, leur évangile en quelque sorte, — si ce n'est pas profaner ce saint nom que de l'appliquer à la loi des infidèles. Il a été rédigé par Mahomet et contient non seulement les préceptes de sa religion, mais la loi civile et militaire de ses sectateurs.

J'ai pénétré dans une de ces écoles: tout le bagage classique des enfants consiste en une planchette peinte en rouge ou en blanc.

Le maître, majestueusement accroupi sur un banc, trace dessus des caractères que l'enfant doit lire. Généralement les enfants se montrent peu appliqués; ils



Une école primaire.

quand ils ne deviennent pas complètement aveugles.

Vous avez appris, par l'histoire ancienne, que les Egyptiens autrefois adoraient les chats, dont ils avaient fait leurs dieux; leurs descendants n'ont pas gardé une

préfèrent jouer à s'instruire. Tâchez, mes petits amis, de ne pas les imiter.

Il y a cependant un collège important, le plus considérable du monde entier, peut-être, au Caire.

Il compte 12,000 élèves qui reçoivent l'instruction de 325 *cheyks*. Cheyk veut proprement dire "vieillard". Comme les vieillards sont vénérés non seulement à

Peu de jeunes gens savent autre chose que lire et écrire, et les filles sont d'ordinaire d'une ignorance absolue.

Les enfants ne restent pas longtemps à l'école; on les envoie tantôt gagner leur vie soit dans les champs de cotonnier, soit à l'entretien des digues élevées pour diriger les inondations du Nil; ils aident aux semailles, quand les eaux se sont retirées, car presque toute la population s'occupe de la culture; enfin ils s'offrent comme des guides aux voyageurs ou comme conducteurs d'ânes.

Les petites filles sont employées aux travaux d'intérieur. Elles apprennent de bonne heure la broderie et y sont fort habiles.

Le jeu préféré des jeunes Egyptiens est le *Mankalah*. Ils le jouent avec des coquillages et de petits bâtons qu'on jette sur le sol. A la façon dont ils retombent, le joueur gagne ou perd. Un autre jeu, le *Greed*, requiert beaucoup d'adresse. Les joueurs, largement espacés, se lancent des anneaux d'ivoire qu'ils doivent enfileur au vol avec une baguette. Ce jeu est le passe-temps favori de tous les âges.

Les fêtes sont nombreuses. On célèbre au printemps celle du "*Cheemm et Neseem*" ou du Zéphyr. Ce jour-là les familles emmènent leurs enfants dans la campagne et les amusent par des festins et des jeux.

La fête de "*Wefa en Neel*" ou de "*l'abondance du Nil*" se célèbre au Caire quand les inondations sont favorables. Les parents y conduisent leurs enfants et les font assister aux fiançailles du Nil.

Un bateau décoré de mille banderoles conduit les enfants au milieu du fleuve, dans lequel, on jette une motte de terre.



Jeunes filles occupées à la broderie.

cause de leur âge, mais parce qu'ils ont la sagesse que donne l'expérience, on a étendu ce qualificatif de Cheyk à tout homme sage, élevé en dignité, savant.

Outre ce collège, il en existe d'autres, mais de peu d'importance, auprès des mosquées, qui sont les temples des musulmans.

POUR "FORCER" LES PLANTÉS



Effet du bain sur une plante à deux tiges dont une seule a été immergée.

UN horticulteur allemand a récemment trouvé un procédé simple pour activer la floraison des végétaux, et cela en n'importe quelle saison. Nous pensons que ces détails vous intéresseront, car vous pouvez, sans grandes difficultés, en faire l'expérience vous-même.

L'idée consiste en bains chauds. Le bain chaud à administrer se donne en renversant un pot qui contient la plante à for-

cer, au-dessus du récipient où se trouve l'eau dont on élève la température au moyen d'un chauffage quelconque. Il faut s'y prendre de telle façon que, seules, les branches de la plante soient immergées, tandis que la terre du pot et les racines de la plante demeurent sèches.

Notre dessin en coupe vous montrera comment on peut disposer une rangée de plusieurs pots au-dessus du bain.

On augmentera encore l'effet du bain en étendant des couvertures au-dessus des pots, pour concentrer davantage la chaleur.

Notre illustration, exécutée d'après une photo, vous fait voir l'effet d'un bain de huit jours sur un petit saule à deux branches. L'une de ces branches a été immergée et elle est couverte de feuilles. L'autre est nue comme un arbre en plein hiver.

Un seringa soumis au bain au milieu de novembre dernier, fut chargé de fleurs au moment de la Noël, tandis qu'une autre plante de la même espèce, malgré qu'elle fût demeurée en serre, ne portait pas un bouton.

Pour tenter cet essai, une petite lampe à alcool suffira à élever la température de l'eau qui, c'est bien entendu, doit toujours demeurer à une température supportable pour la main.

— o —

POUR ANNONCER LE DINER DANS LES ALPES

LE Suisse, que notre illustration révèle, bien que semblant fumer en utilisant un nouveau genre de pipe mammoth, crie dans un corne pour annoncer à ses hôtes qui sont dispersés dans les régions montagneuses ou dans les vallées adjacentes, que l'heure du repas est arrivée.



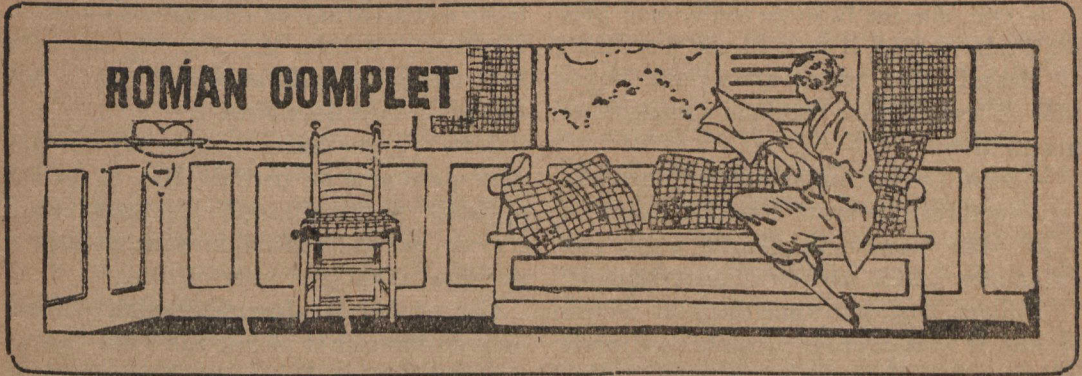
Des cornes semblables ou de dimensions exagérées sont employées par un grand nombre d'hôteliers Alpains pour rappeler leurs hôtes à la maison.

Les aventurieux, s'étant engagés pour plusieurs milles à travers les rochers, peuvent attendre distinctement cette corne-muse dont la construction spéciale permet de transmettre le son à de grandes distances.

Cet instrument plus ou moins musical ressemble beaucoup au mégaphone et l'hôtelier Suisse n'a pas l'ambition d'en tirer une musique aussi harmonieuse que peut produire ce dernier reproducteur du son.

Il crie seulement dans l'embouchure et l'écho de sa voix se répercute, avec une puissance extraordinaire, dans les vallons les plus retirés.

— o —



LE CŒUR INCERTAIN

ROMAN INEDIT

PAR PAUL DE GARROS

I

La baronne Hermine de Prévillac était assise dans le petit salon en rotonde, qui occupait le rez-de-chaussée de la grande tour du manoir du Buisson où elle aimait particulièrement à se tenir.

Par la grande baie ouverte sur cette belle journée de septembre, elle pouvait voir, au delà des vertes pelouses du parc, les magnifiques futaies qui couronnent les hauteurs dominant Versailles.

Mais ni la splendeur du jour ni la beauté des bois n'avait de charme pour elle.

La baronne était une femme de 50 ans, à la taille svelte et bien conservée, mais dont le visage encore beau avait une expression hautaine et fermée qui lui enlevait tout attrait.

Ses yeux froids suivaient en ce moment les évolutions d'une petite voiture de malade traînée par une âne minuscule et occupée par un jeune garçon d'une quinzaine d'années.

Les traits tirés et creusés par la souffrance du pauvre infirme étaient la reproduction exacte et curieuse de ceux de la baronne. Mais combien la flamme qui les animait les rendait différents!...

Les beaux yeux clairs du petit Lucien de Prévillac se fixaient à cet instant avec une tendresse passionnée sur un grand jeune homme de 26 à 28 ans, qui s'avavançait rapidement vers lui, et dont l'athlétique carrure faisait avec sa frêle personne un contraste attristant.

— Bonjour, Max, s'écria joyeusement l'enfant, quel bonheur de te voir! Ily a si longtemps que tu n'es venu!... Tu vas rester dîner, dis? Et tu me promèneras dans le bois: il fait si beau!

Max arrêta le verbiage de l'infirme par une rapide caresse et lui dit d'un ton affectueusement bourru:

— Assez, jeune crampon, je suis pressé aujourd'hui et j'ai à parler sérieusement à maman; est-elle à la maison et n'a-t-elle pas de visites?

— Oui, elle est là toute seule, mon père est parti en auto, il ne rentrera pas dîner, tu devrais bien rester avec nous, on te voit si peu depuis quelque temps, cher grand frère!

— Non, Lucien, impossible aujourd'hui, je reviendrai une autre fois. Au revoir!

Et Max Duplan se dirigea à grandes enjambées vers la maison en bougeonnant :

“Pauvre petit, il m'aime bien, lui! Maintenant, il faut aborder maman... Qu'est-ce qui va sortir de cette explication?... J'aime autant que mon beau-père soit absent, du reste... quoiqué... il soit brave homme au fond, ce cher baron... Allons, du courage, c'est presque ma dernière chance...”

D'un seul bond, le jeune homme escala les marches du perron et entra résolument dans le salon où se trouvait sa mère. Mais, arrivé là, son élan s'arrêta brusquement et ce fut d'une voix hésitante et timide qu'il dit :

— Bonjour, mère, vous allez bien? Je viens de voir Lucien dans le parc, il me semble qu'il a bonne mine en ce moment.

Mme de Prévillac ferma son livre avec calme et répondit posément :

— Oui, Lucien n'est pas mal. Il a été très affaibli par sa rapide croissance, mais il se fortifie beaucoup maintenant.

Cette voix mesurée, ces yeux froids avaient le don de glacer le pauvre Max; et cela depuis son enfance. Aujourd'hui, ils le médusaient. Il avait le cœur gros, il venait faire une confession, demander un secours; cet accueil indifférent et poli lui était tout courage comme toute idée.

En ce moment, il sentait plus cruellement que jamais ce qu'il était en réalité sous ce toit: un étranger.

En effet, entre cette mère et ce fils, si dissemblables, aucun lien, aucune entente, aucune tendresse ne semblaient possibles.

La baronne n'aimait pas son fils aîné, et

toute son attitude en témoignait du reste. Pourtant, ce beau garçon, élégant, bien bâti, au visage franc et ouvert, aurait fait la joie de bien des mères.

Mais l'orgueilleuse femme n'avait jamais pardonné au père de Max ce qu'elle appelait “sa mésalliance”. Cet mésalliance n'avait pas été cependant sans présenter quelques avantages appréciables..

Car, si feu M. Joseph Duplan portait un nom roturier et n'était pas d'une éducation raffinée, ni d'une grande distinction, il avait par contre un excellent cœur, une parfaite honnêteté et quelque chose comme quatre-vingts à cent mille francs de rente.

Cependant, Mlle Hermine de Couders, fille aînée du comte de ce nom, élevée dans l'idée que sa beauté et sa naissance lui donnaient droit aux plus hautes situations, avait cru faire une grande grâce à ce brave homme en acceptant son nom... et sa fortune.

Ce ménage, tout en gardant une parfaite correction extérieure, n'avait naturellement pas été heureux.

Le bon Joseph Duplan avait cruellement souffert de l'indifférence et de la sécheresse de cœur de sa femme; aussi avait-il reporté toute sa tendresse sur leur fils, le petit Max, dont la naissance l'avait rendu fou de joie.

Malheureusement pour l'enfant, cette tendresse lui manqua tout à coup, justement à l'âge où il commençait à en avoir le plus grand besoin. Il avait dix ans quand son père mourut brusquement de la rupture d'un anévrisme.

Cette mort le laissait doublement orphelin; car, non seulement il perdait un père excellent qu'il adorait, mais à partir de ce jour, sa mère qui n'avait jamais été tendre se désintéressa complètement de lui.

En effet, Mme Duplan, qui, de par la générosité de son mari, se trouvait à la tête d'une belle fortune personnelle, mit son fils au collège, porta un deuil correct, et, au bout de dix-huit mois, épousa le bel Hector de Prévillac, qu'elle avait connu autrefois chez ses parents, qui n'avait pas un sou, était doué d'une médiocre intelligence, mais portait un tortil de baron dans ses armoiries.

La nouvelle baronne avait réalisé tous ses rêves; elle était noble, elle était riche, elle avait une habitation magnifique, une automobile à ses ordres, un mari à ses pieds. Pourquoi alors, semblait-elle plus triste, plus sombre, plus fermée que jamais?

C'est que la Providence, par un juste retour, lui avait infligé la plus terrible des épreuves.

Cette femme, si manifestement insensible, aimait follement, passionnément, exclusivement le fils qu'elle avait eu de son second mariage: le pauvre petit Lucien.

Il est vrai de dire que cet enfant adoré était le plus charmant, le plus tendre, le plus intelligent, le plus délicieux qu'on puisse rêver.

Hélas! après avoir eu une enfance délicate et avoir donné à ses parents toutes les angoisses et toutes les inquiétudes, il avait eu vers sa douzième année une déviation de la colonne vertébrale.

Cet accident terrible l'avait mis à deux doigts de la mort et l'avait laissé complètement impotent, privé à jamais de l'usage de ses jambes.

A ce coup, la baronne avait failli perdre la raison.

Peu à peu, cependant, il y avait eu un peu d'amélioration dans l'état du petit malade. On avait pu le sortir de la gouttière de plâtre dans laquelle il était enfermé depuis deux ans, il pouvait rester assis

dans un fauteuil ou dans sa voiture, lire, écrire, causer... enfin, vivre un peu comme tout le monde. Aussi, sa mère voulait-elle s'illusionner et n'admettait-elle pas que son enfant fut infirme pour toujours.

La souffrance noblement acceptée purifie et élève les âmes naturellement grandes et bonnes. Les coeurs secs, égoïtes et mesquins s'aigrissent au contraire à son contact. La baronne de Prévillac, qui n'avait jamais songé qu'à elle, qui avait vécu uniquement préoccupée de futilités et de vanités, était devenue réellement méchante sous le poids de sa douleur.

Son mari, sa fille Marcelle, de deux ans plus jeune que Lucien, étaient bien les victimes de cet état d'âme, mais celui qui en souffrait le plus était incontestablement le pauvre Max.

Sa mère ne semblait supporter qu'avec peine le contrete que formaient sa force et sa santé avec la faiblesse et la fragilité de son frère. Cette jalousie muette, cette hostilité cachée n'étaient pas faites pour faciliter leurs relations et rendaient bien difficile la démarche que le jeune homme accomplissait ce jour-là.

Après être resté quelques minutes, debout et silencieux, au milieu du salon, Max s'assit brusquement sur une petite chaise et lança tout d'une haleine, comme s'il eût peur de ne pouvoir continuer s'il s'arrêtait:

— Maman, je viens vous dire quelque chose... quelque chose de bien ennuyeux: je suis ruiné...

— Ruiné!... s'écria la baronne avec plus d'indignation que d'étonnement. Et par quelle série d'absurdités es-tu arrivé à ce brillant résultat?

— Je n'en sais rien du tout, j'ai toujours dépensé sans compter, c'est vrai, mais il me semble que je n'ai pas fait tant d'absurdités que cela.

— Mon garçon, ton tuteur t'a remis exactement, le jour de ta majorité, la somme de douze cent mille francs qui, placés comme ils l'étaient, devaient te rapporter de soixante à soixante-dix mille francs de rente. Encore une fois, par quels procédés as-tu dissipé cette somme en l'espace de sept ans ?

— Ma chère mère, vous comptez fort bien, mais à quoi servirait l'énumération de mes absurdités, comme vous le dites ? Je suis ruiné, c'est un fait, il est inutile de se lamenter, il vaut mieux chercher un remède à cette situation.

— Eh bien, quel remède comptes-tu employer ? dit la baronne d'un ton pincé.

— D'abord, en vendant tout ce qui me reste : mes tableaux, mes meubles, mon auto, en faisant rentrer quelque argent prêté à des amis, je pense liquider à peu près mes dettes. Vous voyez que je n'ai pas fait tant de folies que vous semblez le penser...

— Naturellement ! C'est moi qui ai tort ! Tu es la sagesse et l'économie mêmes. Mais je serais curieuse de savoir quels sont tes projets.

— Maman, je pensais... j'espérais... que vous consentiriez à m'aider un peu.

— Comment ! t'aider !... Te donner de l'argent ?

— Non, pas me le donner, me le prêter... je travaillerai, je vous le rendrai.

Mme de Prévillec éclata de rire.

— Te prêter de l'argent !... Et pourquoi faire ?... Pour que tu continues ta vie déréglée, que tu le manges et que je te voie revenir dans trois mois, exactement au même point qu'aujourd'hui ? Tu rêves, mon pauvre garçon !...

En entendant ces paroles ironiques, Max rougit violemment et fut sur le point de répondre sur le même ton. Mais il se contenta et, se rapprochant de sa mère, lui dit

d'une voix un peu tremblante :

— Maman, ne vous moquez pas de moi, je suis très malheureux, je vous assure. Oui, j'ai sottement gaspillé mon argent, j'avoue que j'ai eu grand tort, mais je n'ai jamais rien fait de mal ni de déshonorant, vous n'avez pas à rougir de moi...

— Il ne manquerait plus que ça, interrompit aigrement la baronne.

Comme s'il n'avait pas entendu, Max continua :

— Maintenant, j'ai vingt-huit ans, je suis raisonnable, je veux travailler et refaire ma vie. Pour cela, il ne me faut qu'un peu d'aide, je viens vous la demander, vous n'aurez pas à vous en repentir, je le jure.

— Tout cela, ce sont des mots, mon ami. Que veux-tu ? Dis-le, quoique je ne puisse certainement rien pour toi.

— Vous le pouvez, si vous le voulez. Voici : Il me faut 10,000 francs. Avec cet argent, je partirai en Tunisie faire de l'agriculture.

— Max, tu parles sérieusement ?

— Oui, très sérieusement. J'ai bien réfléchi, allez, avant de me décider... Maintenant, je suis résolu. J'ai retrouvé, il y a trois mois, un ancien camarade de régiment, c'est un brave garçon, intelligent et débrouillard, il est le fils de paysans qui avaient un peu de bien.

— Les vieux sont morts, mais, le bien partagé, il ne reste pas grand'chose à chacun, car ils sont quatre enfants.

— Les frères et sœurs de mon camarade lui ont proposé de racheter sa part. Il a accepté. Il possède 5,000 francs, il veut s'installer en Tunisie et se livrer à la culture des primeurs. Seulement 5,000 francs sont insuffisants pour faire quelque chose de bien.

— Je veux m'associer avec lui. Il s'occupera de la partie technique, moi de l'administration. Nous sommes bien portants et

courageux tous les deux, nous réussirons.

—Maman, encore une fois, venez à mon secours, je vous en supplie. Sans cela, qu'est-ce que je vais devenir?

Mme de Prévillac avait écouté toute cette explication sans sourciller. Elle parut réfléchir un moment puis, de son ton le plus indifférent, elle répondit :

—Mon ami, tout ce que tu me dis là est fort beau, mais malheureusement je n'y crois pas. Tu as été fou jusqu'ici, fou tu resteras : on ne se refait pas à ton âge.

—Ton père t'a ridiculement gâté pendant ton enfance. Quand j'ai voulu réagir contre cette mauvaise éducation, il était trop tard. Tu ne m'as jamais écoutée. Comme tu le vois, c'est regrettable pour toi.

—Maintenant, tu t'adresses à moi pour réparer tes folies. Je ne peux ni ne veux entrer dans cette voie, ce serait néfaste.

—Alors, mère, vous refusez? Vous n'avez pas confiance en moi?

—Je refuse, je n'ai pas confiance du tout. J'ai de lourdes charges qui ne me permettent pas de faire des libéralités. Tu sais que ton beau-père n'a aucune fortune personnelle. Je dois garder la mienne pour mes autres enfants. Je ne peux donc rien pour toi, tu as eu une part assez belle, il fallait la conserver.

—Mais enfin, maman, s'écria Max avec violence, que voulez-vous que je fasse? Un apache?... Un cambrioleur?... Que je me fasse sauter la cervelle?... Ah! ce serait une solution et personne ne me regretterait.

—Il est inutile de te livrer à ces manifestations mélodramatiques et vulgaires, interrompit la baronne sans s'émouvoir, je les ai en horreur.

—Au reste, en voilà assez sur ce sujet, tu sais que je ne reviens pas sur une décision."

Puis, tranquillement, comme si rien ne

s'était passé, elle ajouta :

—Que fais-tu ce soir, Max? Si tu restes dîner, tu préviendras à l'office. Moi, je vais me reposer dans ma chambre, j'ai mal à la tête.

Cette conversation avait exaspéré au plus haut point le jeune homme qui ne brillait pas par la patience. Il suffoquait.

Se levant d'un bond, il saisit son chapeau et, pour fuir plus vite la présence de cette mère qu'il jugeait dénaturée, il sauta par la fenêtre; il disparut bientôt à travers le parc.

II

Il était cinq heures du soir, le soleil commençait à descendre à l'horizon et mettait une lumière d'or à travers les belles futaies qui composent les bois des Fosses-Reposes au-dessus de Versailles.

Le temps était chaud et l'air un peu lourd sous les branches touffues des châtaigniers et des chênes. On n'entendait aucun bruit, que le bruissement des feuilles; et ce silence, cette paix, étaient si délicieux, si reposants, qu'on se serait cru bien loin de toute habitation comme de toute agitation humaine, alors que tout près, au contraire, à une centaine de mètres, on pouvait apercevoir les premiers toits des magnifiques villas de l'avenue de Villeneuve-l'Étang et que, dans le lointain, on aurait presque entendu le sourd grondement de Paris.

Par ce beau soir, un jeune homme cheminaient lentement, il pouvait avoir une trentaine d'années et portait avec assez de grâce, un costume de la plus irréprochable correction. Son veston gris d'une coupe parfaite, ses bottines claquées de daim, ses gants de chamois clair, sa cravate éblouissante, son visage complètement rasé selon la mode du jour, tout enfin dans son ac-

coutrement dénotait un souci d'élégance peut-être exagéré.

Tout à coup, le promeneur solitaire tressaillit, en entendant sur sa droite un bruit de branches brisées. Il s'arrêta et resta pétrifié au milieu du chemin.

Un homme débouchait du taillis, pâle, les vêtements en désordre, couvert de terre et de mousse, les cheveux embroussaillés, en un mot ayant la mine de quelqu'un qui vient de faire un mauvais coup.

Une double exclamation retentit quand les deux hommes se trouvèrent en présence :

—Max!...

—Rémy!...

L'élégant Rémy Boisléger contemplait avec stupéfaction son ami Max Duplan—car c'était lui—en se demandant, non sans inquiétude, ce qui avait bien pu lui arriver.

De fait, le pauvre garçon venait de passer une heure affreuse, seul avec ses pensées, ses soucis et son indignation. Comme un grand enfant qu'il était resté, il s'était laissé aller à son désespoir et avait pleuré de tout son coeur en se roulant dans la mousse.

Ceci avait eu le bon résultat de le calmer un peu, mais n'avait pas arrangé sa toilette.

La rencontre de son ami rendit soudain toute sa présence d'esprit à Max. Il avait tant d'affection pour son vieux camarade! Son coeur sincère et loyal, qui s'était donné une fois pour toutes, n'avait jamais un soupçon ni une arrière-pensée. Il eût fallu des choses bien graves pour le désabuser.

Cette amitié était précieuse à Rémy Boisléger à toutes sortes de points de vue. Il est si commode, quand on est soi-même sans le sou, d'avoir un ami riche, généreux, étourdi et sans méfiance. C'est une mine qu'il est bon d'exploiter mais aussi

de ménager.

Malheureusement, depuis un certain temps, la mine s'épuisait sensiblement, ce qui n'était pas sans causer quelque contrariété au jeune homme dont le vague métier de journaliste n'était pas des plus lucratifs.

Max, naturellement, ne s'apercevait jamais de rien.

Aussi, ce fut avec un élan de véritable joie qu'il s'écria en marchant aux côtés de Rémy:

—Mon cher ami, quel bonheur de te rencontrer!... J'étais absolument en train de perdre la boule.

—Je m'en aperçois! riposta l'autre un peu sèchement. D'où sors-tu ainsi fait comme un voleur. Allons, secoue-toi un peu, on te prendrait pour un apache.

— Oh! ça ne m'étonne pas, répondit Max en agitant avec insouciance son épaisse crinière brune et frisée, voilà une heure que je gémiss, affolé dans l'herbe.

...Ah! vieux camarade, je suis bien malheureux! Vois-tu, si j'avais eu un revolver sous la main, je crois que tu ne m'aurais pas retrouvé vivant.

— Enfin, explique-toi, voyons! D'où vient cette crise subite de désespoir?

— Comment! Subite!... Mais tu sais bien que je suis ruiné, fini, perdu...

Rémy tressaillit légèrement et son visage eut une expression glaciale, mais il répondit tout de même avec une certaine brusquerie affectueuse:

— Oui tu es ruiné, je le sais, bien sûr. Et après! Tu ne l'es pas plus aujourd'hui qu'hier? Et puis, en fin de compte, tu as une mère riche...

— Une mère!... éclata Max avec indignation. Tu peux en parler!... Devant mon repentir et mon désespoir, elle n'a pas eu un mot de pitié, pas un élan de tendresse! Rien!... Ah! je peux mourir, ce

n'est pas elle qui me regrettera!

— Tu exagères, Max, ta mère t'en veut d'avoir mangé ta fortune, il faut avouer qu'elle n'a pas tout à fait tort...

— Si, elle a tort, tout à fait tort! Oui, parfaitement... Si ma mère m'avait élevé et aimé comme c'était son devoir, je n'aurais jamais fait toutes les sottises qu'elle me reproche maintenant.

...Moi, qui l'aurais tant aimée si elle avait voulu!... Mais voilà... elle n'a aucune affection pour moi...

Et la voix du pauvre garçon se brisa dans un sanglot; il avait les yeux pleins de larmes.

— Voyons! voyons! calme-toi! implora Rémy.

— Si tu crois que c'est une vie? N'avoir personne au monde qui tienne à vous; autant mourir tout de suite.

Mais sur un geste de protestation de son ami, le jeune homme s'arrêta et reprit avec élan:

— Oui, mon vieux, je sais bien que toi tu es un véritable frère... Et puis, il y a aussi mon petit Lucien qui m'adore, mais...

— Tu oublies encore quelqu'un, souffla Boisléger avec un sourire entendu.

Le front chargé de nuages de Max s'assombrit encore et il murmura douloureusement:

— Léa... Ah! Rémy, c'est sa pensée qui me désespère. C'est pour elle que j'ai eu le courage d'aller implorer ma mère aujourd'hui.

“J'avais rêvé de refaire ma vie, de travailler. J'aurais passé un an ou deux en Tunisie. Elle m'aurait attendu... Puis, nous nous serions mariés. Elle serait venue là-bas dans une petite maison que j'aurais fait bâtir pour elle...”

— Paul et Virginie!... gouailla Rémy, qui semblait peu goûter cette idylle.

— Chère petite Léa, continua Max sans

prendre garde à l'interruption, elle est si belle, si bonne, si intelligente... Qu'est-ce qu'elle va devenir seule avec son vieux père? Car, hélas! il faut bien que je renonce à elle, moi! Je ne sais rien, je ne suis bon à rien, je ne serai même pas capable de gagner ma propre vie... Comment entraîner une femme dans une pareille misère? Tandis que moi disparu, jolie comme elle l'est, elle trouvera des partis à la douzaine.

— Tu as fini tes lamentations? interrompit Boisléger visiblement agacé. Ecoute, je vais te donner un conseil. Puisque tu supposes que le joli physique de Mlle Léa Peyret doit lui amener de nombreux prétendants, fais comme elle. Cherche-toi une femme qui te prenne pour tes beaux yeux.

— Mais oui, tu as raison; j'ai souvent pensé à cette solution; elle serait bien simple. Ah! si je n'aimais pas tant Léa!...

— Tiens! tiens! monsieur le désespéré. Tu as des vues sur une millionnaire? Mes compliments!

— Voyons, Rémy, ne ris pas, je suis atrocement malheureux et perplexé. Oui, c'est une chose que je ne t'ai jamais dite, car je ne voulais pas y penser moi-même. Mais maintenant... maintenant que j'ai tout perdu tout autre espoir... je me raccroche à cela, malgré moi...

“Tu sais, ta cousine Marguerite Verdier?... Et bien, je suis sûr — sûr autant qu'on peut l'être avec une personne aussi réservée — enfin, je me doute qu'elle m'aime, et qu'elle m'épouserait, si je voulais...”

— Ma cousine Marguerite!... clama Rémy abasourdi; mais elle a dix ans de plus que toi.

— Pardon! cinq ou six au plus.

— Enfin, où as-tu fait cette belle découverte?

— Ah! tu sais, elle ne m'a pas fait une déclaration, mais ces choses-là se sentent.

— Eh bien, tu peux dire que tu en as de Pastuce!... Moi que te croyais tout occupé de cette pauvre Léa Peyret!... Et tu cultive les héritières! Car, tu sais, elle a le sac, Marguerite! Cette folle de tante Claire, qui était sa marraine, lui a laissé toute sa fortune: cinquante mille francs de rente — à notre détriment, comme tu t'en souviens, puisque mon père, étant son cousin germain, aurait dû hériter.

“Mais nous nous sommes brossés... La chère filleule, choyée, gâtée par sa marraine, qui l'a fait élever comme sa fille par cette vieille perruche de Mlle Varlet était, un amour, une merveille, une perfection...”

“Un prince, voilà ce qui lui fallait!... Elle a au moins trente-deux ou trente-trois ans: elle n'a pas encore trouvé son idéal... Et c'est sur toi que cette déesse a enfin jeté les yeux! Non, c'est comique!...”

Et Rémy Boisléger, à qui décidément ne semblaient pas agréer les confidences de son ami, éclata d'un rire sec qui sonnait faux.

Le trop confiant Max en fut lui-même désagréablement impressionné.

— Eh bien, qu'as-tu à te tordre? dit-il. C'est tellement drôle ce que je te raconte?

“Je ne te dis pas que Mlle Marguerite m'a sauté au cou. Mais je suis certain, tu entends, certain que je ne lui déplais pas. Et ce qui me le prouve encore plus que son attitude à elle, c'est celle des Lethuel, quand par hasard nous nous trouvons ensemble. Ils font une tête!...”

— Parbleu! c'est que l'argent de Marguerite fait bien dans la maison! Dame! Jeanne Lethuel n'a pas eu la veine de sa soeur. Elle n'avait pas le sou, naturellement — le père Verdier était un vrai panier percé et il avait un caractère!... Aussi, sa fille a accepté le premier chien coiffé qui a bien voulu d'elle.

“Au fond, elle n'est pas heureuse, la

pauvre! Lethuel est un crétin, il gagne... quoi? quatre mille francs au ministère et ils ont deux garçons à élever. Ah! si Marguerite se mariait, ce serait gentil!...”

— Ne te rappe pas, elle n'est pas mariée, je n'ai pas encore dit: oui... Elle est pourtant charmante, ta cousine; je suis sûr qu'elle fera une femme délicieuse... c'est dommage tout de même que j'aie le coeur pris ailleurs..

“Voyons Rémy, donne-moi un conseil. Crois-tu qu'il soit honnête de l'épouser dans ces conditions?”

— Honnête? ça dépend, bougonna l'autre; en voilà une question!... mais, oui, ça dépend d'un tas de considérations. Tu m'ahuris à la fin; tu veux te tuer et puis tu veux partir; maintenant, tu parles de te marier. Quoi encore?... Que veux-tu que l'on réponde à un fou comme toi?

“Et puis, tu sais, je file, tu m'as fait perdre tout mon temps, il faut pourtant que je sois avant la nuit chez ma tante Renaudier. La brave femme se couche à sept heures!...”

“Moi, je n'ai pas d'héritière en perspective et si tes fonds sont bas, les miens sont à sec... La chère tante est la bonté même et se laisse assez facilement tirer un billet de cent francs par ci par là.

—Pardon, mon pauvre vieux! s'écria Max, je suis un égoïste, je ne te parle que de mes soucis... Mais, vois-tu, j'étais si bouleversé et cela m'a fait tant de bien de décharger mon coeur...

“Toi aussi, tu es ennuyé. Hélas! Autrefois, j'aurais pu t'aider, mais maintenant.. Je me reproche même une chose, c'est de t'avoir suivi dans cette affaire de mine. Je ne t'ai servi à rien et je t'ai porté malheur.

—Le fait est que ça a plutôt mal tourné, répondit Boisléger soucieux, je m'en occupe pourtant avec activité.

—Toujours la déveine?

—Hé! oui!... Enfin, si on peut seulement arrêter les frais sans trop d'avarie, ça ira. Malheureusement...

—Malheureusement, quoi?

—Il ne faudrait pas que nos actionnaires nous demandent des comptes trop vite. Ça pourrait faire du grabuge.

—Nos actionnaires? Qu'est-ce qu'ils peuvent faire? questionna l'innocent Max tout étonné.

—Oh! rien, rien, répondit vivement Rémy en se mordant la langue. Ne t'inquiète pas va, je ferai pour le mieux, compte sur moi.

—Mais, à propos, il faudra que tu passes un jour au bureau, j'ai quelques signatures à te demander. Oh! des signatures sans importance, seulement pour la régularité des comptes; tu sais là-dessus je suis le scrupule même.

—Oui, oui, je sais, aussi j'ai une confiance aveugle en toi, je signerai ce que tu voudras, naturellement.

L'homme scrupuleux se mit à rire et s'écria légèrement:

—Allons, ne nous tracassons pas trop. Quand tu auras épousé ton million, vive la joie...

Max prit un air grave et répondit vivement:

—Oh! non, pas cela... Si jamais, j'épouse Marguerite, je serai un mari modèle et son argent me sera sacré... Ce serait trop vilain autrement.

—Mais bien sûr, je riais. On n'attaque pas ta vertu, va.

Les deux jeunes gens qui, au cours de cette longue conversation, s'étaient assis sur un des bancs rustiques disposés dans le bois par les soins prévoyants du "Syndicat d'initiative de Versailles", se levèrent et se dirigèrent de compagnie vers la porte de Villeneuve qui ne se trouvait

qu'à quelques pas de là.

Après s'être serré la main, ils prirent, l'un le chemin de la gare, l'autre, le sentier qui conduisait à la modeste habitation de la tante Renaudier.

Celle-ci demeurait avec sa vieille bonne Rosalie et sa petite-fille, Marie-Rose, au rez-de-chaussée d'une assez vaste maison, sorte de pension de famille où l'on louait de petits appartements à des femmes seules qui trouvaient là une installation tranquille et convenable pour un prix modique.

III

Marguerite Verd'ier était une fort jolie femme en tout temps, mais elle était particulièrement bien lorsqu'elle montait à cheval.

Elle était grande, d'une taille élégante, bien proportionnée. Aussi, le costume d'amazone qu'elle portait ce matin-là faisait-il valoir la jolie ligne de son buste, l'attache parfaite de ses bras et de sa nuque surmontée d'un gentil petit tricorne.

Son visage, trop pâle, était loin d'être parfait, mais le regard charmant de ses beaux yeux gris, le sourire de sa bouche mobile et fine rachetaient le défaut du nez un peu et des joues trop lourdes, souvent blafardes.

Malgré toutes ces imperfections, cette tête de femme était extrêmement attachante. On sentait que celle qui avait ce visage calme était réellement, profondément bonne et intelligente, qu'il n'y avait sous ce front, couronné de magnifiques cheveux châains, que des idées élevées et des pensées droites et pures.

À trente-deux ans, Marguerite paraissait en avoir vingt-cinq, tant elle avait l'air candide et simple.

À trente-deux ans, elle était restée une

vraie jeune fille, avec tous les élans, la sensibilité, la générosité, la confiance de la jeunesse. En même temps, elle était grave et réservée comme une femme qui a réfléchi, souffert et vu souffrir.

En sorte que ce mélange faisait d'elle une personne un peu exceptionnelle et tout à fait charmante.

Aussi, le colonel Verdier, oncle paternel de Marguerite, qui lui servait de cavalier, n'était-il pas peu fier d'escorter une si gracieuse dame.

Le colonel était un brave homme, franc et un peu rude, qui n'avait jamais aimé au monde que deux choses : son métier et... sa nièce.

Il avait dû prendre sa retraite prématurément, car sa santé délabrée par de trop longs séjours aux colonies ne lui avait pas permis de continuer sa carrière. Il vivait donc modestement de sa pension et, en sa qualité d'officier de réserve, montait les chevaux du gouvernement : c'était là, sa seule distraction.

Il s'était volontiers improvisé le professeur d'équitation de sa nièce, qui avait pris le goût le plus vif à ce sport.

Il est vrai que, depuis la mort de sa marraine, arrivée deux ans plus tôt, la vie n'était pas gaie pour la jeune héritière. Sa soeur Jeanne, élevée par son père—c'est-à-dire pas élevée du tout—n'avait ni ses idées ni ses goûts. De plus, la pauvre créature, abrutée par une vie mesquine et des soucis matériels toujours renaissants, n'était pour son aînée d'aucun secours intellectuel et moral.

Marguerite, quand elle s'était trouvée en possession de son héritage, avait cru de son devoir de partager sa fortune avec les siens. Elle habitait donc avec sa soeur et son beau-frère depuis deux ans. Mais elle s'était vite aperçue que l'argent ne suffit pas à lui seul pour créer un intérieur agré-

able, une famille unie, un foyer, enfin.

Jeanne Lethuel avait toujours été nonchalante, désordonnée, paresseuse. L'argent que sa soeur lui donnait passait dans ses mains sans profit pour personne. Quant à Félix Lethuel, il n'était guère plus courageux que sa femme et pas plus intelligent. Seulement, il retrouvait soudain une grande énergie lorsqu'il s'agissait d'accabler son épouse d'injures et de reproches ou de se plaindre de tout et de tous.

Aussi, les disputes, les scènes, les ennuis et les désagréments de toutes sortes sévissaient-ils dans cet aimable intérieur.

Marguerite souffrait cruellement de cet état de choses, qui était si contraire à sa nature élevée et fine, et auquel elle ne pouvait apporter aucun remède efficace.

Quitter ses parents? Elle y avait songé souvent. Mais son bon coeur lui faisait craindre de chagriner sa soeur, et, d'autre part, elle s'était profondément attachée à ses neveux, dont elle s'efforçait—en pure perte, du reste—de corriger un peu la détestable éducation.

Elle était heureuse de se dévouer, de donner de son coeur comme de son argent. Mais, au moins, eût-il fallu que ce ne fut pas en vain.

Se marier? C'eût été une solution. Mais la sage Marguerite ne s'était jamais mise en face de cette idée. Du vivant de sa marraine, elle avait vécu très retirée. Son temps était partagé entre les soins qu'elle donnait à la vieille dame, les fortes études que lui avait fait entreprendre son institutrice Mlle Varlet et enfin toutes les bonnes oeuvres dont elle s'occupait avec sa tante, qui était la bonté et la charité mêmes.

Cependant, depuis deux ans que la jeune fille était riche, les partis ne lui avaient pas manqué. Mais les prétendants, pris dans le milieu un peu vulgaire des Le-

thuel, n'avaient jamais été de son goût.

Un seul homme aurait pu lui plaire, car il était incontestablement intelligent et distingué; c'était son cousin Rémy Boisléger. Celui-là avait fait pendant quelque temps une cour discrète. Mais la jeune fille éprouvait pour lui une véritable antipathie, qu'elle n'avait jamais su complètement dissimuler. Il s'en était rendu compte et s'était retiré.

Marguerite aurait été du reste bien incapable de donner la raison du sentiment tout instinctif qu'elle ressentait pour son cousin, pas plus qu'elle ne savait pourquoi elle éprouvait une si vive sympathie pour l'ami, l'inséparable de Rémy : le beau Max Duplan.

Elle avait eu souvent l'occasion de rencontrer les deux jeunes gens et de tout temps elle s'était sentie attirée par la nature droite, généreuse, confiante de Max. Elle savait qu'il était seul au monde, sans guide, sans parent, ayant une mère qui ne l'aimait pas, et ceci paraissait à la tendre Marguerite le pire des malheurs.

Elle avait toujours envie de lui proposer son affection... de lui donner des conseils... comme une grande soeur! Elle aurait voulu s'occuper de lui, pénétrer dans sa vie, le diriger vers le bien, l'aider à sortir de l'existence frivole qu'il menait... En un mot, il l'intéressait plus qu'elle ne voulait se l'avouer à elle-même.

Tous ces sentiments étaient encore vagues et confus en elle, et totalement étrangers à l'amour, croyait-elle. Mais il ne fallait qu'un étincelle pour faire flamber ce feu qui couvait.

Ce matin-là, Mlle Marguerite trotta gaiement aux côtés de son oncle dans les allées du bois, quand un cheval, lancé à fond de train, vint presque la heurter; sa jument eut peur, se cabra... puis parti au galop à la suite du malencontreux cavalier.

Celui-ci, en entendant du bruit derrière lui, arrêta sa monture avec une extrême aisance, et, se retournant, aperçut la jeune fille qui cherchait en vain à maîtriser sa bête affolée.

Max — car c'était lui — reconnut immédiatement l'amazone.

«Tiens! tiens! comme ça se trouve!... bougonna-t-il en mettant lestement pied à terre, juste à temps pour saisir la bride de la jument qu'il arrêta net.

— Oh! monsieur Max, quelle peur vous m'avez faite! s'écria Marguerite; quelle idée de parcourir les allées du bois ventre à terre au risque de vous rompre le cou!

«Flora a été tellement suffoquée qu'elle s'est emballée, elle qui est si tranquille d'habitude!

— Recevez mes excuses, mademoiselle, je suis tout à fait désolé. Je ne me pardonnerai jamais de vous avoir causé cette frayeur... Quant à mon cou... le rompre eût été un tout petit malheur.

A ce moment déboucha le colonel fort inquiet sur le sort de sa nièce. En la retrouvant saine et sauve et en galante conversation avec un élégant cavalier, il éclata de rire.

— Ah! elle est bien bonne!... Accompagnez donc les demoiselles pour qu'au premier détour elles vous plantent là... pour courir après les jeunes gens!

— Ah! monsieur, s'écria Max, je vous réponds bien que c'est par force que Mlle Verdier a couru sur mes traces... Je ne suis pas de ceux que l'on recherche ainsi...

— C'est bon, c'est bon! répondit le colonel en riant. Mais, dis donc, petit, ajouta-t-il en s'adressant à sa nièce, veux-tu rentrer? Cette émotion t'a peut-être fatiguée.

— Oh! non, mon oncle, je suis tout à fait remise. Je ne veux pas faire manquer notre belle promenade; le mouve-

ment et le grand air me feront du bien, au contraire.

— Alors, reprit Max d'un air piteux, je vais vous quitter en vous présentant toutes mes excuses pour ma sottise épuisée.

Marguerite sourit gentiment et répondit :

— Allons, jeune écervelé, on vous pardonne et, si cela ne vous ennui pas trop de vous promener en compagnie de gens raisonnables, je vous invite à nous accompagner.

— Vous permettez, mon oncle, que M. Max Duplan vienne avec nous ?

— Mais bien sûr, bien sûr, enchanté, dit rondement le colonel. Allons, en selle, jeune homme ! Et marchons un peu, hein ? Nos bêtes sont nerveuses, cela les calmera.

Max ne se fit pas répéter deux fois l'invitation, et ravi au fond de l'aventure, il se mit à caracoler aux côtés de la belle amazone que le destin mettait si complaisamment sur son chemin.

— Vous savez, monsieur Max, dit Marguerite au bout d'un instant, nous allons à Bagatelle, ce côté du Bois est ravissant et on y est bien plus tranquille que dans l'allée des Acacias.

— Ah ! oui, certes, acquiesça le jeune homme d'un air désabusé, je déteste l'humanité en général, mais les échantillons qui s'exhibent dans les endroits chics me dégoûtent particulièrement.

— Non ! Mais quel accès de misanthropie !... s'exclama la jeune fille en riant. Que vous est-il donc arrivé, grand Dieu ?

— Oh ! il m'est arrivé une chose bien simple que j'aime autant vous dire tout de suite, car vous la sauriez bientôt de toutes façons ; je suis ruiné et dans quelques jours je ne saurai plus où poser ma tête... Il me restera comme ressource d'aller demander mon pain sur les routes ou

de faire un plongeon dans la Seine... Tenez, là-bas, au-dessus du barrage de Su-resnes.

Marguerite ouvrit de grands yeux et regarda curieusement son compagnon. Elle était peu habituée à lui entendre prendre ce ton et restait tout étourdie de la confiance.

— Oui, vous pouvez me regarder, continua Max avec amertume, je me suis sottement ruiné — je ne sais pas trop comment, par exemple, mais c'est un fait — je n'ai pas de métier, personne ne s'intéresse à moi ; alors, à quoi bon vivre ?

— Mais, malheureux, et votre mère !...

— Ah ! taisez-vous, mademoiselle, ne me parlez pas d'elle, vous ne savez pas quel chagrin vous me causez.

De fait, comme chaque fois où on abordait ce sujet, le pauvre garçon avait les larmes aux yeux.

Le colonel, à ce moment, se trouvait en arrière, laissant les deux jeunes gens bavarder sans se mêler à leur conversation. Ils étaient donc seuls, presque en tête-à-tête.

Marguerite, plus émue qu'elle ne voulait le paraître, se rapprocha de son compagnon et lui dit affectueusement :

— Mon ami, je sais que vous êtes malheureux, et je voudrais pouvoir vous être de quelque secours, car j'ai toujours eu beaucoup de sympathie pour vous — il m'est permis de vous dire cela, puisque je suis votre aînée, ajouta-t-elle en rougissant un peu.

— Oh ! mademoiselle Marguerite, je sais bien que vous êtes la bonté et l'indulgence mêmes !... Je serais trop heureux si j'avais pu mériter votre amitié, mais j'en suis si peu digne ! Que peut-il y avoir de commun entre un pauvre diable comme moi, sans le sou, stupide, dévoyé, à peine instruit, et une jeune fille comme vous ?

— Quelle idée!... Tenez, à partir d'aujourd'hui, je suis votre amie; donc, en cette qualité, je vais vous faire la morale... Voyons, un homme comme vous, jeune, bien portant, pas stupide du tout, contrairement à ce que vous prétendez, n'a pas le droit de se laisser aller ainsi, c'est une honte; travaillez, que diable!

— Mais à quoi?... Je vous dis que je ne suis bon à rien et que je me dégoûte moi-même. Qui voudrait me venir en aide? Quand on est dans la peine, on n'a plus d'amis.

— Puisque je vous dis que je suis la vôtre. Reprenez courage, voyons! Arrangez vos affaires, liquidez le passé. Cherchez-vous ensuite une situation. Quelque infime qu'elle soit, ce sera toujours un gagne-pain, une occupation, et aussi une réhabilitation.

“Le travail est un remède à tant de maux. Tenez, je suis sûre que, si votre mère vous voyait travailler courageusement, elle serait plus indulgente et vous viendrait en aide.

Max eut un geste de doute découragé. Il sentait vaguement que la pitié était peut-être le meilleur chemin pour atteindre le cœur de Marguerite. Aussi, continua-t-il ses lamentations — de bonne foi, du reste, car il était réellement malheureux. De plus, il goûtait inconsciemment le charme de se faire plaindre par cette voix douce et compatissante.

— Mais, mon amie, reprit-il, il m'est permis de vous appeler ainsi?

La jeune fille acquiesça d'un sourire.

— Donc, mon amie, je vais tâcher de vous écouter... et m'efforcer de refaire un homme de la pauvre loque que je suis... Mais, voilà, j'aurais besoin d'être guidé, encouragé dans cette nouvelle voie... et je suis toujours seul, livré à moi-même...

“Il faudrait que ma sage amie consente

à me voir de temps en temps pour me conseiller, me gronder quand ce serait nécessaire; mais n'est-ce pas trop demander à votre dévouement?

— Oh! non, dit vivement Marguerite, entraînée malgré elle en dehors de sa réserve habituelle, je veux bien faire pour vous tout ce que je pourrai.

— Alors, j'irai vous voir demain, déclara le jeune homme.

— Quel fou... Non, je suis très occupée ces jours-ci.

— Patatra!... Voilà ma chance! J'ai une amie — c'est un miracle — mais quand j'ai besoin d'elle, mon amie est occupée.

— Max — c'était la première fois qu'elle l'appelait ainsi — voulez-vous être raisonnable? Je vis, comme vous le savez, chez ma soeur, je ne suis pas toujours libre.

— Mais je veux vous voir, moi, répondit Max du ton d'un enfant à qui on refuse une tarte. D'abord, dès que je suis seul, j'ai des idées noires...

La jeune fille sourit, puis dit après avoir réfléchi une minute:

— Ecoutez, je vais chez les Praly demain soir avec ma soeur et son mari. M. Praly est le chef de bureau de Félix. Mon coucin Rémy est très bien vu dans la maison, faites-vous amener par lui.

“Je n'aime pas beaucoup danser, nous causerons.

— Oh! je veux bien, approuva Max avec élan, je ne vous ai jamais vue en robe de bal, je suis sûr que vous êtes ravissante.

A ces mots, Marguerite rougit brusquement et s'arrêta net.

Elle s'apercevait avec stupéfaction que, depuis une heure, elle causait avec son cavalier et qu'elle avait totalement oublié le colonel.

Ce dernier trottait philosophiquement

à cent mètres des jeunes gens et n'avait pas l'air de se formaliser outre mesure de l'abandon où le laissait sa nièce.

— Mais, mon oncle, s'écria celle-ci toute confuse, pourquoi restez-vous ainsi en arrière. C'est bien impoli de ma part de vous abandonner de la sorte.

— Oui, oui, mademoiselle, parfaitement impoli, répondit le brave homme en souriant. Mais, tu sais, ma petite fille, je ne suis pas très loquace de ma nature, je laisse volontiers la place aux jeunes qui ont besoin de se délier la langue.

“Et puis, je suis toujours content de te voir te distraire un peu... cela ne t'arrive pas si souvent.

— Cher amôtr d'oncle! On ne fait rien de pareil à vous. Vous êtes l'abnégation même; c'est si rare chez un homme!

— Ta! Ta! Ta!... La flatteuse!... Allons, mes enfants, il est onze heures et demie, c'est l'heure de rentrer. Un petit temps de trot pour revenir...

Les “enfants”, un peu penauds, obéirent docilement à cette injonction et se mirent à trotter sagement de chaque côté du colonel.

Après l'élan qui les avait jetés l'un vers l'autre, ils étaient tous les deux embarrassés et n'auraient plus rien trouvé à se dire.

Max surtout paraissait tout songeur et n'ouvrit pas la bouche jusqu'à la porte du bois où il se sépara de ses compagnons après un assez bref “au revoir”.

Marguerite Verdier arriva fort en retard pour déjeuner ce matin-là.

Elle se sentait fatiguée, émue, énervée. Dans la voiture qui la ramenait du manège où elle laissait son cheval, elle avait essayé en vain de mettre un peu d'ordre dans ses idées et de calmer dans son maintien.

“Décidément, j'ai la migraine, se dit-

elle, en montant lentement, comme à regret, les deux étages qui conduisaient à l'appartement qu'elle habitait avec sa soeur et son beau-frère.

Arrivée sur le palier, une violente odeur d'oignon et de graisse brûlée lui chatouilla désagréablement l'odorat. Elle poussa un soupir, entra et, ayant refermé la porte de la cuisine, toujours ouverte, elle pénétra dans la salle à manger où toute la famille réunie l'attendait.

— Pardon, mes amis, je suis en retard. Jeanne, tu peux faire servir, j'ôte mon amazone et je reviens dans trois minutes.

Marguerite aurait eu grande envie de rester seule avec ses pensées dans la paix et le silence de sa chambre, et n'avait, au contraire, nul désir d'aller se mettre à table.

Mais elle s'était habituée à exercer sur elle-même une sévère discipline et s'était toujours interdit de “s'écouter”. Elle revint donc à la salle à manger et s'efforça d'absorber ce qu'il y avait dans son assiette en soutenant la conversation avec son beau-frère.

Il faut dire que l'effort était méritoire.

La cuisine, mal surveillée par la maîtresse de la maison incapable, était détestable. Quant à la conversation, elle avait généralement le don d'horripiler la jeune fille.

Ce jour-là, elle l'exaspérait. Félix Lethuel, selon son habitude, déroulait inlassablement ses histoires de bureau inisipides, faites, de médisances, de potins ou de plaisanteries absurdes.

Jeanne, elle, parlait peu en présence de son mari, qui la rabrouait volontiers au moindre mot qu'elle disait.

Pour les enfants, deux beaux petits garçons de huit et dix ans, leur mauvaise éducation avait porté des fruits: ils étaient intolérables.

Aussi, lorsque par hasard leurs parents ne choisissaient pas l'heure des repas pour se disputer, ils passaient leur temps à morigéner leur progéniture.

— Enfin, Marguerite, dit tout à coup Jeanne Lethuel de sa voix aiguë, pourquoi ne manges-tu? Il me semble qu'en rentrant à midi et demie, tu as suffisamment pris l'air pour te donner de l'appétit. Ah! si tu étais restée, comme moi, toute la matinée, qu'est-ce que tu ferais?...

La pauvre Jeanne, un peu jalouse, supportait avec peine l'évidente supériorité de sa soeur: sa beauté, son intelligence, sa fortune.

Les promenades à cheval, dont elle était forcément exclue, lui étaient particulièrement désagréables...

Mais, à son apostrophe, ce fut son mari qui répondit:

— Eh bien, tu aurais pu prendre l'air en allant à la boucherie, nous aurions peut-être de la viande mangeable. Ces côtelettes sont de vraies semelles de botte.

— Naturellement!... elles ont attendu au moins une demi-heure.

— Voyons, combien faut-il de temps pour cuire une côtelette? Trois minutes, hein? On aurait peut-être pu attendre que Marguerite soit rentrée. Mais tu ne t'occupes jamais de rien. Ah! en voilà une organisation.

— Bien sûr! j'ai toujours tort, pleurnicha Jeanne.

— Allons, Félix interrompt Marguerite, laissez donc votre femme tranquille, puisque c'est moi qui suis en retard.

— Ce n'est pas une raison... et puis c'est peut-être votre faute si votre soeur n'est pas habillée à midi et demi. Regardez-la. Si vous croyez que ce n'est pas à dégôûter un homme de son intérieur?... Je l'ai pourtant suppliée cent fois d'être prête pour le déjeuner. Ça me réussit bien!...

Mais il faut avouer que son mari n'avait pas tort au fond: elle offrait l'image du désordre le plus complet.

Ses cheveux blonds, qui étaient fort jolis et abondants, pendaient de tous côtés sur son visage, son peignoir bleu pâle, prétentieux, était garni de dentelles sales et ses pieds traînaient d'infâmes savates, qui avaient été jadis d'élégantes mules blanches.

— Ecoutez, Félix, reprit Marguerite qui eut pitié de sa soeur, gardez vos récriminations pour une autre fois. J'ai mal à la tête et cela me rend tout à fait malade de vous entendre vous disputer.

— Tiens, c'est vrai, vous êtes toute pâle, dit l'aimable personnage à qui sa riche belle-soeur en imposait un peu.

— Je crois que c'est le soleil qui m'a fait mal... Je vais avaler mon café et aller me reposer dans ma chambre. Jeanne, tu diras qu'on me laisse tranquille.

— Il faudra bien, répondit celle-ci avec humeur. Comme c'est agréable! Tu te promènes le matin et tu dors l'après-midi. Et nos robes pour demain, c'est moi qui les arrangerai toute seule!...

— Non, non, ne t'affole pas, nous aurons bien le temps de faire cela demain toute la journée. En ce moment, j'ai réellement besoin de repos et j'ai du travail pour ce soir.

À cette rude semonce, la jeune femme eut les larmes aux yeux.

La jeune fille rentra chez elle en poussant un soupir de soulagement. "Mon Dieu! qu'il fait chaud ici!" s'écria-t-elle en se dirigeant vers la fenêtre.

En effet, le beau soleil d'automne inondait la pièce, répandant sur les choses cette lumière dorée, éblouissante, toute spéciale à l'atmosphère de Paris en général et aux bord de la Seine en particulier.

Cette chambre claire et gaie était déli-

cieuse. Les murs, tendus d'une originale toile de Jouy à petits personnages, étaient ornés de belles gravures. Il y avait des livres sur des rayonnages, des fleurs fraîches dans un vase de cristal posé sur le bureau à côté de l'encrier, une corbeille à ouvrage où voisinaient une magnifique broderie au point coupé et de minuscules cheminées destinées à quelque œuvre de charité. Tout, enfin, dans cette retraite, attestait le bon goût comme les habitudes d'ordre et de travail de celle qui l'habitait.

Marguerite, après avoir contemplé une minute le merveilleux spectacle qu'offrait la masse sombre de Notre-Dame se détachant sur le bleu éclatant du ciel, ferma ses volets, puis, portant les mains à ses tempes douloureuses, gémit :

“Comme ma tête me fait mal et que mes cheveux sont lourds!”

En disant ces mots, elle enleva le peigne d'écaille qui retenait ses nattes et les laissa tomber sur ses épaules. Puis, elle s'allongea dans une confortable bergère et ferma les yeux.

Le silence, l'obscurité calmèrent un peu sa migraine. Mais le sommeil ne venait pas. Trop de pensées confuses s'agitaient dans sa tête. Elle aurait voulu voir clair en elle-même, mais c'était une tâche ardue. Loyalement, elle s'y appliquait et cherchait à s'expliquer sa conduite.

N'ayant plus personne pour la guider, elle avait pris l'habitude d'examiner toutes ses actions sévèrement et de les soumettre sans faiblesse à la critique de sa raison comme au jugement de sa conscience.

Jusque là, rien n'était venu la troubler réellement, mais aujourd'hui elle était déroutée.

L'image de Max malheureux la hantait et c'était justement cette hantise qu'elle ne

voulait ni s'avouer ni appeler par son véritable nom.

“Allons, conclut-elle au bout de deux heures de rêverie, tout ceci ne signifie rien. Je suis folle, un coup de soleil m'a égaré la raison... A mon âge, je ne vais pas me mettre à aimer ce gamin!... Car, c'est un vrai enfant, hélas!... c'est peut-être bien cela qui m'a attirée vers lui sans que je m'en aperçoive.

“Mais, voyons, en voilà assez! Il n'y a rien de plus détestable que de rêvasser ainsi. On finit par ne plus voir clair du tout... Et maintenant, au travail!... Si j'avais à gagner ma vie, comme cette chère demoiselle Varlet, j'aurais l'imagination moins folle.”

D'un geste énergique, la jeune fille se leva, remit un peu d'ordre dans sa toilette, puis ayant ouvert la fenêtre, s'assit devant sa table.

De grande feuille de papier écolier couvertes d'une écriture élégante et nette s'élevaient sur le buvard. C'était la traduction d'un roman anglais, dont Marguerite s'était chargée pour venir en aide à sa vieille institutrice, Mlle Varlet. Cette dernière était d'une délicatesse exagérée et n'aurait pas accepté un secours en argent, mais elle consentait à se laisser suppléer dans son travail par son élève reconnaissante et dévouée.

Un désordre inaccoutumé régnait sur le bureau et le porte-plume était introuvable.

“Mes chenapans de neveux ont dû passer par là, s'écria la jeune tante avec indignation... Naturellement, mon encrier renversé... Jeanne, Jeanne, appela-t-elle en ouvrant la porte avec colère, viens voir ce que tes insupportables enfants ont encore fait.

En effet, c'était un désastre. Quatre ou cinq feuillets étaient complètement gâchés,

tout couverts d'encre maladroitement séchée. Le méfait avait été dissimulé sous quelques feuilles blanches.

— Vraiment, ma pauvre soeur, continua Marguerite, tu élèves trop mal tes garçons. J'ai défendu cent fois qu'ils entrent dans ma chambre en mon absence. S'il faut que je ferme ma porte à clef chaque fois que je sors, tu conviendras que c'est intolérable.

— Mais, enfin, qu'est-ce qu'ils ont fait, ces pauvres petits? interrogea la mère sans s'émouvoir.

— Comment! tu ne le vois pas? quatre ou cinq feuillets de ma copie éclaboussés! deux heures de travail perdues! Comme c'est gai! il faut que je recopie tout ça maintenant. Et Mlle Amélie qui a besoin de sa traduction pour demain matin!

— Ah! mais aussi, ma chère, je ne vois pas pourquoi tu te donnes tant de mal. Si c'était utile!...

— Ça c'est mon affaire, interrompit sèchement Marguerite, je fais ce que je juge bon de faire; ceci n'est pas la question. Je t'ai dit et je te répète que je ne voulais pas que les enfants entrent ici... ils y font toujours quelques sottises... Ils sont trop désobéissants! c'est une honte à leur âge!

— Oh! tu te fâches pour rien! Tu es mallunée aujourd'hui... Félix aussi, du reste... je ne peux pas dire un mot sans que l'on me bouscule... Ah! je n'ai pas de chance...

— Assez, Jeanne! ne commence pas tes lamentations. A quoi t'avancent ces gémissements? Tu ferais mieux de t'occuper utilement. Tiens, va donc examiner tes affaires pour demain. Je parie que tu n'as pas encore recousu tes ruches.

— Je ne peux pas, il faut remplacer celles des manches et je ne sais pas le faire toute seule, j'ai besoin que tu viennes m'aider...

— Ah! non, non, par exemple! Prends Marie. Puisqu'il faut que j'aie fini ceci pour demain, je ne peux pas faire autre chose... Allons, laisse-moi.

— Si tu crois que c'est gentil de s'occuper ainsi d'une étrangère et de ne rien faire pour sa propre soeur!...

— Mon Dieu, que tu es assommante! s'écria Marguerite en riant. Ah! quand tu as une idée!... Il y a une femme de chambre ici, n'est-ce pas? Fais-lui recoudre tes ruches et laisse-moi tranquille.

Quand la jeune fille fut seule, elle se mit courageusement à l'oeuvre et oublia tous ses soucis dans la divine paix du travail.

IV

Max Duplan, après sa promenade au Bois en compagnie de Marguerite Verdier, était resté tout songeur.

Il avait réfléchi profondément. Cette opération dont il avait peu l'habitude lui était pénible et l'avait troublé à un tel point qu'il n'avait pu dormir de la nuit. Ce qui était également fort insolite.

Jusqu'ici, l'heureux garçon avait joui de la vie sans arrière-pensée et rien n'était venu altérer la sérénité de son esprit ni la paix de son sommeil.

Mais maintenant, tout était changé! Il fallait réfléchir et vouloir et se décider... Que c'était compliqué et difficile, mon Dieu!...

Ce jour même, il devait revoir Marguerite. Quelle attitude prendrait-il à son égard? Oui ou non, voulait-il l'épouser? Il sentait bien que la chose dépendait uniquement de sa volonté, à lui. Mais c'était justement à cette résolution qu'il ne pouvait se résoudre... Car, pour épouser l'héritière il fallait renoncer à un autre rêve.

Max, étalé sans force au fond d'un grand fauteuil devant sa fenêtre ouverte,

fermait les yeux... et tout de suite son esprit évoquait une fine silhouette, un visage délicat, très pâle, couronné d'une masse énorme, extraordinaire de cheveux blonds, qui semblaient accaparer toute la force, toute la vie de ce corps si frêle.

"Léa!"... gémit le jeune homme.

Il avait prononcé ce nom tout haut et brusquement s'était comme éveillé de son rêve.

"Allons! du courage! il le faut", dit-il.

Et sautant sur ses pieds, il prit son chapeau et sortit en ordonnant à son petit domestique de lui préparer son smoking pour le soir.

Un quart d'heure plus tard, Max entra dans une maison meublée de vingt-cinquième ordre, située dans cette partie infecte de la rue des Acamias qui avoisine l'avenue de la Grande-Armée.

— M. Peyret est-il chez lui? demanda-t-il à la concierge-gérante, personne revêche décorée du nom symbolique d'Euphrasie Porte, qui trônait dans un trou noir qu'elle appelait pompeusement son "bureau".

— Non, bien sûr qu'il n'est pas là à cette heure, fut la réponse de Mme Porte. Mais sa fille n'est pas sortie. Si vous voulez lui parler, vous n'avez qu'à monter et à frapper.

Le jeune homme suivit ce judicieux conseil. Mais, quand il arriva sur le palier du second étage, son cœur battait si fort qu'il dut s'arrêter et faire un violent effort sur lui-même pour recouvrer un peu de calme.

"Il le faut" se répéta-t-il. Et il frappa.

Immédiatement la porte s'ouvrit et le fantôme de ses rêves bien réel, vivant apparut à ses yeux, drapé dans un étrange peplum de soie jaune brodé de fleurs et d'oiseaux multicolores.

— Ah! c'est vous, Max! Vous pouvez entrer, mon ami, dit l'apparition d'une

voix profonde au timbre grave tout à fait inattendu chez cette minuscule personne.

Toute petite, elle l'était vraiment, cette singulière fille, dont les vingt ans gardaient une grâce enfantine. Ses mouvements étaient souples et légers comme ceux d'une chatte. Ses merveilleux cheveux pâlissaient un peu au voisinage de la soie éclatante dont elle était vêtue, tandis que ses yeux bleus fonçaient au contraire jusqu'au ton profond et glacé d'un beau saphir. Sa bouche un peu grande, découvrait de petites dents blanches, pointues, régulières; des dents solides de jeune loup affamé.

C'était, en effet, un bizarre petit animal que Mlle Léa Peyret. N'ayant reçu aucune éducation morale, aucun principe, elle suivait simplement ses instincts... ils étaient bons ou mauvais, selon les occasions.

Antoine Peyret, son père, veuf depuis de longues années, était un ancien administrateur colonial. Etant en résidence à Saiglon, il avait dû, à la suite de pénibles histoires de jeu, prendre sa retraite et interrompre sa carrière avant l'âge normal.

Revenu en France depuis deux ans, il traînait sa fille de garni en garni et de villes d'eaux en villes d'eaux, jouant et buvant une partie de sa modeste pension.

Il s'était fait de nombreux "amis" dans ce monde louche qui grouille autour des champs de courses, des matchs de boxe, des garages d'autos et des parcs d'aviation. L'ex-administrateur, dévoyé mais intelligent, traitait constamment avec eux des "affaires" extraordinaires, compliquées, mais pas toujours lucratives.

Au fond, il comptait que la beauté de Léa lui ferait trouver un riche parti, ce qui les tirerait tous les deux de la misère.

Mais la jeune fille se prêtait mal à ses combinaisons. Indifférente et inconsciem-

ment fière, elle vivait volontiers retirée, lisant, rêvant et se parant pour elle-même des belles étoffes tissées d'or et de soie, qu'elle avait rapportées de Cochinchine.

Que son gîte fût plus qu'inconfortable et sa nourriture souvent insuffisante, cela n'altérait aucunement son calme. Seulement, elle ne faisait rien pour améliorer son sort et ses doigts fins ignoraient tout travail, comme son esprit tout effort.

Dix-huit mois plus tôt, au cours d'un séjour à Vichy, Max avait fait la connaissance de la fille et du père, qui soignait aux eaux, disait-il, une maladie de foie contractée "au service de la France."

Le vieux bohème, malin et peu scrupuleux, avait facilement accaparé le confiant jeune homme et en avait tiré tout ce qu'il avait pu, en attendant de lui faire épouser sa fille.

Max s'était rapidement et sincèrement épris de Léa. Mais les ennuis matériels, dans lesquels il se débattait depuis quelque temps, l'avaient empêché de songer au mariage... tout au moins au mariage avec une fille sans ressources... comme lui.

Il avait cependant continué à fréquenter chez les Peyret et à les aider de ses derniers louis dans les moments trop difficiles.

Cependant jamais un mot d'amour n'avait été prononcé entre lui et la jeune fille. Il l'aimait, mais comme il ne pouvait pas l'épouser, il n'en parlait pas, voilà tout. Il n'y avait pas d'explications à donner sur une chose si simple. Il l'aimait, par conséquent, il était heureux de la voir, de lui rendre service, de s'intéresser à elle... Son cœur sincère et droit ne demandait pas autre chose et ne cherchait pas de complications... Il ne se préoccupait même pas de savoir s'il était payé de retour.

C'était seulement sous le coup des émotions de ces derniers jour que Max s'était

mis à réfléchir à cette situation insolite... et avait commencé à en comprendre la fausseté.

Il s'apercevait justement de la profondeur de son amour au moment où il fallait y renoncer, et il sentait ce qu'était réellement Léa pour lui quand la nécessité le contraignait à en épouser une autre.

Il se débattait douloureusement contre toute ces pensées depuis la veille; maintenant, elles l'assaillaient, l'étouffaient, le paralysait au point de lui ôter toute idée, alors qu'assis en face de son amie, il la contemplait sans pouvoir prononcer une parole.

— Est-ce que vous êtes souffrant? interrogea la jeune personne étonnée de ce silence.

— Non, Léa, mais je suis bien malheureux.

— Oui, moi, affreusement malheureux et doublement désespéré, puisque mon malheur va vous atteindre.

— Je ne comprends rien à ce que vous me racontez... Moi, je peux dire que je suis malheureuse, pour toutes sortes de raisons, hélas!... Mais vous?... je ne vois pas...

— Vous ne voyez pas?... Hé! non, vous ne pouvez pas savoir... Puisque je ne vous ai jamais dit que je vous aime de tout mon cœur!...

La jeune fille tressaillit. Un éclair traversa ses yeux magnifiques et glacés, mais elle ne dit pas un mot, ne fit pas un geste.

— ...Et il va falloir vous quitter pour toujours, acheva le pauvre amoureux en éclatant en sanglots.

Les yeux de Léa devinrent tout à fait noirs à cette étrange conclusion et sa main se posa doucement sur la main du jeune homme... Mais elle continua à garder le silence... Elle attendait... Elle attendait, raidie, passive, l'arrêt de sa destinée.

Max prit dans ses doigts la petite main toute froide et poursuivit péniblement :

— Léa, mon amie, il me semble que je ne vous ai jamais tant aimée, et pourtant c'est mon devoir de vous abandonner, moi qui voudrais pouvoir donner ma vie pour vous!... J'ai été un fou, un misérable fou, mais j'en suis bien puni... J'aurais voulu vous épouser, vous faire la vie douce, facile, vous donner toutes les joies que vous méritez... et il faut, au contraire, que je disparaissè de votre existence.

— Mais pourquoi? interrogea la belle voix grave qui ne tremblait pas.

— Parce que je suis ruiné, mon amie, totalement ruiné; et comme je ne sais aucun métier, que mon instruction est insuffisante pour me permettre de gagner ma vie, il ne me reste pour sortir de cette situation, aucune moyen... sauf un: me marier... avec une femme riche.

... Comprenez-vous?... Etre obligé de renoncer à vous... ne plus vous voir, ne plus vous voir jamais!...

— Mais... pourquoi?... pourquoi?... articula enfin Léa.

Elle entendait, mais ne voulait pas comprendre ce que lui disait Max.

Son calme extérieur et son visage impassible dissimulaient une véritable tempête intérieure... Aimait-elle réellement ce brave garçon qui étalait si naïvement sa douleur devant elle?... Peut-être... Elle n'était pas sentimentale et ne s'était jamais posé cette question, mais elle comptait sûrement l'épouser.

Elle avait assez de la misère, de la bohème, de la vie de hasard et d'humiliation qu'elle menait. Elle avait horreur de la société des "amis" de son père, horreur de son taudis et de tout ce qui l'entourait.

Elle avait peur du présent, peur de l'avenir. Elle avait soif de paix, de sécurité, de propreté morale et matérielle...

Max représentait tout cela pour elle... Il était le salut, il l'aimait... et il allait en épouser une autre!...

Voir ainsi s'envoler tous ses espoirs, se briser tous ses rêves au moment où elle les croyait si près de se réaliser, quel écroulement!...

Le choc fut si violent que la jeune fille sentit la vie l'abandonner... Mortellement pâle, elle laissa aller sa tête sur le dossier râpé de son fauteuil et ferma les yeux... une minute... un siècle...

Quand elle les rouvrit, elle vit Max à genoux près d'elle, qui couvrait ses mains de baisers et de larmes.

— Vous êtes malade? Je vous ai fait mal? disait-il. Mais il faut m'oublier Léa, et être courageuse. Vous êtes si jeune, si belle, vous trouverez facilement un homme meilleur que moi, plus digne de vous et qui vous rendra heureuse. Moi, je ne vous oublierai jamais.

... Seulement, si je me marie, je veux être loyal envers celle que j'épouserai, elle est innocente et je ne dois pas lui faire expier mes folies... ce serait trop injuste et malhonnêteté de ma part.

"Voilà pourquoi je dois vous dire adieu aujourd'hui, ensevelir votre souvenir dans mon coeur... et ne plus vous revoir... votre vue m'ôterait tout courage.

— Alors, je n'entendrai plus jamais parler de vous?

— Si, si, dit vivement Max en se relevant. J'aurai de vos nouvelles, mon ami Rémy viendra en prendre. Il est si bon, si dévoué pour moi, ce brave garçon! Vous l'aimerez un peu en souvenir de moi, dites, Léa?

Mlle Peyret, malgré son émotion réelle, dont Max démêlait mal la cause véritable, eut un sourire ambigu en entendant le nom de Rémy Boisléger intervenir dans cette conversation. Elle le connaissait...

peut-être davantage que ne le soupçonnait Max et évaluait le dévouement du personnage à sa juste valeur.

— Mais, enfin, continua-t-elle, répondant à ses propres pensées, quand vous serez marié, vous serez toujours mon ami, vous pourrez venir me voir de temps en temps.

— Non, non, s'écria le jeune homme avec une sorte d'épouvante, c'est impossible, aidez-moi plutôt à avoir du courage, en m'en donnant l'exemple. Et maintenant disons-nous adieu, nous nous faisons souffrir inutilement.

Ils étaient debout l'un en face de l'autre. Léa avait senti que la résolution du jeune homme était irrévocable. Fataliste, elle se soumettait... Mais ses yeux avaient la couleur de la mer aux soirs d'orage et ses joues étaient si pâles qu'aucune goutte de sang ne semblait plus circuler sous sa peau délicate.

Toute droite dans sa robe de rêve, couronnée de sa royale chevelure, les dents serrées, elle avait une expression si sauvage que Max recula... Il ne connaissait pas cette Léa-là.

Rapidement, il se pencha, mit un baiser sur les cheveux d'or et s'enfuit, sans ajouter un mot, emportant gravé dans son coeur, l'image de cette petite divinité barbare au visage de furie.

V

La belle villa des Magnolias située dans le plus joli coin de Ville-d'Avray et appartenant à M. Auguste Praly, était toute révolutionnée. On fêtait, le soir, les dix-huit ans de Mlle Clotilde Praly, fille unique de la maison.

Des ouvriers avaient envahi le jardin et dressaient une tente au-dessus de la terrasse, posaient des fils électriques et dis-

posaient des ampoules dans les arbres des massifs; des fournisseurs entraient et sortaient continuellement et des domestiques affolés s'occupaient fiévreusement de la confection du dîner, de l'agencement du souper et des préparatifs de toilettes de ces dames.

Mme Praly était encore, à quarante ans, une fort jolie femme. Très coquette, très élégante, elle menait une vie mondaine un peu frivole, tout en étant une épouse irréprochable et une tendre mère.

Quand, un an plus tôt, elle avait dû reprendre définitivement sa fille qui venait de terminer ses études au couvent, elle s'était trouvée toute embarrassée d'avoir à conduire, à diriger cette jeune personne timide et silencieuse.

Comme le font beaucoup de femmes, à Paris, hélas! Mme Praly ne s'était pour ainsi dire jamais occupée elle-même de son enfant. Petite, elle l'avait confiée à d'élégantes "nurses" de toutes coiffures et de tous langages; puis, à dix ans, elle l'avait mise au couvent.

La mère et la fille n'avaient donc pas vécu ensemble et se connaissaient à peine.

Mais, heureusement, sous des dehors frivoles, Mme Praly avait un coeur excellent, et la douce Clotilde était si tendre, si gentille, si docile, que les deux femmes s'étaient vite entendues.

La maman ayant simplement pris le parti de ne rien changer à sa vie habituelle mais d'y associer sa fille, tout allait pour le mieux. Cette existence n'était peut-être pas tout à fait celle qui aurait convenu à la formation d'une petite âme franchement émouluée de son couvent... Mais Clotilde avait dix-huit ans... elle trouvait tout naturel d'être heureuse, fêtée, choyée... les graves problèmes ne l'inquiétaient guère: la douleur ne l'avait pas encore effleurée.

Ce jour-là, elle était donc toute joyeuse, très occupée à préparer ses atours pour le soir. Elle avait étalé sur le lit sa jolie robe de mousseline de soie blanche — robe longue! — rangé méticuleusement le jupon de linon brodé, les lingerie fines, les bas ajourés; sur la commode, bien en ordre, étaient posés un éventail, un mouchoir, un bandeau de ruban Pompadour et... (pour mieux les contempler) une délicieuse paire de souliers de satin blancs!

Puis, prise d'une idée subite, la jeune fille abandonna son occupation, et courant à la chambre voisine, elle s'écria en ouvrant la porte:

— Dites-moi, maman, est-ce que M. Boisléger vient dîner?

— Mais, non, Clo, j'ai reçu un petit mot de lui ce matin, il viendra seulement à la soirée et il amènera son ami Max Duplan. Je n'en suis pas fâchée, car nous manquons plutôt de cavaliers. C'est si compliqué de venir le soir dans la banlieue... Enfin, heureusement qu'il fait beau!

— Oh! oui, c'est une chance; mais quel malheur tout de même que M. Rémy n'ait pas pu s'arranger pour amener sa cousine Marie-Rose! Elle aurait été si contente de venir! Vous savez, maman, elle est tout à fait gentille et elle n'a pas une existence gaie, avec sa vieille grand'mère qui ne peut plus sortir du tout.

— Oui, je sais, ma chérie, j'avais songé à demander à Mme de Prévillac de se charger de ton amie... Avec son auto, cela ne l'aurait pas beaucoup dérangée, mais malheureusement, elle n'a pas pu venir, puisqu'elle ne veut pas laisser Lucien seul en ce moment.

— Pauvre petit Lucien! Il a bien mauvaise mine, en effet... Nous irons le voir, un de ces jours, si vous voulez, maman. En même temps, nous irons prendre Marie-Rose en auto, cela la promènera...

Si tu veux, mon petit! Mais maintenant, va voir si le jardinier a apporté les fleurs pour le salon. Tu viendras m'aider à les arranger.

— Oh! oui, j'aime tant vous voir faire des bouquets, ils sont toujours si jolis! dit l'enfant en embrassant tendrement sa mère, qui se laissa faire de bonne grâce.

Les Praly avaient invité à leur soirée une trentaine de personnes; mais, au dîner qui devait le précéder, il n'y avait que quelques intimes.

Mlle Clotilde, héroïne de la fête, présidait la table en face de son père, rayonnante parée d'un joli collier de perles qu'elle venait de trouver sous sa serviette.

M. Praly était un homme de cinquante ans, à l'air distingué. Excessivement occupé par les affaires de son administration et la gestion d'une assez grosse fortune personnelle, il laissait sa femme entièrement libre de la direction du ménage comme de l'éducation de leur enfant. Il était cependant, tout heureux de retrouver maintenant chaque soir le minois de sa fille et d'entendre son babil.

Le dîner était fini, vers neuf heures les invités commencèrent à arriver. Quelques-uns, des voisins de Ville-d'Avray, étaient à pied: il faisait si beau temps! D'autres avaient pris l'omnibus qui fait le service de la gare ou étaient en automobile.

Parmi ceux-ci, se trouvaient les Lethuel que Marguerite Verdier accompagnait.

La jeune fille, coquette pour la première fois de sa vie, n'avait pas voulu confier la fraîcheur de sa toilette aux coussins douteux de l'Ouest-Etat. Elle avait donc pris une auto qui devait les conduire et les ramener, ce qui permettait également de rester aussi tard qu'on le désirait.

Marguerite était vraiment très belle dans sa robe de bal dont l'étoffe souple dé-

gageait sa jolie taille et dont le ton rouge, chaud et brillant, donnait un singulier éclat à son teint un peu trop pâle habituellement.

Avec sa coiffure basse, aux ondes massées sur les tempes, qui découvrait la forme de la tête, elle faisait penser à ces délicieuses statuettes de Tanagra, élégantes mais robustes, sveltes mais bien développées.

— Oh! ma grande amie, que vous êtes belle! s'écria Clotilde en voyant entrer Mlle Verdier, pour qui elle éprouvait une admiration juvénile. C'est à désespérer d'avoir dix-huit ans... Vous éblouissez positivement.

— Voyez-vous, la flatteuse répondit Marguerite en riant, tout en parcourant des yeux le salon encore peu rempli; — ceux qu'elle cherchait n'y étaient pas.

— Vous regardez si votre cousin est arrivé? dit innocemment Clotilde en la conduisant à un fauteuil placé sous la tente à l'abri d'un beau palmier. Il n'est pas là, mais il ne va pas tarder, Je pense. On va commencer à danser et il y a longtemps que je lui ai promis la première valse; j'aime beaucoup danser avec M. Rémy, il danse bien et il est si amusant!...

— Ah! vous le voyez souvent, Clotilde?

— Mais, oui, il vient jouer au tennis presque tous les dimanches. C'est un bon joueur et je suis devenu très forte.

— Oh! je sais que Rémy a toutes sortes de talents de société, dit Marguerite un peu froidement.

En même temps, elle leva les yeux et rougit légèrement. Dans l'embrasement de la baie vitrée qui séparait le salon de la tente, venait d'apparaître celui dont il était question, accompagné de son ami Max Duplan.

Ce dernier était fort pâle, mais ses yeux brillaient d'un éclat singulier, tandis que

ses gestes paraissaient un peu fébriles.

— Bonjour, mesdemoiselles, s'écria gaiement Rémy Boisléger. Qu'est-ce que vous faites toutes deux dans ce petit coin?... Vous dites du mal de nous?... à moins que ce ne soit par coquetterie que vous vous êtes installées ainsi l'une à côté de l'autre. Vous faites un couple ravissant... C'est trop dommage de vous séparer. Par amour de l'art, on devrait vous laisser toute la soirée sous votre palmier.

—Allons, Rémy, ne commencez pas déjà vos folies, interrompit Marguerite, il est trop tôt.

—Mes folies!... parce que je suis gai... Oh! mon aimable cousine, que vous êtes sévère pour moi!... Puisque c'est comme ça, j'enlève Mademoiselle Clotilde et je vous laisse Max... C'est un garçon très sérieux. Vous pourrez parler d'économie politique avec lui, il est très calé là-dessus.

Clotilde s'était levée et partit en riant au bras de son joyeux cavalier, tandis que Max prenait sa place.

— Comment allez-vous aujourd'hui, cher ami, demanda gentiment Marguerite.

—Très mal et très bien.

—Vraiment...

—Oui, j'ai été très mal hier et aujourd'hui parce que j'ai trop réfléchi; cela me fatigue affreusement. Et je suis bien ce soir, parce que je suis à côté de vous et que votre présence seule me rend heureux.

—Mais, Max, en voilà un madrigal!... On croirait entendre Rémy.

—Rémy est un heureux mortel. Il est gai, élégant, sympathique... Regardez-le danser. On dirait un papillon. Je voudrais être à sa place.

—C'est ça, comme vous êtes aimable!... s'écria la jeune fille sans pouvoir s'empêcher de rire, tant Max avait une singulière figure. Vous êtes bien assortis, les deux

amis: Jean qui grogne et Jean qui rit.

—Ah! vous voyez bien, vous vous moquez de moi.

—Pas du tout, mais pourquoi êtes-vous si bizarre ce soir? Vous n'avez pas de souci nouveau?

—Non, merci, j'en ai assez d'anciens... Tiens, la jolie valse, voulez-vous danser avec moi?

Heureuse d'échapper à cette conversation pénible, Marguerite accepta.

Elle était grande, mais Max la dépassait de toute la tête. Ils formaient un couple superbe, donnant une impression d'harmonie, d'élégance et de force tout à fait remarquables.

Tout le monde le remarqua, du reste... avec des réflexions plus ou moins indulgentes.

La valse terminée, Max reconduisit sa danseuse auprès de sa soeur, qui faisait tapisserie et ne paraissait pas trop satisfaite.

—Eh bien! tu vales à présent? s'écria Jeanne aigrement, toi qui ne devais pas danser soi-disant!

—Tu sais, souvent femme varie... Mais qu'as-tu fait de Félix?

—Oh! il est à une table de bridge, naturellement; il va encore trouver le moyen de perdre, selon son habitude... Je ne connais rien de si absurde que mon mari...

Quand Mme Lethuel commençait une litanie sur les méfaits de son époux, cela pouvait durer longtemps. Mais elle fut interrompue brusquement par Rémy Boisléger qui s'exclamait:

—Comment! Marguerite, vous dansez ce soir, malgré tous vos serments. Alors, accordez-moi cette valse, car je ne connais aucune danseuse qui vous soit comparable.

—Même pas Clotilde? répondit malicieusement la jeune fille. Malheureusement,

vous arrivez trop tard, mon cher, je suis fatiguée. Mais, tenez, emmenez donc Jeanne, elle ne demandera pas mieux que d'avoir un cavalier aussi distingué que vous.

Boisléger fit la grimace, il trouvait sa cousine Jeanne assommante et se souciait peu de lui être agréable. Cependant pris au piège, il s'exécuta, non sans lancer un regard de rancune à Marguerite.

Celle-ci amusée riait toute seule de son bon tour, quand Max, se dressant devant elle, lui dit:

—Serait-il indiscret de vous demander les causes de votre gaieté?

—C'est très indiscret, mais je vais vous répondre tout de même, parce que c'est vous: je ris de la tête de votre cher ami, qui danse avec ma soeur, contraint et forcé et qui n'a pas l'air content.

—Vous n'êtes pas indulgente pour ce pauvre Rémy!... Il me semble que vous ne l'aimez guère, je ne sais pas pourquoi, car lui a pour vous la plus grande estime, il me répète toujours que vous êtes une femme remarquable.

—Oh! vous savez, les compliments de mon cousin ne signifient rien, il en fait à toutes les femmes.

Tout en causant, les deux jeunes gens s'étaient levés puis dirigés vers le buffet.

Marguerite se sentait très altérée. La chaleur de ce soir d'été, la griserie du bal, une légère fièvre intérieure faite d'émotion et d'anxiété la mettaient un peu hors d'elle-même.

Elle trouvait Max empressé mais bizarre, nerveux, comme déséquilibré, et elle ne savait quelle attitude prendre à son égard. Ce dont elle ne se doutait pas, c'est que le jeune homme, qui avait passé son après-midi au cercle et dîné avec Boisléger, avait un peu abusé des rafraîchissements et qu'il n'était pas tout à fait dans son état nor-

mal.

Mais c'était justement dans cette exaltation artificielle qu'il devait puiser le courage de brusquer un dénouement, qui eût été difficile autrement.

Pendant que Marguerite buvait, le bouquet de roses blanches attaché à son corsage tomba. Max le ramassa, mais ne le rendit pas.

—Eh bien ! et mon bouquet ?

—Je ne veux pas vous le rendre.

—En voilà une prétention !

—Je veux que vous me le donniez.

—Qu'est-ce que c'est que cette lubie ?...

Voulez-vous me rendre mes roses tout de suite... Max, c'est ridicule, je vais me fâcher.

—Non, non, ne vous fâchez pas, mais venez avec moi dans le jardin, nous serons plus tranquilles pour causer... je vais vous expliquer...

Marguerite enroula son écharpe autour de son cou et suivit son compagnon sans rien dire.

Quand ils furent dehors, dans les allées demi obscures, malgré les lampes électriques, le jeune homme s'enhardit et lui dit :

—Mademoiselle Marguerite, je ne veux pas vous rendre votre bouquet, je veux que vous me le donniez et je veux qu'en même temps vous mettiez votre main dans la mienne, en me disant que vous me la donnez aussi pour toujours. Si vous ne voulez pas, j'aime mieux mourir tout de suite.

—Je vous ai dit tout à l'heure que j'avais beaucoup réfléchi depuis deux jours. Voilà à quoi j'ai pensé sans discontinuer. Je suis seul au monde, ruiné... une épave ! Mais je suis jeune, pas méchant et, vous l'avez dit vous-même, peut-être encore capable de faire quelque chose de bon. Pour cela, il faut que je sois aimé... conseillé... soutenu. Vous, si bonne, si intelligente, si

dévouée, voyez si vous avez le courage d'entreprendre ce sauvetage. Moi, je vous jure que je ferai tout ce que je pourrai pour vous rendre heureuse.

La jeune fille était abasourdie. Elle resta une minute sans voix.

—Vous me repoussez, Marguerite, dit tristement Max, vous me repoussez et me méprisez ?

—Non, mon pauvre ami, mais vous ne pensez pas à ce que vous dites ? C'est une idée qui vous a traversé la cervelle, ce n'est pas sérieux.

—Vous vous trompez, c'est très sérieux, je ne veux plus songer à vivre sans vous, j'ai besoin de vous, de votre affection, comme de l'air que je respire.

—Mais vous ne savez donc pas mon âge ?

—Je sais que vous êtes la plus belle et la meilleure des femmes, je n'ai pas besoin de savoir autre chose.

Marguerite fit quelques pas avec agitation, son cœur battait, le sang lui bourdonnait aux oreilles. Enfin, elle parvint à se ressaisir et dit assez fermement :

—Max, je ne nierai pas que j'ai une grande affection pour vous, ce serait indigne de moi. Mais le mariage est une chose grave qui engage toute la vie, je ne peux pas me lier par une promesse enlevée par surprise. Venez demain chez moi à cinq heures, nous pourrions envisager les choses avec plus de calme, après avoir réfléchi.

—Maintenant, conduisez-moi auprès de ma soeur, je crains qu'on n'ait que trop remarqué mon absence.

Quand les jeunes gens rentrèrent au salon, Marguerite fut brusquement accostée par Mme Lethuel qui l'entraîna dans un coin et commença sur un ton aigu une remontrance bien sentie :

—Tu n'as pas honte de te conduire comme ça ? Une fille de ton âge ? Voilà une heure que tu as disparu avec ce Max Du-

élan... qui ne t'a pas quittée de la soirée!... Félix en est outré.

—Assez, Jeanne! Pour l'amour de Dieu, tais-toi! Tu ne vas pas me faire une scène ici, n'est-ce pas? A mon âge, comme tu le dis, je sais ce que je fais. Quant à Félix, il peut garder son opinion pour lui, elle m'importe peu... On sert le souper, viens, nous partirons aussitôt après, dis à ton mari de faire prévenir notre chauffeur.

Une heure après, en effet, Marguerite montait en auto après avoir embrassé Clotilde et salué Mme Praly, mais sans avoir reparlé à Max.

Félix Lethuel, impressionné par l'attitude décidée et glaciale de sa belle-soeur, garda ses réflexions pour lui et n'ouvrit même pas la bouche jusqu'à l'arrivée.

VI

Marguerite Verdier n'avait naturellement pas fermé les yeux cette nuit-là. Les heures avaient passé lentement pour elle, pendant que son esprit tournait et retournait des problèmes angoissants.

"J'aime Max, se disait-elle, mais est-il raisonnable de l'épouser?... J'aime Max; mais, lui, m'aime-t-il vraiment?... J'ai six ans de plus que lui... Dans dix ans, je serai une vieille femme et lui sera encore un jeune homme.

"Jusqu'ici, il a été un garçon léger, frivole. Ne souffrirons-nous pas de divergences morales et intellectuelles complètes, irrémédiables?

"Max est ruiné et il ne t'épousera que pour ton argent, disait la froide raison. Il n'aura ni assez d'amour ni assez de volonté pour rompre avec son passé et mener auprès de moi la vie sage, intelligente et réglée que tu rêves.

"Mais je l'aime, répondait le cœur palpitant. Je l'aime et il est seul, malheu-

reux, abandonné!... Il a besoin de moi, il l'a dit."

Oui, Max l'avait dit et il n'avait même dit que cela. Les mots de ferveur et d'amour qu'il avait prononcés le matin même en arrosant de ses larmes les mains glacées de Léa Peyret, il ne les avait pas répétés, le soir, à celle dont il désirait faire sa femme...

Inconsciemment, la jeune fille subissait l'impression de cette restriction mentale et le doute angoissant paralysait son élan.

Si Max avait mis dans son aveu toute l'ardeur et la sincérité d'un réel amour, pourquoi aurait-elle hésité, reculé devant la décision à prendre?

Hélas! Telle est l'injustice de la destinée humaine... Ce Max qui était un être léger et faible, mais nullement méchant, qui était honnête et droit, sensible et tendre avait donné toute son âme à une Léa Peyret et n'apportait plus qu'un cœur dévasté à celle dont il voulait prendre la vie, la fortune, la jeunesse.

Pauvre Marguerite! Elle avait raison de se tourmenter et d'hésiter. L'avenir ne lui réservait-il pas d'autres douleurs plus cruelles encore? Mais elle était de cette race de femmes profondément aimantes, chez lesquelles rien ne peut plus détruire ni amoindrir l'affection, du jour où elles l'ont donnée.

L'amour, qui "est fort comme la mort" tire sa beauté, sa noblesse, sa grandeur, non de la valeur de l'objet aimé, mais du cœur qui l'éprouve.

Les femmes qui ont ce cœur divin seront des mères admirables, des épouses incomparables. On peut les méconnaître, les trahir, les martyriser; elles resteront fidèles et dévouées... Heureux l'homme qui possède un pareil trésor, qu'il sait l'apprécier.

☆☆☆

Généralement, un lendemain de bal est un jour maussade. On a peu dormi, on a mal à la tête. On a soupé tard, on a mal au coeur. On a eu des contrariétés, comme toutes les fois qu'on se mêle à ses semblables, et on a mal aux nerfs...

La famille Lethuel n'échappait pas à cette règle. Monsieur se montrait plus agressif que jamais et madame était fort agacée.

Toute la matinée, un vent de tempête avait soufflé dans l'appartement. Marguerite, réfugiée dans sa chambre, avait entendu successivement son beau-frère vociférer contre sa femme et sa soeur glapir contre ses domestiques et ses enfants.

Le repas de midi, cependant, s'était passé en partie dans un calme relatif. On servait le café, quand tout à coup Félix Lethuel remarqua aigrement :

— Mon Dieu, Marguerite, vous n'êtes pas bavarde ce matin et vous en avez une mine!...

— C'est vrai, renchérit Jeanne, le bal ne te réussit pas, ma chère, et puis, tu es restée si longtemps dehors! tu as peut-être pris froid.

Marguerite fronça les sourcils, et répondit cependant avec calme :

— Mais non, Jeanné, rassure-toi, je n'ai pas pris froid; seulement, je n'ai guère dormi, et tu sais, moi, quand je n'ai pas mon compte de sommeil, je suis perdue.

— Tu vas encore faire un somme après le déjeuner, je parie! Quelle marmelotte! Moi qui voulais aller avec toi choisir les costumes des enfants! c'est jeudi, nous les aurions emmenés. Nous voilà à la fin de septembre, ils n'auront jamais leurs vêtements pour la rentrée, si on ne s'en occupe pas tout de suite.

— Mais bien sûr qu'il faut s'en occuper,

ça devrait déjà être fait; mais toi, tu attends toujours au dernier moment. De toutes façons, d'ailleurs, je n'aurais pas pu t'accompagner aujourd'hui. Je dois être à trois heures et demie chez Mlle Amélie, et j'attends la visite de Max Duplan à cinq heures. A propos, dis donc à Marie de ranger un peu le salon, il y a un tas de choses à toi qui y traînent.

La foudre tombant dans sa tasse à café n'aurait pas davantage suffoqué Félix Lethuel que cette nouvelle annoncée pourtant avec la plus grande simplicité.

— Max Duplan!... articula-t-il enfin, rouge d'indignation. Et peut-on savoir ce que vous avez l'intention de faire de cet individu, Marguerite?

— Mais Félix, je prétends d'abord faire ce que je veux... puis recevoir chez moi — elle appuya sur ce mot — mes amis quand cela me convient.

— Vos amis!... Depuis quand ce gode-lureau est-il votre ami? Je serais curieux de vous l'entendre dire.

— Vous savez, Félix, que je n'admets pas que vous me parliez sur ce ton... surtout devant vos enfants, par conséquent...

— Oui, c'est vrai, interrompit Jeanne, qu'est-ce que vous faites-là? Philippe, Etienne, vous avez fini de déjeuner, n'est-ce pas? Filez dans votre chambre et qu'on ne vous entende pas!...

— Voyons, Marguerite, continua-t-elle avec volubilité, tu conviendras que c'est ridicule... Hier, tu t'es conduite indignement... tout le monde l'a remarqué... C'est malheureux, vraiment...

— Jeanne, interrompit son mari, ne commence pas à gémir, mais laisse-moi parler raisonnablement avec ta soeur, si c'est possible... Et vous, ma chère amie, encore une fois, voulez-vous me dire ce que signifie cette passion soudaine pour M. Duplan?

La jeune fille n'avait pas l'intention de parler aussitôt à ses parents. Elle n'avait du reste pas encore absolument décidé ce qu'elle devait répondre à Max. Mais l'attitude de son beau-frère la mit hors d'elle-même, et, pour lui fermer la bouche, elle lança, sans réfléchir davantage :

— Je suppose, mes amis, que, ne pouvant désirer que mon bien, c'est dans mon intérêt que vous vous inquiétez d'une situation bien naturelle pourtant. Max Duplan a demandé ma main hier. Ce soir, il vient chercher ma réponse définitive. Demain, il sera mon fiancé. Ceci coupera court, j'espère, aux remarques de "tout le monde".

— C'est sérieux? interrogea Félix assommé. Mais, ma pauvre enfant, vous ne savez donc pas ce que c'est que ce garçon? Il a fait les quatre cents coups... C'est un joueur, un débauché, un écerelé... et il a dix ans de moins que vous... Pour un mariage honorable, voilà un mariage honorable.

"Il est plus malin qu'il n'en a l'air, il a bien manoeuvré... Mais il vous a donc fait perdre la tête pour que vous ne soyez pas capable de voir qu'il n'en veut qu'à votre argent?... Allons, bon, voilà ma femme qui pleure à présent! ça nous manquait!

— Tout le monde en veut à mon argent, Félix, dit tristement la jeune fille, qui avait écouté, le coeur serré, ce violent réquisitoire, et vous le premier! Ce n'est pas pour moi-même que vous tenez à me garder auprès de vous, car vous ne m'aimez pas, mais bien pour ma stupide fortune. Alors, même si tout ce que vous me dites est vrai, qu'est-ce que je perdrai au change en épousant Max?

— Ce que vous perdrez?... Mais votre fortune elle-même parbleu! Ah! il aura tôt fait, le beau jeune homme! il connaît la manière! Encore heureux s'il ne fait

que cela! On m'a parlé d'une histoire de mine où il s'est fourré avec votre cousin Boisléger et qui ne me paraît pas très limpide.

— Dites tout de suite que Max est un voleur!

— Pas encore, tiens!... S'il a votre fortune en perspective, ça lui permettra d'attendre, mais rien n'étonnera de ce garçon-là.

— Vous êtes réellement trop méchant, mon pauvre Félix, votre colère vous aveugle et vous fait dépasser la mesure. Cette conversation a assez duré je pense... Je verrai Max ce soir et ensuite je vous ferai part de ma résolution définitive. Quelle qu'elle soit, en tous cas, je vous engage à changer d'attitude, si vous ne voulez pas que nous nous séparions.

"Allons Jeanne sèche tes pleurs, je ne sais pas pourquoi tu te plonges dans un pareil désespoir. Tu n'avais pas l'intention de m'empêcher de me marier toute ma vie, n'est-ce pas?"

Marguerite savait par expérience combien les larmes de sa soeur étaient une manifestation anodine et éphémère; elle l'embrassa, cependant, affectueusement et, laissant les deux époux en face l'un de l'autre, elle s'en fut chez elle.

Elle était violemment émue; les paroles de son beau-frère bourdonnaient dans sa tête comme le font ces mouches odieuses et tenaces qui s'acharnent sur votre visage et dont on ne peut se débarrasser.

Marguerite, qui sentait sa migraine grandir et l'énervement la gagner se dit que, si elle restait une heure de plus dans ce pénible tête-à-tête avec ses pensées, elle n'aurait plus aucune force ni aucun sang-froid pour affronter son entretien avec Max.

"Allons, pensa-t-elle, une bonne promenade, une visite à Mlle Varlet... j'irai

beaucoup mieux ensuite."

La jeune fille mit rapidement son chapeau, sortit, traversa la place et suivit le quai de son pas vif et souple. Elle aimait ce quartier, si riche en beautés de toutes sortes, si plein de souvenirs de notre histoire et le parcourait journallement avec un plaisir jamais lassé.

Elle marcha longtemps, humant l'air avec délice et sentait peu à peu le calme se faire en elle.

Habituellement, elle prenait, pour se rendre chez Mlle Varlet, le tramway Louvre-Vincennes qui la conduisait à la barrière. De là, un petit tram électrique la déposait à Vincennes même, à cent mètres de la modeste pension de famille où habitait la vieille demoiselle.

Ce jour-là, après avoir erré pendant plus d'une heure dans Paris, Marguerite prit le Métropolitain à la place de la Bastille et, vingt-cinq minutes plus tard, elle frappait à la porte de son ancienne institutrice.

Celle-ci l'embrassa avec effusion, selon sa coutume, lui enleva son chapeau et son ombrelle, et la fit asseoir dans l'unique fauteuil que contient sa petite chambre.

Tout, dans l'accueil de Mlle Amélie, était un réconfort pour le jeune coeur qui venait à elle, plein d'agitation. Ses gestes calmes, son sourire affectueux, le regard attentif et tendre de ses beaux yeux gris, restés d'une incroyable jeunesse dans son visage ridé, dont ils étaient la seule beauté, enfin l'ensemble de distinction et de bonté, qu'offrait toute sa personne, inspirait confiance et sympathie.

Du premier coup d'oeil, la vieille demoiselle avait vu que son enfant chérie était en proie à un trouble anormal. Cependant, elle fit mine de ne s'apercevoir de rien et parla de choses indifférentes, attendant que les confidences vinsent d'el-

les-mêmes. L'expérience lui avait appris la prudence et le tact qu'il faut employer pour panser efficacement les blessures morales.

— Eh bien, *my dear*, dit-elle en s'asseyant sur une petite chaise à côté de sa visiteuse, vous êtes-vous bien amusée hier soir? Il me semble que, par ce beau temps, cette fête devait être fort jolie. Votre robe était-elle réussie? Etiez-vous belle? Racontez-moi tout cela.

— Oh! chère Mademoiselle, c'était ravissant, s'écria Marguerite évitant de répondre à la première question qui lui avait été posée, et j'étais tellement belle que Clotilde Praly m'a déclaré en dessécher de jalousie!... Elle l'héroïne de la fête!... Elle a une gentille petite nature, cette enfant! elle s'amusait de tout son coeur.

— Vous m'avez parlé quelquefois de cette jeune fille, Marguerite; il me semble qu'elle est bien jeune pour mener impunément l'existence si mondaine de sa mère. Pourvu qu'elle ne perde pas trop vite ses bonnes qualités! Mais, puisqu'elle est votre amie, tâchez donc de lui faire un peu de bien. Vous devriez l'amener à notre pouponnière et la faire travailler pour l'ouvrage. Vous savez, j'ai toujours de l'ouvrage à donner.

— Ah! certes, j'en sais quelque chose! Je vous rapporte vos vingt-quatre chemises, elles sont finies, mais elle m'ont bien ennuyée!... Ce que c'est dur à coudre!... Mais, vous avez raison, je parlerai de votre idée à Clotilde, je suis sûre qu'elle acceptera avec plaisir.

— Allons, tant mieux! Une nouvelle ouvrière ne sera pas de trop, car j'en ai perdu deux bonnes cet été: les demoiselles Merville, deux soeurs charmantes, qui se sont mariées en même temps le mois dernier.

Marguerite, à ces mots, poussa un soupir, baissa les yeux et rougi.

— Eh bien, mignonne, qu'est-ce que signifie cet air mélancolique?

— Bonne amie, que diriez-vous, si moi aussi, je me mariais?

— Vous!... Oh! je serais bien contente, car j'avoue que la vie que vous menez n'est pas du tout celle que j'avais rêvée pour vous. Je prie le bon Dieu tous les jours pour qu'il vous envoie un bon mari, digne de vous... et une ribambelle de petits enfants... Vous feriez une si charmante maman, ma chérie!... Alors, vraiment, il est question de quelque chose? Oh! la cachotière qui ne m'a rien dit!...

— Je ne pouvais rien vous dire, je n'en savais rien moi-même.

— Allons donc! Vous épousez quelqu'un que je connais, je pense?

— Oui, vous le connaissez depuis longtemps... mais surtout, par oui-dire, car vous avez davantage fréquenté sa famille que lui-même.

— Enfin, qui est-ce, Marguerite?

— Max Duplan.

— Max Duplan! répéta la vieille demoiselle perplexe; ah! j'y suis!... le fils de Mme de Prévillac... Mais, ma petite, il est tout jeune, il me semble.

Marguerite éclata en sanglots.

— Ah! mon Dieu, mon Dieu! gémit la pauvre Amélie Varlet atterrée, voyons, qu'est-ce qu'il y a?... Je n'ai pourtant rien dit qui puisse vous faire du chagrin?

— Oh! non, ce n'est pas votre faute!... Vous ne pouviez pas savoir... Vous avez dit, vous aussi: "Il est tout jeune". Je le sais bien, hélas! Tout le monde me le répète... ça ne m'empêche pas de l'aimer!...

— Vous l'aimez, mon enfant! Alors, c'est sérieux. Mais, comme je suis sûre que ma petite Marguerite n'a pu faire un choix indigne d'elle, pourquoi ces larmes?

— C'est nerveux, cela a été plus fort que moi.

— Allons, essayez vos yeux, calmez-vous. Je vais vous faire une tasse de tilleul, après, vous me raconterez votre histoire tranquillement. Vous savez que vous pouvez compter sur ma tendresse et sur mon dévouement.

— Vous êtes ma meilleure amie, s'écria la jeune fille avec élan.

Et, tout d'un trait, elle dit les incidents des jours précédents, son affection pour Max, la demande formelle qu'il lui avait faite la veille, enfin ses hésitations en face de la décision qu'elle devait prendre le jour même.

Après deux heures de conversation, Marguerite quitta Mlle Varlet, calmée et rassérénée.

Elle était décidée à épouser Max, mais, selon le conseil prudent de sa vieille amie, elle comptait lui imposer des fiançailles un peu prolongés qui lui permettraient à l'un comme à l'autre de se mieux connaître avant de se lier pour la vie.

Il était près de cinq heures quand Marguerite Verdier rentra chez elle.

Vite, elle remit de l'ordre dans sa toilette, puis longuement contempla toute sa personne dans le miroir.

"Est-ce que je parais avoir mon âge?" se demanda-t-elle avec angoisse.

Envolées, les hésitations!... Evanouis, les raisonnements!... Elle n'était plus qu'une pauvre femme, qui n'avait qu'une crainte; ne pas plaire assez à celui qu'elle aimait.

Un bref coup de sonnette la fit tressaillir; et ce fut le coeur battant qu'elle pénétra, une minute plus tard dans le salon où l'attendait Max, les bras chargés d'une énorme botte de roses blanches.

— Voulez-vous me permettre, mademoiselle, dit-il, d'offrir ces fleurs. à "mon

amie", puisqu'elle a eu la bonté de s'intéresser à mes malheurs? J'espère qu'elle voudra bien encore intercéder pour moi.

La jeune fille prit le bouquet, en respira le parfum et répondit:

— Je suis votre amie, Max, c'est vrai; ce qui le prouve, c'est que je suis prête à faire tout au monde pour vous rendre heureux... Mais vous... vous... êtes-vous bien sûr de m'aimer?... Vous savez, la bonne volonté d'un seul ne suffit pas à créer du bonheur.

— Je ferai tout ce que je pourrai pour vous rendre heureuse, je le jure. Dites oui seulement. Pourquoi me faire languir ainsi? C'est de la cruauté.

— Non, Max, c'est de la prudence. J'hésite, je l'avoue: tout cela est si soudain!... J'ai si peur que vous vous repentiez plus tard de m'avoir épousée. Alors, ce serait affreux.

Le jeune homme rougit; il avait un peu honte de lui-même devant tant de simplicité et de modestie. C'était pour lui qu'elle craignait les regrets!... Pour elle-même, rien ne l'effrayait, hormis la crainte de n'être plus aimée.

Max, qui était loin d'être insensible, se sentait gagnée par l'émotion de son interlocutrice; cette émotion était si réelle, si visible, qu'on pouvait en suivre tous les effets sur le beau visage bouleversé de la jeune fille.

—Ma chère Marguerite, dit le jeune homme plus affectueusement qu'il ne l'avait encore fait, si la crainte que vous veniez d'exprimer est la seule chose qui vous arrête, tout est pour le mieux! Vous pouvez m'accepter pour mari; je jure bien que ce n'est pas moi qui le regretterai.

—Vous êtes une femme exquise, délicieuse; chaque fois que je vous revois, vous m'enchantez par quelque perfection nouvelle; c'est moi, au contraire, qui suis in-

digne d'un pareil trésor. Mais je ne suis pas un pauvre honteux. Si vous voulez me le donner, ce trésor, je l'accepterai, vous pouvez en être sûre.

—Eh bien, puisque c'est ainsi, je vous le donne. Voici ma main. Prenez-la et gardez-la pour toujours.

Max resta une seconde étourdi. Il avait violemment désiré cette solution, il s'était attaché à cette espérance comme à une planche de salut... Maintenant qu'il touchait au but, il était stupéfait de la facilité avec laquelle il y était parvenu.

Il éprouvait la sensation de celui qui, ayant lutté contre un adversaire trop faible et désarmé, est embarrassé de sa victoire.

Cependant, il se ressaisit vite et, baisant la jolie main fine qui lui était offerte, il s'écria:

—Dites-moi maintenant, ma belle fiancée, quand nous nous marierons... Dans quinze jours?...

—Oh! Mais pas tout de suite. Il faut nous voir un peu, nous mieux connaître. Je pensais que nous attendrions le printemps...

—Jamais de la vie, par exemple! N'y comptez pas!... Naturellement, vous êtes la perfection même, vous ne pouvez que gagner à être mieux connue... Mais, moi, j'ai tout à y perdre. Il faut me prendre tout de suite, pendant que vous êtes encore aveuglée sur mon compte.

Marguerite se mit à rire.

—Mais quand nous serons mariés, dit-elle, je verrai vos défauts et alors il ne sera plus temps.

— Tant pis pour vous!... Seulement, lorsque vous serez ma femme, vous pourrez me conseiller, me gronder, me mettre en pénitence; ce sera une compensation.

—Quel grand enfant vous faites!

—Oui, je suis un enfant... un enfant ter-

rible. Ce que vous allez avoir du mal avec moi!... Alors, vraiment, vous n'avez pas assez de quinze jours pour faire vos préparatifs? Eh bien, je vous donne trois semaines, je suis gentil.

—Max, c'est impossible, il y aura tant de choses à faire, pensez donc!

—Je ne veux penser à rien ce soir, nous parlerons de ces détails un autre jour. Vous allez annoncer nos fiançailles à votre famille?

—Oh! la nouvelle ne surprendra personne.

—Moi, j'irai voir ma mère demain et je la prierai de venir elle-même vous demander d'être sa fille.

—Non, non, Max, je sais que Mme de Prévillac ne veut pas quitter son fils en ce moment; c'est à moi de me déranger. J'irai voir votre mère quand vous voudrez, mon ami.

—Lucien va mieux, cependant; mais je vous remercie de vouloir bien faire cette démarche, je suis sûr que maman en sera très touchée... A quelle heure voulez-vous que je vienne demain?

—Comme aujourd'hui, si cela vous convient.

—Oui, c'est parfait, car j'ai rendez-vous avec Boisléger après le déjeuner. Vous me permettez d'annoncer la nouvelle à mon ami?

—Si vous voulez.

—J'espère aussi, Marguerite, que vous apprendrez à mieux connaître Rémy. C'est mon plus cher camarade, presque un frère. Cela me ferait beaucoup de chagrin de ne pas vous voir d'accord.

—Mais je ne déteste pas mon cousin autant que vous vous plaisez à le dire, Max. Et, pour vous plaire, je ferai tout ce que je pourrai pour être aimable avec lui.

Les deux jeunes gens s'étaient levés. Marguerite reconduisit son fiancé jusqu'à

la porte, où celui-ci la quitta, après lui avoir tendrement baisé les mains.

* * *

M. et Mme Lethuel étaient rentrés tous deux depuis un instant, mais ayant appris que Max Duplan était encore au salon, ils n'avaient pas jugé à propos de se montrer.

Félix Lethuel connaissait mieux que personne la volonté tenace et l'indépendance de caractère que d'issimulaient le calme et l'aménité de sa belle-soeur. Il savait qu'aucune observation de sa part, aucun conseil ne seraient écoutés. Il était donc résigné à ronger son frein en silence. Il tenait à ne pas se brouiller avec la jeune fille, se doutant que lui et les siens auraient peut-être besoin un jour, dans le cas d'une trop grande détresse, d'avoir recours à elle.

Ce fut par conséquent avec assez bonne grâce qu'il aborda Marguerite, que sa femme avait déjà rejointe au salon.

—Tu sais, c'est décidé, lui cria Jeanne en le voyant entrer.

—C'est vrai?

—Oui, Félix, Max et moi, nous sommes fiancés, nous nous marierons probablement le mois prochain.

—C'est bien; puisque votre décision est prise, je n'ai plus rien à dire, mais je tiens à vous répéter que l'observation que je me suis permis de faire ce matin était dictée par le désir de vous préserver d'un danger. D'après ce que je sais sur M. Max Duplan, il ne me paraissait pas être un parti sûr pour vous. Voilà ce que j'ai voulu dire et c'était mon devoir de vous avertir. Si, plus tard, vous aviez à vous repentir de cette union, vous seriez en droit de me reprocher mon silence.

—Vous avez raison, Félix, j'ai été un peu vive ce matin. Mais, que voulez-vous?

j'aime Max de tout mon coeur, j'espère le rendre heureux et son bonheur fera le mien. Il n'a pas de fortune, mais je ne peux pas le regretter, car c'est une trop grande satisfaction pour moi de lui apporter, en même temps que ma tendresse, la tranquillité et le bien-être matériels.

Lethuel fit un peu la grimace : la pilule était amère, mais il ne laissa pas voir sa contrariété et répondit :

—Enfin, Marguerite, cela vous regarde, vous êtes prévenue et majeure ; agissez à votre guise. Il me reste cependant un conseil à vous donner : vous allez, je pense, vous faire faire un contrat dotal ?

—Comment cela ? J'avoue que je n'ai pas encore pensé à ces choses-là.

—C'est possible, mais c'est mon rôle d'y penser pour vous. En ceci, je suis tout à fait désintéressé. Je parle dans votre intérêt et surtout dans celui des enfants qui peuvent venir. Vous devez vous marier avec un contrat dotal qui mettra votre mari dans l'impossibilité de dilapider votre fortune.

—Mais ce serait une marque de défiance envers Max. Je ne veux pas lui faire cet affront.

—Alors, c'est de la simple folie, ma pauvre enfant. Je ne veux pas dire du mal de votre fiancé, mais enfin il a mangé sa propre fortune en si peu de temps qu'on peut être inquiet sur le sort de la vôtre.

Marguerite était perplexe. Elle sentait que son beau-frère ne lui donnait en ce moment qu'un conseil sage et prudent ; la raison lui ordonnait de l'écouter. Oui, mais si cela offensait Max ? ... Cette crainte l'emporta immédiatement sur toute autre ; et la confiante fiancée déclara fermement :

—Décidément, Félix, je ne veux pas vous écouter. Vous avez raison sûrement et je vous remercie de vous intéresser si

gentiment à mon sort, mais voyez-vous, je mets l'affection de mon mari au-dessus de tout autre bien. Je veux avoir confiance en lui, comme j'exigerai qu'il ait confiance en moi. Je lui confie ma vie, mon bonheur ; je peux bien lui confier mon argent.

—Si je me trompe, s'il est indigne, eh bien, tant pis ! je serai tellement malheureuse que les pertes matérielles ne m'atteindront plus.

—Voulez-vous être assez bon, mon ami, pour me rendre un service en dépit de mon mauvais caractère, c'est de vous occuper d'avoir les papiers qui me sont nécessaires et de les remettre à mon notaire, Me Capron, pour qu'il me prépare un contrat comportant la communauté de biens sans aucune restriction.

À ce moment, les deux jeunes Lethuel firent irruption dans le salon et mirent fin, par leur intrusion désordonnée, à une conversation qui allait devenir difficile.

—Si tu veux, Jeanne, dit Marguerite à sa soeur en se mettant à table, je prierai Max de rester à dîner avec nous demain soir. Je ne l'ai pas fait aujourd'hui, parce que je ne t'avais pas prévenue.

—Comme tu voudras ! répondit la jeune femme d'un ton indifférent.

VII

Il y a des gens qui pensent que le travail est une nécessité, que chacun doit, dans sa sphère et selon ses moyens, apporter son effort à la communauté, que tout être humain, riche ou pauvre, intelligent ou borné, a des devoirs à remplir envers ses semblables, et qu'enfin tout individu qui vit en société est tributaire de cette société et a l'obligation de donner quelque chose en échange de ce qu'il reçoit.

Tel n'était pas l'avis de M. Rémy Bois-

léger. Ce garçon, intelligent, instruit, issu d'une excellente famille, qui lui avait donné une bonne éducation, était doué d'une sécheresse de cœur absolue qui avait annihilé tous les dons que le destin lui avait prodigués.

Il avait ainsi perdu toute espèce de sens moral et l'unique objectif de toutes ses actions était sa satisfaction personnelle.

Appliquant à toutes choses la théorie du moindre effort pour la plus grande jouissance, il s'était interdit de se livrer à un travail sérieux quelconque. Il préférait vivre au jour le jour d'expédients... en attendant les escroqueries... car la pente est fatale.

Rémy, qui avait commencé des études de droit, aurait pu se faire une belle carrière dans le barreau où son père, avocat estimé, n'avait laissé que des amis. Son oncle, le général Renaudier, lui promettait également un appui efficace s'il avait voulu entrer à Saint-Cyr. Mais tout ceci aurait exigé une vie réglée, beaucoup de travail et une grande persévérance.

Il avait mieux aimé se lancer dans un vague journalisme, qui lui rapportait peut-être quelques aubaines, mais qui surtout le laissait libre et lui permettait de fréquenter tout un monde de cereuleux et de demi-mondaines, dont la compagnie faisait ses délices.

Camarade de collègue de Max Duplan, Rémy avait toujours trouvé moyen de dissimuler le vrai fond de sa nature à son crédule ami et avait su lui inspirer une profonde affection. En vertu de cette affection, le plus faible des deux suivait volontiers les mauvais conseils et les détestables exemples de l'autre.

Cette camaraderie avait été pour beaucoup dans la ruine de Max qui s'était trouvé entraîné dans le monde que fréquentait son ami, ce dernier jugeant com-

mode d'être l'inséparable d'un "copain" à la bourse bien garnie, à la main large, au cœur généreux.

Un an environ avant les événements que nous venons de raconter, Rémy Boisléger avait été mis en relations avec un de ces "hommes d'affaires" (comme il y en a tant à Paris) qui ont toujours à vous proposer une combinaison merveilleuse grâce à laquelle vous devez devenir riche en quelque mois.

Cet homme d'affaires se nommait M. Samuel Lehmann. Il lançait justement à ce moment-là une mine d'argent dans les Pyrénées. Les bénéfices de cette mine n'existaient encore que sur le papier... mais les espérances étaient magnifiques.

Boisléger, qui sentait ses dettes augmenter en proportion de son horreur pour le travail et qui se doutait que l'aide de Max allait bientôt lui faire tout à fait défaut, s'enflamma à l'idée de gagner tout d'un coup une fortune et se lança tête baissée dans cette aventure.

Il s'associa donc à Lehmann, amena son ami comme bailleur de fonds—il lui restait encore quelques billets de mille—et se fit nommer lui-même administrateur délégué par un conseil d'administration composé d'hommes de paille.

On répandit à profusion des prospectus, on fit dans les journaux des annonces alléchantes pour chercher des actionnaires... D'assez nombreux souscripteurs apportèrent aussitôt de l'argent avec enthousiasme.

La bêtise et la crédulité humaines sont prodigieuses. Dès qu'un monsieur un peu décidé imagine une affaire quelconque, en promettant de gros bénéfices, il trouve immédiatement des gogos tout prêts à se faire plumer.

Donc, ayant des fonds, on acheta des terrains, on dépêcha là-bas un ingénieur

qui fit des sondages et M. l'administrateur délégué accabla le comité et les actionnaires de rapports mirifiques... Puis, les choses en restèrent là.

“C'est pourtant une affaire merveilleuse, répétait Boisléger. On a découvert des filons d'une grande richesse; le jour où l'exploitation commencera ce sera la fortune pour les actionnaires... Encore un peu de patience... Encore un petit effort!...”

Malheureusement, M. le délégué s'embourbait de plus en plus dans sa comptabilité et trouvait difficilement une justification de l'emploi des fonds qui lui étaient confiés... La dernière assemblée des actionnaires avait été quelque peu orageuse... Que serait la prochaine?...

Le jeune homme en était à ce tournant redoutable et réfléchissait péniblement à la meilleure façon pour lui de sortir de ce mauvais pas... en laissant la responsabilité à d'autres.

“Si je pouvais espérer tirer encore quelque chose de Max!... bougonnait-il à demi-voix en arpentant une vaste pièce située au second étage d'une vieille maison de la rue Saint-Marc, qui représentait le siège social de la Société des Mines de L... Mais il n'y aura plus rien à faire de ce garçon quand il sera marié... l'argent de sa femme est sacré, comme il dit, l'animal... et puis, Marguerite a l'oeil et elle se méfiera de moi... Enfin, j'ai encore un peu de répit avant la prochaine réunion... j'ai le temps de voir venir le grain.”

A ce moment, la porte s'ouvrit et Max se précipita vers son ami en disant:

— Je suis en retard, mon vieux, mais pardonne-moi, je suis tellement bousculé...

— Toi! Qu'as-tu à faire de si pressant?

— Ah! c'est vrai, tu ne sais pas encore... Eh bien! décidément, j'épouse Marguerite Verdier.

— Ah bah! comme ça, tout de suite!... Mes compliments!...

— Mais, non, vieille brute, pas demain. Seulement, tu comprends, j'ai un tas de choses à faire, car je veux liquider complètement ma situation personnelle avant d'entamer les questions d'intérêt avec ma fiancée...

— Ta fiancée!... Ah! là, là, tu en as plein la bouche!...

— Ne blague pas, Rémy; je ne suis pas si heureux que ça.

Rémy leva les bras au ciel en s'écriant:

— Qu'est-ce que tu chantes donc? Comment! tu épouses un beau sac que t'apporte — c'est toi-même qui le dis — une femme charmante... et tu n'es pas satisfait?... Qu'est-ce qu'il te faut?

— Mon cher ami, j'ai beaucoup plus de chance que je ne le mérite, je le sais... et je me demande même si je vais oser me lier à cette jeune fille, si droite, si confiante, dans les dispositions de coeur où je suis. Réellement, j'ai des scrupules.

— Pourquoi? Puisque Marguerite t'aime, elle est ravie de t'épouser, je suppose.

— Oui, elle a l'air ravie, la pauvre! Enfin, je ferai tout ce que je pourrai pour qu'elle ne soit pas trop désillusionnée et puis, peu à peu, j'oublierai peut-être Léa.

— Tu l'as revue?

— Il le fallait bien... pour lui annoncer mon mariage... L'entrevue a été terrible. Allons, n'y pensons plus. Cependant, puisque nous en sommes à ce chapitre, je voudrais te demander quelque chose.

— Quoi donc?

— C'est de veiller sur la pauvre petite. Elle va se trouver si seule... et elle était si triste, l'autre jour!... Tu iras quelquefois la voir et tu me diras si elle n'est pas trop malheureuse.

— Ça, c'est une mission... délicate!...

railla Boisléger en coulant un furtif regard à son confiant ami; mais qui sait si Mlle Peyret recevra mes visites avec plaisir?

— Je suis sûr qu'elle les recevra avec le plus grand plaisir, mon vieux. Léa sait combien je t'aime et cette raison suffira à te faire bien accueillir.

— Alors, Max, je ferai cela pour toi, car, personnellement, je n'ai pas une grande sympathie pour le père Peyret.

— Merci, cher! Maintenant, autre chose: tu seras témoin à mon mariage?

— Naturellement. Vous faites une grande noce?

— Mais non, quelle idée! Il ne manquerait plus que ça... Tu nous vois paradant toute une journée au milieu des gens en tenue de gala. Merci. Heureusement que Marguerite a les mêmes idées que moi là-dessus... Une petite cérémonie de famille. Un déjeuner idem... et la fuite: voilà nos projets!

— Et ta famille, qu'est-ce qu'elle dit de ce coup-là?

— Oh! maman m'a servi des choses désagréables quand je suis allé ce matin lui annoncer la nouvelle... Au fond, elle pense que Mlle Verdier doit être tout à fait folle pour épouser un type comme moi... Pourvu qu'elle n'aille pas dire ça à Marguerite quand elle viendra la voir demain, car c'est elle qui se dérange, la chère petite.

— Décidément, tu trouves tout bien chez ta future... Excellentes dispositions pour entrer en ménage... Ton sort me fait envie.

— Comment! Toi, le mondain, le frivole! le papillon qui court de fleurs en fleurs, tu envies le sort des gens qui se marient et tu voudrais les imiter?

— Pourquoi pas, si je trouvais quelqu'un à mon goût?... Mais je n'ai pas eu, comme toi, la veine de découvrir une hé-

ritière libre de toute parenté encombrante. Moi, je connais bien une petite personne à qui je ne déplairais peut-être pas, mais elle a une famille... un père surtout.

— Qui ça, Rémy, qui ça? s'écria vivement Max, soudain dévoré de curiosité.

— La jeune Clotilde Praly, parbleu! Tu ne l'as pas vue, l'autre soir, passer par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel quand j'ai daigné m'occuper d'elle?... Mais non, tu n'as rien vu, tu étais trop occupé de tes propres affaires.

— J'avoue que je n'avais pas idée de cela. Je me figurais que cette enfant avait douze ans.

— Dix-huit, mon cher, dix-huit. C'est le bon âge pour devenir une femme souple et docile... Tu verras, toi, si tu mènes Marguerite.

— Mais je n'ai pas du tout l'intention de la mener. D'ailleurs, j'avoue humblement qu'elle est beaucoup plus raisonnable que moi... Mais, voyons, toi, que comptes-tu faire?

— Je n'en sais rien, je te dis. J'ai fait la cour à la petite tout l'été, elle n'y a pas été insensible. Mais je n'ose me hasarder à une démarche positive, car M. Praly n'a pas l'air trop bien disposé à mon égard.

— Ils sont riches, ces gens-là?

— Très riches, murmura Rémy. Mme Praly a apporté une grosse fortune à son mari qu'elle a épousé par amour. Ils n'ont qu'une fille, ils lui donneront une belle dot. De plus, M. Praly a des tas de relations, il pourrait facilement caser son gendre quelque part... Mais, voilà, il faudrait d'abord devenir son gendre...

“J'espérais, continua-t-il en frappant rageusement sur les registres placés sur la table, que cette stupide affaire allait nous donner des bénéfices et nous mettre dans une bonne situation... Pas du tout...”

— C'est vrai, au fait, tu m'avais convoqué pour me parler de ça et nous voilà bien loin de la mine.

— Oh! je voulais seulement te faire signer quelques pièces, qui me sont nécessaires pour terminer mes comptes. Il faut que tout soit en règle pour le prochain conseil. Tiens, mets-toi là et signe.

Max s'assit avec résignation et parcourut machinalement les paperasses étalées sous ses yeux.

— Tiens! Tiens! s'écria-t-il, je reconnais avoir touché?... Mais je n'ai rien touché du tout... Au contraire...

— Signe donc, voyons, interrompit Boisléger avec impatience, c'est pour la forme. Nous avons acheté des terrains, il a fallu les payer, n'est-ce pas? Que l'argent ait passé par tes mains ou par les miennes, qu'est-ce que cela fait?... J'en indique l'emploi dans mon rapport, veux-tu le lire?

— Ah! non, par exemple, je n'y comprends rien... Tiens, je signe et arrange-toi... Tout de même, si cette sale mine me rendait les vingt-cinq mille francs que j'ai fourrés dedans, ça me ferait bien plaisir. C'est gênant de ne pas avoir le sou... surtout en ce moment où je suis entraîné à tant de dépenses.

— Bah! tu paieras tout plus tard.

— Oui, mais cela me répugne de faire encore des dettes qu'il faudra régler ensuite avec l'argent de Marguerite.

— Ta mère va bien te faire un petit cadeau de noce, je suppose?

— Hum! c'est fort douteux... Ah! diable, il est déjà quatre heures et demie, je m'en vais... Il faut que je sois à cinq heures place Saint-Michel... Tu n'as plus rien à me dire, Rémy?

— Non, file, ne fais pas attendre ta princesse. Par exemple, si vous parlez des Praly chez les Lethuel, tâche de souffler à

Marguerite de ne pas dire du mal de moi dans la maison, elle a l'air au mieux avec ces dames.

— Sois tranquille, Marguerite m'a promis d'être très gentille pour toi. Donc, ne crains rien. Au revoir, vieux camarade!

Resté seul, Boisléger rangea soigneusement dans son portefeuille les papiers signés par l'imprudent Max. Puis, allant à la fenêtre, il regarda son ami s'éloigner.

— Quel bon garçon! soupira-t-il, et quel dommage!...

Le jeune homme n'acheva pas sa phrase mais une singulière expression anima pendant une seconde son visage: attendrissement?... regret?... raillerie?... remords peut-être?...

Très vite, la lueur s'éteignit et M. l'administrateur, l'air sceptique et indifférent, sortit à son tour du bureau où il venait de si bien travailler.

VIII

— Alors, il va pleuvoir toute la journée, s'écria avec dépit Lucien de Prévillac, ce n'est tout de même pas de chance, Mademoiselle Marguerite, pour la première fois que vous venez ici. J'aurais tant aimé à vous montrer le jardin et à vous offrir un beau bouquet.

— Cela ne fait rien, mon petit ami, répondit Marguerite, qui tenait tendrement dans ses mains celles du pauvre infirme. Aujourd'hui, je suis venue pour voir votre maman. Je ferai connaissance avec le parc une autre fois,

— C'est que, voyez-vous, poursuivit l'enfant, je suis si content quand il fait beau, surtout lorsque Max est ici. Il est si bon, si complaisant! Il roule mon fauteuil partout, dans tous les sentiers où je ne peux pas aller même avec mon âne.

— Aussi, vous aimez beaucoup votre frère?

— Oh! oui... Pensez donc, je n'ai pas d'amis, puisque je ne peux rien faire comme tout le monde. Max seul joue avec moi, me promène, m'amuse. Quand il est ici, la maison n'est plus triste du tout.

— Mais votre maison n'est pas triste; elle est si agréable, d'abord... puis, vous avez votre maman, votre papa, votre soeur...

L'enfant réfléchit une minute et murmura d'un air pensif:

— Ce n'est pas la même chose... J'aime beaucoup maman, mais elle est toujours si ennuyée, surtout depuis que je suis malade. Papa... il a du chagrin aussi, mais il ne le dit pas et il s'en va... je crois qu'il aime mieux ne pas me voir.

—Quelle idée! protesta Marguerite, stupéfaite de trouver tant de clairvoyance chez ce pauvre être si frêle qu'il semblait n'avoir pas même la force de penser.

— Si, si, je sais ce que je dis, répliqua Lucien. J'aurais bien mieux fait de mourir dans ma grande maladie, il y a deux ans; les autres seraient plus tranquilles: un infirme, comme moi, c'est si encombrant!... Il n'y a que Max qui n'a jamais l'air de s'apercevoir que je suis impotent; il joue, il rit avec moi comme si j'étais son camarade.

— Mais je crois, en effet, que vous êtes le plus cher camarade de votre frère, mon bon Lucien.

— C'est vrai? Il vous l'a dit... Cependant, il ne vient pas trop souvent, le vilain!... et je n'avais qu'une peur, c'est qu'il ne vienne plus du tout quand il serait marié... Aussi, je suis très content depuis que je vous ai vue.

— Tiens, tiens! pourquoi cela? Vous ne me connaissez pas encore... Je suis peut-être très méchante.

— Oh! non, par exemple! Moi, d'abord, j'aime les gens tout de suite ou pas

du tout... et je vous aime tant déjà!... Je suis sûr que mon cher Max va être très heureux avec vous. Vous paraissez si bonne... et puis vous êtes si jolie.

Marguerite éclata de rire à cette déclaration enthousiaste, mais, au fond, elle était un peu émue.

En effet, l'accueil de Mme de Prévillac avait été d'une correction parfaite, mais si glacial que, depuis son arrivée, la jeune fille se sentait vaguement mal à l'aise. Max lui-même était guindé et avait l'air d'un étranger sous le toit de sa mère. La petite Marcelle, une jolie enfant de douze ans, maintenue sévèrement sous la tutelle d'une miss revêche, n'ouvrait pas la bouche. Quant au baron, on ne l'avait pas encore aperçu.

Seuls, l'élan, la franchise, la grâce de Lucien avaient mis un peu de douceur et de cordialité dans la réunion. Instantanément, son cœur aimant avait reconnu dans celle qui allait devenir sa soeur, un cœur semblable au sien, et son affection pour Max lui avait fait comprendre quelle profonde affection Marguerite avait voué à son fiancé.

La jeune fille, de son côté, se sentait prise d'une grande pitié pour le pauvre petit être si cruellement éprouvé et s'apprêtait à lui rendre au centuple la tendre sympathie qu'il lui offrait.

— Ah! voilà papa, dit tout à coup Lucien qui contemplait avec désolation la pluie battant les vitres.

— Oui, j'entends l'auto, répondit la baronne en interrompant, à l'autre bout du salon une conversation peu animée avec son fils aîné. Mon mari m'avait bien promis d'être de retour à quatre heures; il n'aurait pas voulu manquer votre visite, mademoiselle.

— Oh! madame, je regrette bien que M. de Prévillac se soit dérangé pour moi.

— Il ne s'est pas dérangé du tout, soyez tranquille... Mais, puisque nous voilà réunis, je vais faire servir le thé.

Presque au même instant, le baron de Prévillac pénétrait dans le salon. Après avoir aimablement salué Marguerite, puis embrassé son fils et sa fille, il donna une cordiale poignée de main à Max en disant :

— Je suis désolé d'avoir été obligé de m'absenter aujourd'hui, mais j'ai expédié mes affaires aussi rapidement que possible et je rentre heureusement assez tôt pour pouvoir vous offrir mes compliments. Alors, mademoiselle, vous avez le courage d'épouser ce mauvais sujet ?

— Oh ! papa, protesta Lucien avec indignation, Max n'est pas un mauvais sujet.

— Voyez-vous ce jeune champion !... Hé ! hé ! il ne fait pas bon attaquer ses amis. Eh bien ! mon fils, pour te faire plaisir, je dirai que Max est un très bon garçon que j'aime beaucoup. J'ajouterai même qu'avec une femme douée de toutes les vertus, comme l'est Mlle Verdier, il fera sûrement un excellent mari. Là, es-tu content ?

Max lança un regard reconnaissant à son beau-père pour ces bonnes paroles et pour l'intention qui les inspirait. Il n'ignorait pas, en effet, que le baron était peu enclin aux longs discours, surtout devant sa femme, et il lui savait gré de son effort d'amabilité.

Au reste il fallait reconnaître, à sa louange, que M. de Prévillac s'était toujours montré bienveillant pour le jeune homme. D'une nature calme, joviale et indifférente, il supportait philosophiquement le caractère de son épouse, mais il la jugeait avec assez de clairvoyance. Plus d'une fois, il avait atténué, dans la mesure du possible et quand cela ne le dérangeait pas trop, les rigueurs de la baronne envers Max,

pour qui il avait une réelle affection.

Car, par un phénomène singulier, toute la famille de Prévillac avait de tout temps voué à Max Duplan une affection profonde... affection qui dégénérait, chez l'être nerveux et sensible qu'était Lucien, en une véritable passion fraternelle. Sa mère, qui était terriblement jalouse, en souffrait même cruellement.

La baronne fut donc vivement froissée, ce jour-là, par l'accueil enthousiaste dont Marguerite fut l'objet de la part de son enfant chéri. L'amabilité de son mari à l'égard de Mlle Verdier acheva de l'aigrir et elle résolut de se montrer aussi désagréable que possible.

Un confortable lunch avait été servi dans la salle à manger. Cette vaste pièce, comme toutes celles du manoir du Buisson, était éclairée par de grandes baies vitrées qui découvraient de superbes pelouses bordées de fleurs. Par un beau soleil, l'ensemble était charmant. Mais, ce jour-là, le ciel était si sombre qu'il faisait presque nuit à quatre heures et que toutes les choses en étaient enlaidies et attristées.

Max avait roulé lui-même le fauteuil de Lucien et l'installait à table avec toutes sortes d'attentions.

— Comme il fait noir ici ! s'écria tout à coup le petit infirme. Maman, voulez-vous que l'on allume ? je n'aime pas l'obscurité.

— Quelle idée, mon enfant ! Il fait grand jour.

— Oh ! si ça te fait plaisir, intervint le baron conciliant. François, donnez la lumière, ajouta-t-il en s'adressant au valet de chambre qui apportait un pot de chocolat bouillant.

Immédiatement, la suspension en cuivre étincelant s'illumina, les meubles d'acajou clair brillèrent gaiement et les fleurs fantastiques de la toile de Joouy parurent

s'éveiller et s'épanouir.

— Lucien a raison, c'est beaucoup plus joli comme ça, approuva la jeune Marcelle qui ne s'était pas fait entendre jusqu'à présent. Cher Max, ajouta-t-elle, timidement, je voudrais bien me mettre à côté de toi.

— Marcelle, laisse ton frère tranquille pour aujourd'hui, dit impérieusement la baronne, il a autre chose à faire que de s'occuper de toi. Vous allez trouver que j'ai des enfants bien mal élevés, n'est-ce pas, Mademoiselle Marguerite? Cependant, en temps ordinaire, ils sont tolérables. Mais la présence de Max les déchaîne.

— Oh! madame, protesta la jeune fille, je trouve surtout qu'ils aiment tendrement leur grand frère et ce n'est pas moi qui le leur reprocherai. Au contraire, je compte bien que ces chers enfants me regarderont bientôt comme une soeur et que, lorsque nous nous connaissons davantage, nous deviendrons tout à fait bons amis.

— Où avez-vous l'intention de vous installer? interrogea le maître de la maison, pas trop loin d'ici, j'espère?

— Nous irons où Marguerite voudra, répondit Max. Il est cependant question de nous loger dans la banlieue pour l'été prochain, tout au moins. Quand j'aurai trouvé une situation, nous rentrerons peut-être pendant l'hiver à Paris.

— Comment! s'écria la baronne, tu as l'intention de travailler? C'est prodigieux, Mademoiselle Verdier, vous m'avez changé mon fils.

— Mais puisque c'est en bien, madame, il ne faut pas m'en vouloir; il faut espérer même que mon influence sera toujours aussi salutaire.

— Hum!... Vous savez, avant la noce, les hommes ont de très belles résolutions. Après c'est autre chose...

— Allons, ma chère amie, ne dites pas

de mal du mariage devant des fiancés, observa le baron en riant. Ecoutez, Max, puisque vous avez l'idée de vous établir dans notre région, je connais une jolie villa qui ferait très bien votre affaire: quelque chose de pas trop grand, tout neuf, très gentiment arrangé et qu'on vendrait sûrement pour peu de chose.

— Qu'est-ce que c'est donc?

— La villa des Berson, à Marly.

— Comment! Ils veulent vendre?

— Mais oui; vous ne savez donc pas qu'ils divorcent? La maison appartient à madame et elle veut s'en défaire au plus tôt.

— Qu'est-ce que vous me racontez-là? Les Berson divorcent? Et pourquoi? Ils avaient l'air très heureux, ces gens-là.

— Oh! toi, Max, tu ne t'aperçois jamais de rien, insinua aigrement Mme de Prévillac. Il était visible, au contraire, que ce ménage depuis longtemps allait fort mal. Claire Berson a dix ans de plus que son mari; maintenant, elle est vieille, souvent malade. Lui s'en est lassé. Ses affaires marchent bien, il a planté là sa femme... pour en épouser une plus jeune, probablement. Aussi, on n'a pas idée de se marier dans ces conditions: c'est une folie que l'on paie tôt ou tard.

Marguerite rougit violemment et baissa les yeux sur son assiette, sans trouver un mot à répondre à ce discours prononcé évidemment dans le but de la blesser. Elle surprit, cependant, à la dérobée, le regard courroucé que Max lança à sa mère, et cela ne contribua pas à diminuer son embarras.

— Oh! mon Dieu, continua innocemment le baron, Mme Berson n'était pas une mauvaise femme, elle a beaucoup aidé son mari au début de leur union, quand la situation n'était pas brillante. Moi, je

trouve que Berson agit indignement en l'abandonnant maintenant.

L'excellent homme parlait dans la simplicité de son coeur, sans songer une minute que cette conversation pût être désobligeante pour Marguerite. Il trouvait Mademoiselle Verdier jeune, jolie, charmante et il estimait que son beau-fils avait une rude chance. Aussi, comme aucun rapprochement ne pouvait se faire dans son esprit entre cette belle personne et Mme Berson, la petite méchanceté de sa femme lui avait complètement échappé.

Le goûter terminé, tout le monde était rentré au salon, mais la gêne qui régnait était plus lourde, plus pénible, encore qu'au début de l'après-midi.

Marguerite, douloureusement affectée, ne trouvait rien à dire et s'était assise à côté de Lucien, en faisant un grand effort sur elle-même pour retenir ses larmes.

Max était furieux, naturellement. Craignant de ne pouvoir se contenir plus longtemps, il jugea prudent de fuir.

— Ma chère amie, dit-il tout à coup à sa fiancée, je crois qu'il est temps de songer à notre train. Il ne faut pas rentrer trop tard; par cette humidité, vous pourriez prendre froid. Mon père, aurez-vous la bonté de nous faire conduire à la gare, nous avons un train dans vingt-cinq minutes.

— Mais, mes enfants, je vais vous faire reconduire jusqu'à Paris. Le retour en chemin de fer est une vraie corvée par un temps pareil. Je ne veux pas que votre fiancée s'enrhume, Max, et emporte un mauvais souvenir de sa première visite au Buisson.

— Papa, papa! je voudrais bien donner un bouquet à mademoiselle, implora Lucien, elle m'a dit qu'elle aimait tant les fleurs. Dans l'auto, cela ne l'embarrassera pas. J'ai vu hier des glaïeuls superbes dans

la serre, ils ne sont pas mouillés ceux-là, on peut les cueillir.

— C'est une bonne idée, mon fils. Je vais commander le bouquet moi-même.

Marguerite avait remis son manteau, ses gants et s'appêtait à quitter, le coeur bien gros, cette maison où elle était arrivée si joyeuse, trois heures auparavant. Elle approcha du pauvre infirme et, plongeant dans les yeux magnifiques de son nouvel ami ses yeux embués de larmes, elle murmura tout bas d'une voix émue:

— Adieu, mon petit Lucien, vous ne m'oublierez pas, dites?... Même si je ne revenais pas?...

L'enfant la regarda tendrement et, lui tendant les bras, lui dit en l'embrassant:

— Non, ma grande soeur, je ne vous oublierai pas. Mais vous reviendrez bientôt, parce que je vous aime et que je serais trop malheureux si je ne vous voyais plus.

Mme de Prévillac contemplait de loin ces effusions avec des yeux durs et la bouche pincée. Elle allait certainement préférer quelque réflexion désagréable, quand le baron reparut. Il tenait dans ses bras une énorme botte de glaïeuls blancs, roses, pourprés, tachetés, mouchetés, qu'il remit à sa future belle-fille en lui baisant gaillardement la main.

Marguerite le remercia chaleureusement. Après quoi, s'approchant de la baronne, sans trouver la force d'articuler de mensongères paroles de gratitude, elle s'inclina et murmura simplement:

— Au revoir, madame!

Puis, elle sortit du salon, traversa le vaste hall et monta dans l'automobile, suivie de Max renfrogné et silencieux.

La voiture roulait déjà depuis une demi-heure, et, ayant dépassé Vaucresson puis Garches, descendait maintenant à fond de train la grande côte de Suresnes que les

deux jeunes gens n'avaient pas encore dit un mot.

Tous deux, ils pensaient à la même chose, mais avec des sentiments différents.

Marguerite entendait sans cesse résonner à ses oreilles les paroles cruelles qu'on avait lancées à son adresse. Elle aussi serait vieille bientôt, malade peut-être... et Max se laisserait d'elle, l'abandonnerait... Non, non, ce serait trop affreux... Elle avait été folle de consentir à ce mariage... Enfin, il était encore temps de se reprendre... Elle rendrait à Max sa parole et tout serait dit... Certes, elle souffrirait, mais tout était préférable aux graves inconvénients qu'offre une union mal assortie.

Les minutes coulaient, les roues tournaient, et la jeune fille, pour qui le temps et le mouvement étaient comme abolis, s'affermissait de plus en plus dans sa résolution...

Un brusque cahot la tira de ses pensées. L'automobile était arrêtée devant la porte de Suresne, et un employé d'octroi, tout en demandant le compte de l'essence, plongeait un regard curieux dans la voiture. Après avoir entendu la déclaration du chauffeur et reçu des voyageurs l'assurance qu'ils n'avaient rien à déclarer, l'homme rentra dans sa cahute et le véhicule reprit sa course à travers le bois de Boulogne.

— Marguerite, dit tout à coup Max en prenant la main de sa fiancée, qu'avez-vous? Pourquoi êtes-vous silencieuse depuis si longtemps?

— Mais il me semble que vous n'êtes pas trop bavard non plus, mon ami?

— Oh! moi, c'est parce que je suis en colère et que, dans ce cas-là, il est préférable que je me taise, car je dirais des sottises.

— Vous êtes en colère contre moi interrogea la jeune fille.

— Contre vous?... Grands dieux! il ne manquerait plus que ça. Non, non, je vous admire, au contraire, chaque jour davantage... En toutes circonstances, je vous trouve parfaite... à un tel point que je suis humilié de mon indignité et que j'ai des scrupules.

—Quelle idée, Max!... Moi qui pensais, au contraire, que vous alliez faire une irréparable folie en m'épousant!

— Qu'est-ce que vous dites?... Que c'est moi qui fais une folie!...

— Mais oui, c'est cela que je pense. Vous êtes si jeune, Max... tellement plus jeune que moi... car les femmes vieillissent beaucoup plus vite que les hommes... Dans dix ans, vous regretterez de m'avoir épousée, vous aimerez une femme plus jeune... comme votre ami Berson... Alors, alors, il vaut mieux que nous nous séparions maintenant... il est encore temps, n'est-ce pas?... Oh! Max, cher Max!...

La pauvre Marguerite, incapable de se contenir plus longtemps, éclata en sanglots.

— C'est cela, s'écria le jeune homme avec emportement, vous voulez m'abandonner! Pour quelques paroles perfides, vous me retirez votre affection, votre confiance!... Je m'en doutais, je n'aurais pas dû vous conduire là-bas... Ah! vous avez vite compris ce qu'on voulait vous faire entendre, c'est-à-dire qu'il n'y avait rien de bon à attendre de moi. Et c'est ma mère, ma propre mère...

— Calmez-vous, calmez-vous, mon ami, supplia la jeune fille épouvantée de cette violence et s'efforçant de reprendre elle-même un peu de sang-froid.

— Me calmer! Comment donc faire? N'y a-t-il pas de quoi être outrée, voyons?

— Mais, cher, ce n'est pas de vous dont

je doute, c'est de moi. J'ai peur de ne pas vous rendre heureux, de vous être bientôt à charge en raison de notre différence d'âge. J'ai tremblé dès le premier jour où je vous ai aimé; et, aujourd'hui, en écoutant la triste histoire de cette pauvre femme, mes craintes sont revenues...

— Allons donc, Marguerite, quelle folie! Est-ce que les deux situations sont comparables? Mme Berson a toujours été laide d'abord... et bête!... tandis que vous... Voyez mon beau-père n'a pas eu une minute l'idée d'assimiler les deux cas, sans quoi il n'aurait pas dit un mot de tout cela, le pauvre homme! Il a fallu toute la malice de ma mère...

— Max, ne dites pas de mal de votre mère, elle souffre, je l'ai vu...

— Et vous, âme généreuse, vous lui pardonnez ce qu'elle vous a fait.

— Elle ne m'a rien fait. Elle a raconté une histoire vraie.

— Ma douce fiancée, vous êtes un ange, murmura le jeune homme réellement ému, en se penchant et en baissant tendrement les belles mains tremblantes qu'il tenait dans les siennes.

“Maintenant, continua-t-il, vous allez rétracter toutes les absurdités que vous venez de débiter et me promettre d'oublier les incidents malheureux de cette journée. Allons, rétractez, promettez...”

— C'est donc vrai, balbutia-t-elle, vous m'aimez?... vous tenez à moi?...

— Si j'y tiens! Quelle question!... Ah! nous arrivons. Je ne veux pas vous accompagner maintenant chez votre soeur, je suis encore trop ému et pourtant je voudrais vous revoir ce soir, m'assurer que vous êtes devenue raisonnable. Je reviendrai à neuf heures. Vous voulez bien?

— Il faut bien que je veuille. Vous faites de moi tout ce qu'il vous plaît. A ce soir, tyran.

— A ce soir, pauvre victime!

Ils se quittèrent en souriant. Les nuages étaient dissipés et Marguerite rasserenée monta lentement l'escalier en cachant son visage brûlant dans les frais pétales de son bouquet.

Max arriva place Saint-Michel à neuf heures et trouva, installée seule dans le salon, sa fiancée qui l'attendait.

Elle avait quitté son costume tailleur et revêtu d'une coquette robe d'intérieur en soie souple à forme droite, comme elle les affectionnait, qui lui donnait sensiblement la même apparence que la toilette qu'elle portait au bal des Praly.

Cette analogie frappa le jeune homme et lui rappela violemment cette journée, qu'il essayait pourtant d'oublier.

La jolie robe de soie lui en rappelait, en effet, une autre... A la place de Marguerite, il revit dans un éclair le cher petit fantôme vêtu d'or et coiffé d'or, puis deux grands yeux bleus qui le regardaient avec un air de reproche.

Il ferma les paupières, ébloui, et s'assit en poussant un long soupir:

“Que la vie est donc difficile, mon Dieu!”

Depuis trois heures, le pauvre garçon réfléchissait péniblement et tentait de démêler l'écheveau embrouillé de ses pensées. Certes, il était sincère quand il affirmait son admiration grandissante pour sa fiancée. Mais, justement, cette admiration augmentait chaque jour les scrupules dont son coeur honnête était envahi... Oui, les scrupules, puisque le fantôme de Léa flottait toujours entre eux.

Pourtant, il avait éprouvé un douloureux serrement de coeur lorsque Marguerite, en revenant du Buisson, avait évoqué la possibilité d'une rupture. Il eût

été désolé si elle s'était produite. Il aimait à voir sa fiancée, à causer avec elle, et la perspective de passer sa vie aux côtés de cette femme charmante lui semblait on ne peut plus agréable.

Oh! pourquoi le fantôme de l'autre se dressait-il toujours entre eux.

— Max, vous êtes souffrant? questionna tout à coup une voix douce, légèrement anxieuse.

Le son de cette voix avait une infinie séduction. Le charme opéra aussitôt et la pernicieuse vision s'évanouit.

Le jeune homme qui s'était ressaisi répondit:

— Oui, Marguerite, je suis las: cette journée a été rude. Moi, la colère et les émotions me brisent. Je n'ai pas votre énergie et votre calme. C'est merveilleux, vous êtes fraîche comme une rose, ce soir.

— Comme une rose d'automne, ajouta la jeune fille avec mélancolie. Mais je ne suis pas toujours aussi courageuses que cela, Max. Seulement, je vais vous expliquer... Tout ce qui touche aux choses du coeur m'atteint profondément. Ainsi un chagrin qui me viendrait de vous me mettrait en révolution, m'affolerait, tandis que les petites contrariétés de la vie me laissent au contraire très calme.

— Alors, belle dame, si j'étais méchant pour vous, cela vous ferait beaucoup de peine?

— Une peine si grande, si profonde, que j'aimerais mieux renoncer à vous tout de suite plutôt que de m'y exposer.

— Eh bien, puisqu'il en est ainsi, je jure de n'être jamais méchant pour vous... Là, je le jure. Allons, maintenant, parlons sérieusement: quand nous marions-nous?

— Mais à la fin du mois prochain, nous l'avons dit.

— Comment! la fin?... Ça fait cinq se-

maines, ça... non, c'est trop... Le quinze au plus tard.

— Allons, mettons le vingt, c'est un mardi, ce sera très bien.

— Soit! Va pour le vingt. Nous partons huit jours après pour le Midi et l'Italie. Nous revenons au printemps, pour nous installer chez nous. Excellent programme, n'est-ce pas? Ah! j'y pense, vous êtes-vous occupée de vos papiers?

— Félix se charge de tout cela.

— Fort bien. Et le susdit Félix a-t-il pensé au contrat? Il faut que je le voie, ce papier... Ah! vous savez, je deviens un homme sérieux, un vrai chef de famille.

— Je l'ai ici, ce projet, murmura timidement Marguerite, voulez-vous que je vous le montre?

— Oui, ce sera fait, nous n'y penserons plus.

La jeune fille disparut et revint au bout d'un instant, tenant à la main le fameux papier qu'elle tendit en tremblant un peu à son fiancé. Celui-ci le déplia et se mit à le parcourir tranquillement.

— Mais qu'est-ce que c'est que cela? dit-il tout à coup, ce n'est pas du tout un projet du contrat dotal.

— Non, c'est vrai... Je n'ai pas voulu, Max, faire faire un contrat dotal.

— Pourquoi? C'était convenu.

— Oh! peu importe, allez, mon cher Max! Tout ce qui est à moi sera à vous. Vous gèrerez nos affaires pour le mieux, j'ai absolument confiance en vous. Puisque je vous confie ma vie, mon bonheur, je peux bien vous confier mon argent. Acceptez-le...

— Ma chère, ma chère Marguerite, murmura le jeune homme attendri par tant de confiance et de tendresse, je ne trouve pas de mots pour vous exprimer ma gratitude, je ne pourrai vous la prouver que par mes actes. Vous verrez que vous n'avez pas eu

tort de croire en moi. Seulement, je ne veux pas accepter ce que vous m'offrez au sujet de votre fortune. C'est déjà bien assez de recevoir de vous tant de choses. Non, gardez votre argent. J'ai fort mal géré mes affaires et je ne suis pas qualifié pour prendre la responsabilité d'une fortune qui ne m'appartient pas.

— Mais si, mais si. Cette fortune vous appartiendra comme à moi.

— Non, non, ce n'est pas la même chose, je veux que votre capital soit à l'abri de tout aléa, de toute surprise. On ne sait jamais ce qui peut arriver. Voici votre projet, Marguerite, rendez-le au notaire et priez-le de le refaire dans le sens que je vous ai indiqué.

La jeune fille reprit docilement le papier, mais en poussant un gros soupir. Elle renonçait avec peine à son généreux projet.

— Vraiment, je vous fais du chagrin, mon amie? questionna Max.

— Oui, j'aurais tant voulu...

— Je sais, vous auriez voulu me donner cette preuve d'estime en dépit de tous les conseils contraires et des sages avertissements qu'on vous a prodigués. Mais, dans le cas présent, vos parents ont raison et je pense comme eux.

— Bien, bien, n'en parlons plus, je ferai ce que vous désirez. Ah! je voulais encore vous demander autre chose. Vous savez que ma soeur Jeanne est dans une situation peu brillante. L'aide que je lui apportais va bien lui manquer. Si vous y consentez, je pourrais continuer à payer la pension de mes neveux, que j'aime beaucoup et qui sont une grande charge pour leurs parents.

— Mais, ma chère amie, vous ferez tout ce que vous voudrez. Il est tout naturel que vous aidiez votre soeur, vous n'avez

pas besoin de me demander mon assentiment pour cela.

— J'aimais mieux vous en parler d'avance. Je ferai ainsi la promesse en toute sécurité.

A ce moment, onze heures sonnèrent à la pendule. Marguerite se leva vivement en s'écriant :

— Max, allez-vous-en vite, il est une heure indue; que va dire le concierge?

— Comment! il y a déjà deux heures que je suis ici, c'est prodigieux, j'aurais juré qu'il était neuf heures et demie. Je m'en vais, soyez tranquille, votre concierge ne me mangera pas.

— A demain, deux heures, ici. N'oubliez pas, nous allons faire une visite au colonel.

IX

— Grand'mère! Grand'mère! Un télégramme! Vite ouvrez-le. Je suis sûre que c'est de Rémy.

En prononçant ces paroles, Mlle Marie-Rose Godefroy entra en coup de vent dans la chambre où sa grand'mère, Mme Renaudier reposait encore, bien qu'il fût neuf heures du matin.

— Comment, petit, une dépêche? fit la bonne dame un peu effarée, car les inventions modernes étaient toujours pour elle un sujet d'émotion, lis toi-même, mignonne, je ne verrais pas assez clair.

Sans se faire prier, la fillet déchira la bande avec impatience et lut à haute voix :

“Viendrai déjeuner aujourd'hui; vous embrasse. Rémy.”

— J'avais deviné, j'avais deviné, c'est Rémy qui vient. Quel bonheur! Dites, grand'mère, que vous êtes contente aussi.

— Mais, oui, je suis contente, petite folle. Mais je ne peux pas manifester ma joie en gambadant comme toi.

L'étourdie éclata de rire.

— Oh! chère bonne maman, lança-t-elle, je ne vous vois pas, en effet, voltigeant toujours comme votre lutin.

— Tu ris, petite, tu te figures que cela ne m'est pas arrivé aussi. Mais j'ai été jeune et précisément un diable dans ton genre. Tu tiens beaucoup de ta grand'mère, Rosie.

L'enfant s'assit au bord du lit, et, prenant tout à coup un air grave, murmura d'une voix attendrie :

— Oh! je suis bien heureuse de vous ressembler... D'abord, vous avez dû être si jolie! Mais je n'en pourrai jamais être aussi bonne que vous... Rosalie le répète toujours que vous êtes une perfection et elle a bien raison... tandis que moi, j'ai tant de défauts.

— Toi, tu es une bonne petite fille chérie, qui aime bien sa vieille grand'mère.

— Si je l'aime!... Ah! oui, certes!... Tiens, je ne vous ai pas encore embrassé ce matin, c'est la faute de ce Rémy avec sa dépêche. Je vais me rattraper.

Et l'enfant se mit en devoir de couvrir de baisers le visage ridé mais encore charmant de celle qui était toute sa famille et son seul appui.

Mme Renaudier avait été une femme remarquable à tous points de vue: intelligente, distinguée, instruite, elle avait été une épouse accomplie et une mère admirable.

Le jeune ménage Renaudier, à ses débuts, avait été dans une situation voisine de la gêne. Les deux époux étaient presque sans fortune et la soldé de capitaine du mari constituait leur seule ressource. Mais, courageux et sages, ils avaient travaillé gaiement tous les deux, s'aimant de tout leur coeur et ne demandant à Dieu que de leur accorder la santé si nécessaire à ceux qui peinent.

Il n'y avait qu'un seul point noir dans la vie de ces gens heureux: ils n'avaient pas d'enfant. Aussi, quand, au bout de dix ans de mariage, il leur naquit une petite fille, ce fut une immense joie pour les deux, mais surtout pour la maman dont le coeur aimant avait un impérieux besoin de tendresse.

L'enfant grandit, devint une belle jeune fille. A vingt ans, elle épousa le lieutenant Godefroy, officier d'ordonnance de son père, qui alors était général.

Le jeune ménage s'installa chez les parents qui habitaient Versailles, et bientôt l'attente d'un héritier mit le comble au bonheur de tous.

Hélas! Les pauvres gens allaient payer ce bonheur bien cher.

La jeune femme, qui avait toujours été délicate, ne put supporter l'épreuve de la maternité. Elle mourut deux jours après avoir mis au monde une fille, si petite, si frêle, qu'il paraissait presque impossible qu'elle vécût.

Le général ne put surmonter son désespoir — les hommes les plus énergiques sont souvent sans force contre la douleur, — il mourut, foudroyé par une congestion cérébrale, trois semaines après sa fille bien-aimée.

Quant au pauvre veuf, inconsolable, il se fit envoyer au Tonkin et fut tué six mois plus tard dans une rencontre avec les Pavillons Noirs.

Mme Renaudier resta donc seule avec sa petite-fille. Elle n'eut plus désormais qu'un but, qu'une seule raison de vivre: sauver le petit être, c'est-à-dire tout ce qui lui restait de la famille qu'elle avait tant aimée.

Marie-Rose fut élevée avec la plus tendre sollicitude par sa grand'mère, secondée, dans cette tâche délicate, par la brave Rosalie, qui vingt-deux ans plus tôt avait été la nourrice de sa mère. A force de

soins, la fillette résista et devint à son tour une jolie fille, gaie, vive, rieuse, intelligente et affectueuse, la joie de la grand-maman.

Mais, maintenant, la pauvre femme se sentait bien fatiguée, et, depuis un an sur-tout, vieillissait rapidement. Que deviendrait son enfant chérie, quand elle aurait disparu.

Sa pension de veuve de général assurait à Mme Renaudier une petite aisance. Mais après ?

Le plus proche parent de Marie-Rose était son grand-oncle, M. Julien Boisléger, frère de sa grand-mère et père de Rémy. Mais ce grand-oncle, était fort âgé aussi et pas riche. Consentirait-il, le cas échéant, à se charger de l'orpheline ?

Obligé par la mauvaise santé de sa femme de vivre dans le Midi, M. Julien Boisléger avait acheté une petite maison au bord de la Méditerranée et ils menaient là une existence paisible.

Rémy, qui était parvenu jusqu'alors à se tirer d'affaire tant bien que mal, avait toujours trompé les siens sur l'état de sa situation. Son père s'imaginait qu'il gagnait assez largement sa vie et qu'il en profitait pour s'amuser un peu, ce dont il ne pouvait pas trop s'offusquer : il faut bien que jeunesse se passe.

Quant à la bonne Mme Renaudier, elle partageait à cet égard les illusions de son frère. Son neveu lui soutirait bien de temps en temps quelques louis, mais elle se laissait faire assez volontiers. Les jeunes gens sont si imprévoyants !... Et Rémy était si gentil !

Il faut avouer que l'astucieux garçon savait admirablement prendre son monde.

A le voir affectueux et empressé auprès de sa vieille tante, gai, taquin et fraternellement tendre avec sa petite cousine, il

paraissait un modèle de toutes les vertus familiales.

Et la bonne grand-mère se réjouissait intérieurement de l'attitude du jeune homme, espérant qu'il serait, en cas de besoin, un protecteur dévoué pour sa chérie.

La chérie, elle, avait pour son cousin une très vive affection et une admiration sans borne. Vivant très isolée entre les deux vieilles femmes qui la gâtaient à l'envi, mais qui n'étaient pas d'une gaieté folle, l'enfant devait ses plus grandes joies à la présence de ce cousin,

Rémy, que l'admiration passionnée de Marie-Rosé amusait et qui trouvait une saveur rafraîchissante à cette innocente tendresse, s'était quelquefois dévoué à promener la fillette.

Il l'avait menée, à travers Paris, dans les musées, les églises, lui avait fait entendre quelques concerts, quelques conférences et enfin — joie suprême — l'avait conduite deux fois au théâtre, l'hiver précédent. Ces soirées passées comme une rêve en compagnie de cet élégant cavalier avait fait une violente impression sur l'imagination vibrante de la jeune fille, et maintenant on la surprenait souvent immobile, les yeux vagues plongée dans de lointaines rêveries.

Mais ce matin-là, il ne s'agissait pas de rêver, certes.

— Rosalie, Rosalie, allons vite prends ton panier et viens au marché ! cria la jeune fille en sautant à pieds joints au beau milieu de la cuisine.

— Au marché?... Pourquoi faire, mademoiselle "j'ordonne" ? répliqua la vieille bonne bourrue. Vous feriez mieux d'être à votre cours au lieu de mettre toute la maison en révolution.

— Le cours !... Oh ! là ! là ! ma pauvre nou nou, tu parles pour ne rien dire. Alons, vite, mets tont tablier et en route !...

M. Rémy Boisléger vient déjeuner. As-tu compris?

— Si j'ai compris! Pour sûr. C'est pas malin à comprendre. On va encore acheter un tas d'affaires qui coûtent cher pour ce freluquet. Et vous allez encore passer la journée à traîner avec lui dans les bois. Si c'est pas malheureux! Il faut que la pauvre chère dame ait perdu l'entendement pour permettre des choses pareilles.

Rosalie ne partageait pas l'indulgence de sa maîtresse pour le sémillant Rémy. Son bon sens de femme du peuple et sa finesse de paysanne lui faisaient juger le jeune homme avec plus de clairvoyance que de bienveillance.

— Il est bien gentil, disait-elle, mais il ne me revient pas."

Aussi ça ne lui plaisait guère de le voir tourner autour de la petite.

— Un garçon comme ça, c'était pas des amitiés convenables pour une demoiselle, voilà la vérité. Mais Rosalie avait bon oeil. M. Boisléger n'avait qu'à bien se tenir.

.. .. .

Le déjeuner venait de finir. Mme Renaudier, le visage rayonnant, était assise dans le jardinet sur un fauteuil de jonc et Marie-Rose, accroupie à ses pieds, contemplait, silencieuse et recueillie, son cousin qui fumait béatement un cigare.

— Vous savez la nouvelle, ma tante? dit tout à coup le jeune homme.

— Quelle nouvelle, mon enfant?

— Marguerite Verdier se marie!

— Comment! Et avec qui?

— Avec mon ami Max Duplan.

— Vraiment? Mme de Prévillac doit être bien heureuse. Il me semble que c'est un beau mariage pour son fils.

— Eh! oui, soupira Rémy. Ce Max a une rude veine. Vous savez, ma tante, que

Marguerite a hérité de sa marraine au moins cinquante mille francs de rente. C'est gentil.

— Mais, Rémy, Mlle Verdier est charmante. Je pense que ce n'est pas uniquement pour son argent que ton ami l'épouse, protesta Marie-Rose qui buvait les paroles de son cousin.

— Hum! Tu comprends, petite, Max est ruiné... Moi, à sa place, j'aurais volontiers fait comme lui.

— Mais, enfin, on ne peut pas se marier quand on ne s'aime pas, insista l'enfant dont le frais visage s'empourpra.

Rémy la regarda curieusement et se mit à rire.

— Enfin, mademoiselle, reprit-il, depuis quand les petites filles parlent-elles d'amour et de mariage? Qu'en pensez-vous, ma tante? Il me semble que notre bébé s'émancipe.

— Je ne suis pas un bébé d'abord, j'ai seize ans. Et je sais très bien qu'une femme est malheureuse quand elle n'aime pas son mari.

— On dirait que tu parles par expérience...

— Rémy, ne taquine pas Rosie, interrompit doucement Mme Renaudier en caressant tendrement la joue toute rouge de la fillette. Elle a raison, du reste. Toute union doit être basée sur l'amour et l'estime réciproques. Les mariages conclus par intérêt amènent des résultats déplorables. Heureusement, je n'ai pas cela à craindre pour ma petite-fille. Celui qui me la prendra sera sûrement un homme désintéressé, car il n'aura pas d'héritage à attendre.

— Marier Rosie!... Tiens je n'avais pas encore pensé à cela. Je suis sûr qu'elle a un idéal merveilleux... Allons, Rosette, conte-nous cela et je me mets en campagne pour te dénicher un oiseau bleu... un

merle blanc... Voyons, que veux-tu? Un général? Un amiral? Un ambassadeur? Ou un poète simplement?

— Tu es vraiment trop taquin aujourd'hui, Rémy, fit la jeune fille vexée. Puisque c'est comme ça, je m'en vais, na!

En effet, Marie-Rose, les larmes aux yeux, rentra brusquement dans la maison. Sa grand'mère, après l'avoir suivie du regard en souriant, se tourna vers son neveu et murmura :

— Chère petite, elle me cause bien du souci, mon ami. La voilà maintenant tout à fait une jeune fille. Elle est intelligente et raisonnable sous son apparence enjouée. Elle aurait grand besoin de sortir un peu, de voir du monde... Hélas! je deviens de plus en plus impotente et je suis incapable de faire cela pour elle.

— Impotente, vous! Quelle idée!... Notre Rosette est très gentille, ma chère tante. Je vous assure que, lorsqu'on a fréquenté d'autres jeunes filles modernes, on la trouve délicieuse. Vous avez été une éducatrice remarquable, et votre société est sûrement la meilleure que puisse avoir votre petite-fille.

— Non, non, mon enfant, tu te trompes, je suis vieille, bien vieille, et très fatiguée surtout... j'ai tant souffert, pense donc! Mais que deviendra ma pauvre petite quand je n'y serai plus? Cette idée me torture. Rémy, promets-moi de veiller sur elle, de ne pas l'abandonner.

— Je vous le promets, ma tante, balbutia le jeune homme qui se sentait ému malgré son cœur sec, je ferai ce que je pourrai, mais ce sera pour ma petite cousine une protection bien illusoire, car ma situation n'est guère brillante et j'ai beaucoup de mal à me tirer d'affaire moi-même.

— Vraiment, mon pauvre enfant? La vie est bien difficile maintenant, n'est-ce pas? Enfin, tu feras pour le mieux. J'ai

aussi prié tes parents de pas oublier l'orpheline. Tu pourrais toujours leur confier Marie-Rose jusqu'à ce qu'elle ait trouvé une situation convenable. De toutes façons, je suis plus tranquille en pensant que ma chérie pourra compter sur ton affection.

— Elle peut y compter, ma tante, soyez-en sûre... Tiens! une auto qui s'arrête devant la porte!

— Ah! mon Dieu, est-ce une visite pour nous?

— Mais c'est la voiture des Praly.

Presque aussitôt, en effet, Mme Praly, toujours extrêmement élégante, descendit de l'auto et s'approcha de Mme Renaudier qu'elle salua gracieusement :

— Chère madame, dit-elle, vous nous excuserez de venir vous déranger d'aussi bonne heure, mais nous avons l'intention de faire une grande randonnée dans les bois et ma fille désire emmener votre charmante petite Marie-Rose.

— Oh! que vous êtes aimable, madame! murmura la grand'mère; j'accepte avec reconnaissance votre proposition. J'étais justement en train de déplorer l'isolement de cette enfant. Mon âge et mes infirmités m'interdisent de sortir et elle mène ici une vie bien triste. Je suis heureuse de vous la confier, car je ne peux pas désirer pour elle une meilleure compagnie que celle de Mlle Clotilde.

— J'aime beaucoup Marie-Rose, dit gentiment la jeune fille. Si vous vouliez, nous viendrions la prendre souvent pour l'emmener se promener avec nous.

— Je vous la donnerai bien volontiers. Rémy, veux-tu prévenir ta cousine. Elle n'a sans doute pas entendu l'automobile.

— Tiens, monsieur Boisléger, s'écria Clotilde, que faites-vous ici?

— Je remplis mes devoirs de famille,

mademoiselle. N'est-ce pas, ma tante, que je suis un neveu modèle?

— Un neveu modèle absolument, assura la vieille dame en souriant, car il faut beaucoup de mérite à un jeune mondain comme toi pour venir passer son temps en une aussi triste compagnie que la mienne.

— Je vous certifie, ma tante, que je n'ai aucun mérite. Au contraire, je me trouve parfaitement bien ici. J'aime tant la vie de famille... et c'est si triste d'être seul, ajouta-t-il langoureusement en coulant un regard mélancolique vers Mlle Praly.

A ce moment, Marie-Rose reparut et les deux jeunes filles s'embrassèrent avec effusion.

— Nous vous enlevons, ma chère, dit Clotilde, nous allons faire un grand tour dans les bois.

— Je serai ravie, mais j'avais promis à mon cousin de sortir avec lui...

— Qu'à cela ne tienne, interrompit Mme Praly, nous emmenons M. Boisléger si Mme Renaudier y consent et ne redoute pas de rester seule.

— Pas du tout... Je ne voudrais pas priver mon neveu de cette belle promenade. Allez, allez, mes enfants...

— Mais, madame, je crains d'abuser.

— Voyons ne vous faites pas prier, insista Clotilde. Vous m'avez dit dimanche que vous adoriez les bois et que vous alliez souvent vous y promener seul à pied.

— Oui, j'avoue que j'aime beaucoup la forêt surtout à cette époque. Mais ce n'est pas une raison pour abuser de votre amabilité.

— Enfin, si c'est notre compagnie qui vous ennuie, il faut le dire, nous vous laisserons...

— Non, non, je viens... Quel mauvais caractère, vous avez, mademoiselle Clotilde!

Marie-Rose écoutait, assez surprise, ce colloque, qui dénotait entre les deux interlocuteurs une intimité qu'elle ignorait et qui, sans qu'elle pût s'en expliquer la raison, la choquait un peu.

Durant toute la promenade, ce sentiment grandit en elle, jusqu'à la gêne, jusqu'à l'angoisse.

“Comme Rémy était aimable, empressé, spirituel! Et comme Clotilde était jolie, élégante, femme du monde déjà! De quoi avait-elle l'air; elle, pauvre petite sauvageonne, dans sa modeste robe de toile grise!... Puis, Clotilde était si riche! Et Rémy l'avait dit: de l'argent, c'est tentant!”

Pauvre coeur de seize ans, il saignait déjà.

Cette journée, qui promettait d'être si joyeuse, se changea pour l'enfant en un véritable supplice. Dans cette voiture luxueuse, entre ces deux femmes vaguement connues et son cousin devenu soudain si différent de lui-même, elle se sentait une petite chose misérable, abandonnée, dépaysée...

A cinq heures, l'automobile déposa Marie-Rosé au seuil de sa demeure et fila aussitôt dans la direction de Ville-Avray; ces dames devaient déposer Boisléger à la gare, ce qui faciliterait son retour à Paris.

La fillette rentra auprès de sa grand-mère et, ayant retiré son chapeau, s'assit silencieusement aux pieds de la chère aïeule, comme elle en avait gardé l'habitude depuis son enfance.

— Eh bien, ma chérie, interrogea la vieille dame, tu ne me dis rien, tu ne t'es pas amusée?

— Oh! si, murmura l'enfant avec effort, mais je crois que l'auto m'a donné mal à la tête, je n'y suis pas habituée.

— Tu as bien mal?... C'est vrai, ta tête

est brûlante... Oh! mon Dieu, n'aurais-tu pas pris froid?

— Mais, non, chère bonne maman, ne vous inquiétez pas, j'ai seulement un peu de migraine. Et vous savez, dans ce cas-là, je ne connais qu'un remède, c'est de me coucher.

— Sans dîner, Marie-Rose?

— Mais, oui, sans dîner, cela ne me fera pas de mal. Je n'ai pas faim du tout, d'ailleurs. Bonsoir, ma petite grand'mère adorée!

Et la jeune fille, se jetant avec émotion dans les bras maternels, murmura tout bas:

— Non, non, je ne m'en irai plus avec des étrangers. Je me sens toute triste et malheureuse loin de vous.

Un quart d'heure après, Rosalie apportait une tasse de tilleul à "la petite" en bougonnant:

— Je le savais ben, moi, que c'était pas bon pour c't'enfant d'aller traîner comme ça avec M. Rémy. Il faut toujours qu'y la ramène malade ou éclopée.

Marie-Rose but le breuvage parfumé et s'enfonça dans son oreiller, bien décidée à passer la nuit à pleurer sur ses peines de coeur.

Mais une heure plus tard, quand Mme Renaudier vint se pencher anxieusement au-dessus du dodo blanc, l'enfant dormait profondément et son visage donnait l'impression d'un calme parfait.

Heureux âge où le bon sommeil efface toutes les peines et où les joues en fleur ne conservent pas la trace des larmes!...

X

Marguerite Verdier avait acheté au moment de son mariage la charmante villa dénommée "Bon Abri" que l'ex-Madame Berson possédait à Marley et qui lui avait

été cédé toute meublée pour un prix raisonnable.

Il n'y avait à faire dans la maison que quelques arrangements sans importance pour la rendre habitable. Mlle Varlet, toujours dévouée s'était chargée de ce soin. En sorte que le jeune ménage trouvait à son retour son "homme" tout prêt à le recevoir.

Max et Marguerite étaient mariés depuis cinq mois et ils avaient consacré tout ce temps à un long et charmant voyage. Marguerite surtout revenait enthousiasmée. Elle n'était jamais allée en Italie, et son premier séjour sur cette terre merveilleuse avait été un ravissement.

Instruite et intelligente, elle était accessible à toutes les beautés de l'art et de la nature et, pendant ces quelques mois, elle avait joui, de tout son coeur, de toutes les joies intellectuelles qui lui étaient offertes, en même temps que de son bonheur intime, qu'une promesse de maternité rendait plus grand encore.

Cependant, la jeune femme était heureuse de rentrer chez elle. Elle se sentait gaie, vivante, débordante d'activité et d'espérances. Que de choses elle allait avoir à faire pour préparer tout ce qui était nécessaire au cher bébé attendu, pour arranger son intérieur à son goût, pour rendre sa maison belle, agréable, confortable! "Pourvu que Max s'y plaise!"

Depuis cinq mois, cette pensée: plaire à Max, était le mobile de toutes ses actions.

Très modeste, vraiment ignorante de sa supériorité et de sa beauté, elle se figurait sincèrement qu'en raison de son âge, c'était à elle de faire toutes les avances et toutes les concessions.

Au cours de cette vie vagabonde, l'intimité, la vraie, faite de confiance, d'abandon autant que d'amour, ne s'était pas resserrée, comme elle l'aurait dû, entre

les deux époux. Mais Marguerite, indulgente, acceptait l'espèce d'indifférence apathique de Max comme un défaut de caractère et elle mettait simplement tous ses soins à ne jamais l'ennuyer ni le contrarier.

Max se laissait aimer. Pour l'instant, cela suffisait à la jeune femme. Mais elle comptait que ses efforts ne seraient pas vains et que la bonne petite existence qu'elle voulait faire à ce mari chéri le rendrait plus gai, plus ouvert, plus tendre.

Car — elle ne se trompait point, n'est-ce pas? — elle avait connu un Max tout différent. Seuls, les ennuis qu'il avait subis devaient être la cause du changement qui s'était opéré en lui. Il lui fallait le temps d'oublier le passé et de s'accoutumer à sa nouvelle vie.

Max, de son côté, était toujours tiraillé entre mille sentiments complexes, qui l'empêchaient de jouir du bonheur qu'il avait sous la main. Persuadé qu'il ne pouvait pas aimer sa femme, vers qui il était cependant de plus en plus attiré, il était toujours hésitant, gêné, maladroit.

Pourtant, comment ne pas aimer une femme si jolie, si aimable, si complaisante, qui possédait toutes les vertus et tous les attraits?

Ce fut dans ces dispositions, peu favorables à une bonne entente, que nos jeunes gens débutèrent dans la vie conjugale.

Trois jours après leur arrivée, Rémy Boisléger débarquait à Marly dans la matinée et sonnait vigoureusement à la porte de "Bon Abri".

Max, qui finissait sa toilette, sortit de sa chambre précipitamment en entendant la voix de son ami qui parlait avec la femme du jardinier.

— Cher vieux camarade, s'écria-t-il, quel bonheur de te voir. C'est gentil d'être venu tout de suite. Cinq mois qu'on ne

s'est pas vu! C'est un bal. Mais comment sais-tu que nous sommes ici?

— D'abord ta dernière lettre m'avait fait prévoir votre retour. Ensuite, j'ai rencontré hier ton beau-père qui m'a annoncé que vous étiez installés... Alors, j'ai pensé que je pouvais venir. Ta femme ne va pas se choquer de mon sans-gêne?

— Mais non. Quelle idée! Marguerite ne se choque pas comme ça. Elle n'est pas susceptible, c'est vraiment une bonne fille.

— Tant mieux, mon ami, tant mieux!... Donc, ça va le ménage?

— Oui, oui, très bien, répondit laconiquement Max Duplan.

— Tu es heureux?

— Très heureux.

— J'en suis bien aise pour toi, murmura Rémy. Alors, tu as oublié sagement le passé?... Il est inutile, par conséquent, que je te donne des nouvelles de tes anciens amis.

Max baissa la tête, fronça les sourcils et balbutia :

— Ce sont de bonnes nouvelles?

— Tiens, tu devines de ce que je veux parler?... Non, ce sont de mauvaises nouvelles.

— Comment! mauvaises?... Léa?... Parle donc, voyons! Tu me fais bouillir.

— Bouillir?... Quel feu pour un homme marié, sérieux, rassis!...

— Rémy, ne plaisante pas, c'est odieux. Je respecte et j'aime ma femme. Mais je ne crois pas lui faire injure en m'inquiétant de ce qui a pu arriver à ma pauvre petite amie... Raconte...

— Eh bien, le père Peyret est mort.

— Mort!... Il y a longtemps?

— Deux mois. Naturellement, il a laissé sa fille dans un dénuement complet, sans un sou, sans un parent, sans un ami... Moi, tu sais, je ne suis pas riche, je n'ai

pas pu faire grand chose pour elle. Je vais la voir de temps en temps, nous parlons de toi...

— Pauvre... pauvre petite! murmura Max tristement. Mais, que fait-elle? Où est-elle? De quoi vit-elle?

— Elle a vendu les quelques bibelots qu'elle possédait, puis elle s'est installée dans une petite chambre meublée. Elle chante le soir dans une sorte de music-hall.

— Léa!... chanteuse de café-concert!... Elle, si fine, si délicate!... C'est affreux. Rémy, tu n'aurais pas dû me dire cela. Voilà ma vie empoisonnée. Et que faire? que faire?...

— Allons, ne t'affole pas. Je t'assure que Léa a l'air de prendre assez bien sa nouvelle existence. Seulement, je crois que tu lui ferais un grand plaisir en allant la voir.

— Aller la voir! Es-tu fou? Jamais... Je me le suis juré, je tiendrai ma parole. N'ai-je pas tort de vouloir m'occuper d'elle, même de loin? Vois comme je suis ému! Son souvenir me hante toujours. Enfin, en ce moment, son malheur est mon excuse... Je vais te donner un peu d'argent, que tu lui feras accepter comme tu pourras, sans dire qu'il vient de moi. Tu veux bien?

— Oui, je ferai ce que tu désires... Puis-je présenter mes hommages à ta femme avant de m'en aller?

— Mais certainement. Je pense qu'elle est prête. Je monte chercher mon porte-monnaie, je la préviendrai en même temps que tu es ici.

Au bout d'une minute, Max revint accompagné de Marguerite qui tendit gracieusement la main à son cousin.

— Soyez le bienvenu, mon cher Rémy, dit-elle. Vous êtes le premier visiteur pénétrant sous notre toit, vous allez être aussi notre premier hôte. Vous restez dé-

jeuner avec nous, c'est entendu.

— Vous êtes bien aimable, Marguerite, mais je craindrais d'abuser...

— Non, non, reste donc, insista Max. Tu ne vas pas te faire prier, j'espère? J'ai justement besoin à Paris cet après-midi, nous partirons ensemble.

— Soit! j'accepte.

Le déjeuner se passa sans anicroche, en dépit de l'air préoccupé du maître de la maison. Jusque-là, Marguerite avait eu fort peu de sympathie pour Rémy Boisléger; mais il était le meilleur ami de son mari, elle devait l'accueillir sans arrière-pensée. Elle fut donc gracieuse et aimable, comme elle savait l'être.

Rémy de son côté, tenait à se faire bien voir. Aussi, déploya-t-il toutes ses grâces. En sorte que, ce jour-là, contrairement à ce qui se produisait généralement, il n'y eut pas, entre les deux cousins, un mot discordant.

Aussitôt après le repas, les jeunes gens se dirigèrent vers la gare, et Marguerite resta seule au logis. Le coeur un peu serré, elle regarda s'éloigner son mari, c'était la première fois qu'il la quittait ainsi: Max, tout en marchant, s'entretenait vivement avec son compagnon, il paraissait fort agité...

"Comme il est content de partir, pensa la jeune femme... Allons, pas de sottise, je ne vais pas me mettre à être stupidement jalouse pour si peu! Tous les hommes sont heureux de retrouver leurs camarades et de bavarder avec eux... Au lieu de rêvaser, je ferai mieux de m'occuper, je ne manque pas d'ouvrage".

Ayant pris cette sage résolution, Mme Duplan s'empressa de l'exécuter. Elle se plongea dans de gigantesques travaux: arrangements de placards, organisation de penderies, placement et déplacement de meubles... Et lorsque Max rentra le soir, il

trouva sa femme toute rose, toute ébouriffée, éreintée, mais enchantée de sa journée.

Le jeune homme éprouvait également un sentiment de satisfaction. S'étant arraché aux instances de Rémy, qui voulait l'entraîner à un dîner de garçons, il se trouvait infiniment mieux dans sa jolie salle à manger, fraîche et gaie, en face de sa charmante femme, que dans la salle bruyante et encombrée du cercle.

La vertu porte en elle-même sa récompense. Max en faisait l'expérience ce soir-là.

.. .. .

Malheureusement, il ne sut pas être toujours aussi sage. Rémy revint plusieurs fois à la charge et peu à peu reprit son ancien empire sur son ami. Celui-ci sortit de plus en plus souvent et bientôt prit l'habitude de coucher au cercle, quand il avait passé la soirée à Paris, sous prétexte que le retour à Marly en pleine nuit était une vraie corvée.

Marguerite qui était un peu souffrante et qui, en raison de son état, était tenue à de grandes précautions, n'aurait pas pu suivre son mari dans ce genre de vie, même s'il eût été de son goût et même si Max en eût manifesté le désir. Mais Max ne paraissait plus se soucier d'associer sa femme à son existence frivole que de rester auprès d'elle à lui tenir compagnie.

Il semblait, au contraire, se replier de plus en plus sur lui-même, comme s'il eût été rongé par un douloureux souci.

La jeune femme souffrait cruellement de cet état de choses; mais, très réservée et très fière, elle souffrait en silence, sans oser se plaindre ni provoquer une explication, qui cependant eût peut-être été salutaire.

De fait, Max menait un rude combat

contre lui-même et, dans cette lutte, il n'avait personne pour l'aider et le conseiller.

Rémy, son seul confident, envenimait au contraire son mal comme à plaisir. Constantement, il lui parlait de Léa, de sa tristesse, de sa misère. Max tenait bon, refusait de voir son amie; mais il lui envoyait, par l'entremise de Boisléger, des secours continuels.

La question d'argent n'était pas, d'ailleurs, sans inquiéter le jeune homme pour lui-même. Tout ignorant qu'il fût des affaires et malgré la confiance aveugle qu'il avait en son ami, Max voyait bien que celui-ci se débattait dans de terribles difficultés. Cette histoire de mine l'inquiétait et il commençait à craindre d'être entraîné dans une catastrophe.

Bref, pour toutes ces raisons, Max Duplan n'avait pas lieu d'être gai et croyait pouvoir se dispenser d'être aimable envers sa femme, pourtant irresponsable de ses ennuis.

Le printemps s'avancait, on était à la fin de mai; les bois étaient merveilleux, tout fleuris, tout embaumés. Marguerite, qui s'était fait une joie à l'idée de les parcourir en compagnie de son mari, en était réduite, pendant ses longues journées solitaires, à faire quelques courtes promenades dans les environs immédiats de sa demeure.

Cependant, pour se distraire un peu, la jeune femme s'en allait quelquefois passer l'après-midi chez des amis: avec sa soeur, avec Mlle Varlet. Elle se rendit aussi plusieurs fois chez Mme Renaudier, qui l'appréciait beaucoup et qui était heureuse de cette nouvelle relation pour Marie-Rose.

Mais la promenade préférée de Marguerite était celle du Buisson. Là, elle avait trouvé un véritable ami: Lucien. Celui-ci avait une culture intellectuelle et une maturité d'esprit extraordinaire pour sa jeu-

nesse: son existence exceptionnelle avait fait de lui un être exceptionnel.

Ainsi qu'il l'avait confié à Marguerite lors de sa première visite, le jeune homme vivait dans un grand isolement moral, car son père et sa mère ne comprenaient pas plus l'un que l'autre les besoins de son esprit et de son cœur. Sa mère, qui l'avait soigné et couvé dans son enfance, s'obstinait à le traiter en petit enfant. Et son père, homme robuste et bon vivant, ne pouvait se faire à l'idée d'avoir un fils infirme et toujours malade: la vue de Lucien lui causait un véritable malaise.

Au contraire, sa nouvelle belle-soeur était une amie idéale. Très intelligente et très fine elle-même, Marguerite comprenait admirablement les aspirations de cette belle intelligence; et, avec son cœur délicat et tendre, elle savait compatir aux souffrances du pauvre disgracié.

De plus, la jeune femme était une musicienne remarquable et Lucien, comme tous les sensitifs, raffolait de musique. Pendant des après-midi entiers, quand le temps ne permettait pas les promenades au dehors, le petit tyran tenait sa belle-soeur au piano, ne se lassant pas de l'entendre.

C'étaient des journées délicieuses, qui passaient toujours trop rapidement.

— Oh! quand je pense que Max n'aime pas la musique, répétait Lucien avec indignation, et qu'il a une femme douée d'un pareil talent! Il faut qu'il soit fou vraiment pour ne pas jouir de son bonheur. Ah! je serais si heureux moi-même, si je pouvais jouer comme vous.

Hélas! Il ne semblait pas que le pauvre enfant fût jamais en état de se livrer aux études qui permettent de devenir un virtuose.

A son retour d'Italie, Max lui-même avait été frappé de la maigreur et de la

pâleur de son frère. Lorsqu'on lui en faisait la remarque, la baronne qui ne voulait pas se rendre à la triste évidence, répondait:

— Lucien a été très éprouvé par l'hiver rigoureux, mais, avec les beaux jours, il va aller mieux.

Les beaux jours étaient arrivés, la saison était magnifique et, en dépit de la chaleur et du soleil, le petit malade continua à décliner.

Un après-midi, Marguerite fut particulièrement frappée de l'expression douloureuse de son visage. Ce jour-là, la baronne, que la santé de son fils tourmentait de plus en plus vivement, s'était montrée plus désagréable que jamais.

Elle détestait sa bru toujours davantage en raison même de l'attachement de Lucien pour elle. Aussi, ne manquait-elle pas une occasion de lui dire des choses pénibles. Ce qui, d'ailleurs, ne demandait pas un grand effort d'imagination, car, pour trouver des choses pénibles à l'adresse de la pauvre Marguerite, on n'avait que l'embarras du choix.

L'indignité des hommes, qui épousent une femme riche pour bien vivre avec son argent et ne plus s'occuper d'elle ensuite, était un des thèmes favoris de Mme de Prévillac. Ces genres de conversations étaient un vrai supplice pour la jeune femme, qui ne voulait à aucun prix laisser voir sa peine et acceptait les avanies de sa belle-mère par amour pour Max et pour Lucien.

Ce dernier, qui aimait tendrement sa mère et la voyait malheureuse par sa faute se trouvait, cependant, cruellement atteint par la malveillance qu'elle témoignait à Max et à sa femme.

Il comprenait, d'ailleurs, avec son intelligence précoce, que Mme de Prévillac n'avait pas tout à fait tort et que Max n'é-

taît pas pour Marguerite ce qu'il aurait dû être.

Ces contrariétés n'étaient pas faites pour diminuer la nervosité de l'infirmes, que le moindre ennui mettait dans des états violents.

Ce jour-là, en rentrant du Buisson, Mme Duplan trouva chez elle son mari, qui était par hasard rentré avant elle. Elle était si triste, elle avait le coeur si gros, qu'au premier mot qu'il lui adressa elle éclata en sanglots.

— Oh! Max, balbutia-t-elle au milieu de ses larmes, tu ne t'en doutes pas, mais Lucien est bien, bien malade, il m'a fait peur aujourd'hui.

— Es-tu bien sûre de ne pas exagérer? Evidemment, l'état de mon frère, je l'ai constaté moi-même, n'est pas brillant, mais il ne faut pas, je crois, abandonner tout espoir. En tout cas, son père ne se doute pas de la gravité de la situation, car je l'ai rencontré hier au cercle et il ne m'a rien dit.

— Les parents s'illusionnent toujours au sujet de leurs enfants, ils ne voient pas la vérité. Mais moi, je suis sûre que le pauvre petit est perdu.

— Tu te frappes, Marguerite, tu te frappes, s'écria Max ému tout de même par l'émotion de sa femme. Tu es fatiguée, nerveuse et cela te fait voir tout en noir.

— Non, je sais ce que je dis. J'en ai vu assez de ces malheureux enfants, quand j'allais au dispensaire avec Mlle Varlet! Crois-moi, Lucien a le regard de ceux qui vont mourir.

— Ce n'est pas possible, voyons... mon pauvre petit frère!... articula péniblement le jeune homme en se cachant le visage dans ses mains.

Puis, après un silence:

— Ah! après tout, la vie est une chose horrible... Il peut mourir, le pauvre chéri,

il ne perdra pas grand chose.

La jeune femme, blessée au coeur par cette phrase, par laquelle Max semblait faire bon marché d'elle-même et de sa tendresse, arrêta brusquement ses pleurs et perdit connaissance...

XI

Le médecin, appelé le soir même auprès de Mme Duplan, ordonna quelques jours de repos moral et physique absolu.

— Votre femme est très bien constituée, dit-il à Max, elle est saine et bien portante, mais elle est d'une nature extrêmement sensible, il faut la ménager: pas de contrariétés, pas d'émotions, pas de scènes, le repos et la paix. Dans huit jours, elle pourra reprendre sa vie habituelle.

Max avait été réellement ému par l'accident arrivé à Marguerite. Il aurait voulu la rassurer, la consoler; mais, maladroit comme la plupart des hommes pour exprimer ses sentiments les meilleurs, gêné par la conscience qu'il avait de ses torts, il se contenta de s'informer avec intérêt de la santé de la malade et ne tenta rien de plus.

Au bout de trois jours, d'ailleurs, il reprenait de plus belle ses habitudes de vagabondage.

La jeune femme se trouva donc seule de nouveau; seule dans la chère petite maison qui devait abriter son bonheur, seule avec son chagrin et ses déceptions.

Toute vaillante qu'elle était, la pauvre enfant commençait à se décourager. Max était si bizarre!

Tout ce qu'on lui avait dit avant son mariage sur le compte de son fiancé lui revenait obstinément à la mémoire. Tout cela serait-il donc vrai?... Max ne l'avait-il donc épousée que pour son argent?

Non, non, elle ne pouvait pas encore ad-

mettre ça, c'eût été trop horrible. Max l'aimait, il était bon, honnête, affectueux. Seulement, il était comme un enfant, il ne savait pas résister aux tentations et se laissait aller à s'amuser, comme s'il eût été encore libre.

Tout cela, c'était la faute de Rémy... C'était lui qui détachait Max de sa femme et de son foyer, lui qui l'avait entraîné dans une affaire louche dont la marche lamentable leur causait tant de soucis, lui qui le poussait à faire un tas de dépenses inutiles...

Enfin, malgré tous ces écarts, il ne fallait pas encore désespérer. Lorsque le cher petit bébé attendu serait au monde, tout irait beaucoup mieux. Sa présence retiendrait le père au logis, et la jeune maman, redevenue vive et bien portante, serait une compagne plus agréable pour son mari.

Après avoir versé quelques larmes d'attendrissement sur son propre compte, Marguerite se remit courageusement à la confection de ravissantes broderies destinées à la layette de l'héritier tant désiré.

Elle était, un après-midi, plongée dans son travail, lorsqu'un coup de sonnette lui fit lever la tête; elle regarda par la fenêtre et, à travers la grille, reconnut Marie-Rose escortée de Rosalie.

— Faites entrer Mlle Godefroy, cria-t-elle à la femme de chambre qui allait ouvrir.

Puis, s'adressant à la visiteuse, elle ajouta :

— Montez, ma mignonne, montez dans ma chambre, je suis en pénitence, je ne dois pas descendre.

Marie-Rose prit des mains de Rosalie un paquet soigneusement emballé et escallada l'escalier d'un bond, comme c'était son habitude. Elle apportait avec elle en entrant dans la chambre de la malade

comme une bouffée de printemps, tant elle était fraîche et gaie.

— Je viens prendre de vos nouvelles, chère madame, dit la fillette en embrassant tendrement Marguerite.

— Vous saviez donc que j'étais souffrante?

— Oui, j'ai rencontré, dimanche, Mme de Prévillac et Marcelle, à Versailles. Elles étaient venues à la grand'messe à la paroisse. Elle m'ont dit que vous aviez été très fatiguée et grand'mère m'envoie vous demander si c'est sérieux.

— Mme Renaudier est trop bonne de s'intéresser à moi. Vous pourrez la rassurer. Je n'ai rien du tout: c'était, en effet, un peu de fatigue tout simplement.

— Grand'mère sera bien contente, car elle s'inquiétait beaucoup à votre sujet; elle vous aime tant, si vous saviez!... Elle me dit toujours de prendre modèle sur vous. Malheureusement, je suis si étourdie que je ne pourrai jamais devenir une femme sérieuse comme vous.

— Mais je ne suis pas si sérieuse que vous croyez, ma chérie; moi aussi, j'aime à rire quelquefois. Votre grand'mère est trop indulgente, elle ne voit pas les défauts des autres.

— Oh! certainement, approuva Marie-Rose avec conviction, grand'mère est la bonté même... Au fait, j'oubliais... Elle m'a chargée d'une commission pour vous, chère madame... Tenez regardez...

En même temps, la fillette ouvrait son petit paquet et déposait sur les genoux de Marguerite une collection d'objets en lainage d'une blancheur éblouissante.

— Oh! que c'est joli! s'exclama la future maman en contemplant avec admiration les minuscules brassières, les culottes, les bas, les chaussures, tricotés par les mains toujours habiles de la bonne grand'maman.

— Marie-Rose, comment pourrai-je remercier Mme Renaudier? Tout cela est charmant. Je suis ravie. Va-t-il être bien là-dedans, mon poupon! Il me semble que je le vois déjà... Oh! cette culotte, c'est un amour! Il faut que je la montre à Max pour l'amuser...

— M. Duplan est heureux d'avoir un bébé? questionna la fillette.

— Mais je pense bien... Quelle idée, Rosie! On est toujours heureux d'avoir un enfant.

— Oh! non, mon cousin Rémy répète constamment que les mioches sont une chose odieuse, insupportable.

— M. Boisléger a de singulières théories, ma mignonne, et je vous conseille de ne pas trop l'écouter.

— Il faut pourtant que j'accepte ce que dit Rémy, puisque, si grand'mère mourait, il serait mon seul parent et mon protecteur.

— Pauvre petite, soupira tristement Marguerite, vous aurez là un chaperon qui ne m'inspire pas une bien grande confiance.

— Comment! Mais grand'mère aime beaucoup son neveu et je sais qu'elle lui a fait promettre de ne jamais l'abandonner.

— Mme Renaudier est la droiture et la bonté même, elle ne peut pas soupçonner le mal. Mais j'ai des raisons de croire que sa religion a été surprise.

Marie-Rose était étonnée et peinée. Elle savait Mme Duplan parfaitement juste et sincère et ne pouvait pas la supposer capable de montrer, sans raison valable, une pareille sévérité envers son cousin.

Du reste, la pauvre enfant, depuis la promenade en automobile avec les Praly, était torturée par la jalousie. Car, enfin, que signifiait l'attitude de Rémy, ce jour-là? Il aimait donc Clotilde, puisqu'il s'oc-

cupait constamment d'elle? Et il n'avait donc aucune affection pour la petite Marie-Rose qui ne pensait qu'à lui?

Oh! quelle horrible chose!

Et voilà que, maintenant, une personne digne de foi venait lui dire de se méfier de cet homme qu'elle aimait!...

La pauvre Marie-Rose était désorientée.

Marguerite s'aperçut de son trouble et attirant gentiment à elle la jolie tête blonde de l'enfant, l'embrassa affectueusement, en lui murmurant tout bas à l'oreille:

— Vous aimez donc bien votre cousin, petite Rosie? Et je vous ai fait de la peine?

La fillette fondit en larmes, puis soudain, avec cette confiance spontanée qui est le privilège de la jeunesse, elle ouvrit son cœur à sa nouvelle amie. Elle raconta son inclination pour Rémy, sa jalousie, son chagrin.

Marguerite la raisonna tendrement, sagement, lui montra la folie et la vanité de cette affection, la plaignit, la consola, et enfin termina son homélie en lui faisant promettre de ne jamais rien faire, accepter ou écouter, sans avoir l'approbation de sa grand'mère.

En échange de cette promesse, la jeune femme promit à son tour de ne jamais abandonner sa petite amie et s'engagea à lui offrir un refuge chez elle, au cas où la bonne-maman viendrait à lui manquer.

Elle offrit ensuite une tasse de thé à la jeune fille et la renvoya, en lui conseillant de rentrer vite, car le ciel se couvrait de gros nuages inquiétants.

En effet, une demi-heure après le départ de Marie-Rose, un violent orage éclata et la pluie se mit à tomber par torrents.

— Oh! mon Dieu, s'écria tout à coup Marguerite d'un air consterné, Max doit

justement descendre du train en ce moment et il n'a pas pris son caoutchouc: il va se faire tremper... Préparons-lui toujours des vêtements de rechange... Où est son pyjama Bon, il est mouillé aussi celui-là. Qu'a-t-il pu faire ce matin Ah! quel être désordonné que mon cher mari! Allons, je vais envoyer sécher tout ça à la cuisine. C'est encore heureux que j'aie pensé à m'en occuper.

Tout en monologuant, l'attentive ménagère inspectait le pyjama dans tous les sens... Un papier tomba soudain de la poche intérieure. Marguerite le prit et machinalement le parcourut des yeux. C'était une lettre de Rémy à Max — lettre datant de quelques jours.

Voici ce qu'elle contenait:

"Mon vieux, je t'écris à la hâte un mot pour te parler de Léa. La pauvre petite a de grands ennuis, elle n'a pas payé sa chambre depuis deux mois, car elle a été malade et n'a rien gagné pendant quelque temps. On parle de l'expulser de son domicile en gardant ses vêtements en gage... Qu'est-ce qui l'attend? La rue... Je ne peux rien pour elle, hélas! tu connais ma propre situation.

"J'ai pensé à toi, en me disant que tu m'en voudrais peut-être de ne pas t'avoir prévenu... Vois ce que tu peux faire et hâte-toi. Il y a urgence.

"Bien à toi.

"Rémy".

La jeune femme atterrée s'assit ou plutôt s'éroula sur un fauteuil, les jambes coupées.

"Que signifiait cette lettre?... Léa... Qu'était cette Léa?... Une femme pour qui Boisléger demandait de l'argent à Max..."

Brusquement, un rapprochement se fit dans son esprit. La lettre datait de huit

jours, et justement, sept ou huit jours auparavant, Max lui avait emprunté deux cents francs sur l'argent destiné à la maison, sous le prétexte de régler une dette de jeu.

C'était un mensonge... Cette somme était pour Mlle Léa...

Max lui avait menti... Max lui mentait...

Dans son désarroi, cette pensée lancinante dominait toutes les autres: Max lui mentait... Et depuis quand?... Depuis toujours parbleu!... Quelle horrible désillusion!... Quelle amertume!...

Marguerite resta à la même place, hébétée, accablée.

Combien de temps cet anéantissement dura-t-il? Une minute? Une heure? Une journée?... Tout à coup, la voix de Max, éclatant en tempête dans le vestibule, la tira de sa torpeur.

— Mon veston, mes pantoufles, vociférait le jeune homme d'un ton aigre. On ne pouvait donc pas préparer tout ça d'avance? On ne pense à rien ici. Vous voyez bien que je suis trempé.

Marguerite fit un violent effort sur elle-même, cacha précipitamment le malencontreux papier dans son cosage et remit à la femme de chambre les objets réclamés par Max.

Mais quand celui-ci entra dans la chambre de sa femme, il fut frappé de son visage bouleversé, complètement décoloré.

— Qu'est-ce que tu as encore? s'écria-t-il avec impatience. En voilà une mine! Tu as fait sans doute des imprudences?

— Je n'ai rien, Max, répondit doucement la jeune femme. L'orage m'a seulement un peu énervée. Je vais me coucher, ce sera passé demain.

En effet, malgré une nuit d'insomnie, Marguerite se leva, le lendemain matin à peu près calmée.

Elle avait souffert tout ce qu'un coeur

comme le sien peut souffrir en pareille circonstance, mais elle s'était résignée. Et elle avait décidé qu'elle ne dirait rien, ne poserait aucune question.

A quoi bon ?

Max lui avait menti une fois, il mentirait encore certainement en lui répondant. Il était donc préférable qu'elle se tut.

Dans cette âme, où le sentiment du devoir tenait une si grande place, l'amour maternel avait annihilé tous les autres sentiments, Marguerite se devait à son enfant d'abord ; pour lui, elle devait vivre et tout supporter.

A partir de ce jour, la jeune femme s'enferma dans un silence fier et dans une froideur digne, dont elle ne se départit plus.

Elle remplissait scrupuleusement tous ses devoirs, elle restait affable et d'une parfaite égalité d'humeur. Mais elle n'eût plus pour son mari les câlineries et les tendresses, qui font pourtant la douceur de la vie à deux.

Max remarqua bien vite ce changement d'attitude et il en souffrit cruellement, car sans s'en douter lui-même — aveuglé qu'il était par l'illusion d'un autre amour — il adorait sa femme et lui rendait complètement justice.

En sorte qu'entre ces deux êtres qui s'aimaient, qui vivaient côte à côte, l'un pour l'autre, unis par tant de liens puissants, un fossé de jour en jour plus profond se creusa...

XII

L'exploitation des mines de L... n'avait pas encore donné — on s'en doute — les brillants résultats que le prospectus annonçait, faisait même prévoir comme tout proches. Aussi, la réunion des actionnaires que Rémy Boisléger avait été contraint

de convoquer au siège social, rue Saint-Marc, fut-elle extrêmement orageuse.

Un certain Paul Dauny, paysan enrichi qui possédait d'assez grandes propriétés dans le voisinage de la mine, se montra particulièrement agressif. Croyant faire une spéculation magnifique, cet homme avait d'abord pris un gros paquet d'actions, puis se figurant que la mise en exploitation de la mine allait transformer le pays, il avait acheté en masse des terrains détestables et impropres à toute culture, comptant leur voir prendre bientôt une énorme plus-value.

Il avait même projeté, car il voyait grand, de construire des maisons ouvrières, un hôtel, un bazar, enfin toute une ville, à l'instar de celles qui poussent comme des champignons autour des placers en Californie.

Mais notre spéculateur ne tarda pas à constater qu'après quelques vagues simulacres d'études et de travaux, on ne faisait plus rien du tout autour de "sa mine". Il commença à s'inquiéter :

"Si les choses allaient mal tourner?... Si son argent allait être perdu?"

Il consulta un avocat du pays qui lui laissa entendre qu'il avait été roulé.

Alors, affolé, il avait pris le train pour Paris afin d'assister à la réunion des actionnaires.

Hélas ! après avoir entendu le rapport de l'administrateur-délégué et la discussion qui suivit cette lecture, il était fixé sur l'avenir de l'affaire et ne pouvait plus conserver le moindre doute sur l'usage malhonnête qui avait été fait des fonds versés.

A peine sortit de l'immeuble de la rue Saint-Marc, l'infortuné Paul Dauny, furieux et navré, se rendit chez le procureur de la République, où il déposa une plainte pour escroquerie et abus de confiance

contre les deux administrateurs responsables, c'est-à-dire contre MM. Max Duplan et Rémy Boisléger.

Ce dernier avait déjà compris d'ailleurs que l'aventure se gâtait, et préparé aux plus fâcheuses éventualités, il avait pris ses mesures en conséquence.

La réunion des actionnaires s'était terminée à onze heures.

A midi trente-cinq, M. Boisléger montait, à la gare du Nord, dans le train de Bruxelles.

En prenant ainsi la fuite, Rémy laissait le malheureux Max seul aux prises avec les pires difficultés. Cette pensée ne l'arrêta pas.

"Bah! sa femme paiera! se dit-il en manière d'excuse, et tout s'arrangera."

Entraîné par l'indignation débordante de l'actionnaire Dauny, le procureur de la République se décida assez rapidement à agir. A trois heures, il était rue Saint-Marc.

Une courte perquisition dans les bureaux des mines de L... lui fit découvrir quelques papiers, dont l'examen sommaire lui démontra tout de suite que les accusations portées contre les deux administrateurs étaient fondées.

La comptabilité était extrêmement vague — aussi vague que la mine, sans doute. Mais à défaut de la comptabilité, M. Dauny et les autres actionnaires qui s'étaient joints à lui présentaient des reçus — des reçus signés par Max Duplan — qui prouvaient que des sommes importantes (environ deux cent mille francs) avaient été encaissées par les dits administrateurs et détournées évidemment de leur objet, puisqu'on ne trouvait aucune trace de leur affectation à des travaux intéressant la mine.

Ces agissements louches légitimaient amplement une arrestation immédiate. Le

juge d'instruction qui accompagnait le procureur signa donc deux mandats d'amener, l'un concernant Rémy Boisléger qui fut exécuté sur l'heure, l'autre concernant Max Duplan, qui fut transmis au parquet de Versailles.

Naturellement, quand le commissaire aux délégations judiciaires, chargé d'arrêter Boisléger, se présenta au domicile du dit Boisléger, il trouva l'oiseau envolé.

Comme le magistrat voulait perquisitionner tout de même dans l'appartement de l'inculpé, la concierge de l'immeuble poussa les hauts cris et se répandit en lamentations sur le malheur des temps.

— En qui avoir confiance, Seigneur!... en qui, je vous le demande?... Un jeune homme si bien, ce monsieur Rémy!... si poli, si rangé!... C'est à ne plus croire à rien... Oh! un commissaire dans la maison... une maison où il n'y avait jamais d'histoire... J'en ferai une maladie...

Tout en gémissant, la bonne femme avait ouvert l'appartement de son locataire.

Mais le représentant de la justice, après un rapide examen, dut se retirer bredouille: il ne trouva absolument rien, pas un chiffon, pas un papier pas un bibelot.

— Ce Boisléger doit être un malin, il avait pris depuis longtemps ses précautions, bougonna le commissaire en s'éloignant. Pourvu qu'on ne fasse pas également buisson creux avec l'homme de Marly!...

Max avait passé chez son ami une heure avant la visite judiciaire. S'il y était venu après, il aurait été informé par la dame du cordon de ce qui s'était passé et cela lui aurait peut-être inspiré des craintes sur son propre sort.

Mais, tout en restant dans l'ignorance, le jeune homme n'était pas sans inquiétude.

En effet, l'attitude des actionnaires à l'assemblée du matin l'avait plus éclairé en une heure sur la situation de la mine et les responsabilités qu'il avait assumées dans l'affaire — sans s'en douter — que toutes les explications dont Rémy l'avait gratifié depuis un an.

Aussi bien, c'était pour avoir des éclaircissements complémentaires qu'il s'était mis immédiatement à la recherche de Boisléger.

Peine perdue, recherche inutile. Rémy était introuvable. On ne l'avait vu ni chez lui, ni au cercle, ni au café.

Enervé, éreinté, de plus en plus inquiet, Max dîna seul au restaurant où Rémy prenait d'ordinaire ses repas, et où, bien entendu, il ne parut pas ce soir-là.

A force de se creuser la tête, le jeune homme eut une inspiration.

— Je parie, se dit-il, que l'animal a tout simplement dîné avec Léa et passe tranquillement sa soirée au café-concert... Si j'allais m'en rassurer... Léa ne me mangera pas, elle sera même peut-être contente de me voir. Enfin, il faut absolument que je mette la main sur Rémy et, pour cela, je dois le chercher partout où il peut être.

Sans réfléchir davantage, Max sauta dans un taxi et se fit conduire aux Folies-Poissonnière. Il était neuf heures et demie quand il arriva.

Après avoir fait le tour de la salle, en cherchant des yeux son ami, il choisit une place assez en vue, s'assit, commanda une consommation et regarda la scène.

Il éprouvait une impression bizarre mais sans aucune émotion.

Était-ce vraiment "sa Léa" qui allait s'exhiber devant ce public plutôt mélangé, entre des chiens savants et des pitreries de clowns? Il ne parvenait pas à le croire. D'ailleurs, malgré ses efforts pour se ressaisir, sa pensée restait vague, incertaine,

ses idées incohérentes.

D'abord, pourquoi était-il dans cette salle?... Ah! oui, pour tâcher de retrouver Rémy... Et c'était à Léa qu'il irait tout à l'heure demander des nouvelles de son ami!...

Des applaudissements éclatèrent... Max leva la tête... Miss Peyret entra en scène.

Elle était vêtue d'un costume bizarre. Sa robe blanche à fleurs, très étroite, la décolletait outrageusement et découvrait ses pieds chaussés de "baby" vernis à talons plats. Sur la masse de ses cheveux blonds, était posé un énorme chapeau noir, ses joues pâles étaient avivées de fard et un violent trait de crayon noir agrandissait encore ses yeux qui paraissaient démesurés dans son mince visage.

Ainsi accourcée, la jeune femme donnait l'impression d'une de ces poupées anglaises, caricatures singulières des bébés britanniques à la silhouette si amusante.

C'était donc bien Léa, cette femme fardée, effrontée, qui, de sa belle voix grave, lançait sur cette estrade des couplets équivoques.

La chanteuse avait, d'ailleurs, un vif succès, ce qui ne semblait ni l'embarrasser ni lui déplaire.

Max sentit une brûlante rougeur lui monter au front.

C'était donc là celle qu'il avait tant aimée... celle qu'il croyait ne pouvoir jamais chasser de son cœur... celle dont le souvenir lui avait fait méconnaître et délaïsser sa femme!... Quelle folie!...

Non, non, il n'aimait pas miss Peyret... Il avait aimé une Léna créée par son imagination... mais celle-là était morte... il était donc libre... libre!

Et il aimait sa femme, sa douce et tendre et sage Marguerite, son épouse chérie, au cœur pur, au dévouement inlassable, qui était sienne pour toujours, qui lui avait

tout donné, sa fortune, son amour, sa vie... et qui allait être la mère de son enfant.

Quel misérable fou il avait été! Mais avec quelle joie il serait maintenant raisonnable!... Vite, vite, il allait se jeter aux pieds de sa bien-aimée pour se confesser, lui ouvrir son coeur, lui demander pardon...

Le pauvre garçon croyait sortir d'un cauchemar, il éprouvait un véritable sentiment de délivrance et... ne pensait plus qu'à Marguerite.

Mais le "numéro" était fini et la chanteuse, en se retirant, répondait par un gracieux sourire aux applaudissements de ses admirateurs.

Max absorbé par son idée s'était levé machinalement: il n'entendait plus rien. Mais, au moment de partir, son regard croisa celui de Léa. Celle-ci le reconnut et lui fit un petit signe amical.

Brusquement rappelé à la réalité, le jeune homme hésita.

"Bah! se dit-il, elle m'a vu, je ne peux pas m'en aller sans lui parler. Pourquoi la chagriner?... Et puis, il me faut des nouvelles de Rémy."

Cinq minutes plus tard, Max Duplan était introduit dans la loge de l'artiste.

— Max, est-ce bien vous? s'écria Léa sans émotion apparente. En voilà une surprise!... Pourquoi n'êtes-vous jamais venu me voir? Moi qui était si bien convaincue que vous étiez mon ami!...

— Mais je le suis, ma chère Léa, et je ne vous oublie pas. Mais, vous le savez peut-être, je suis resté longtemps absent.

— Oui, oui, je sais, Boisléger m'a dit ça. Un chic voyage de noce, hein? Et avec une femme épatante, paraît-il... Vous en êtes un veinard!

— Certainement, répondit le jeune homme choqué de cette désinvolture. Mais vous-même, mon amie, vous paraissez sa-

tisfaite de votre situation.

— Heu! il y a de bons moments... il y en a aussi de mauvais. Pour l'instant, je me tire d'affaire.

— Ah! dit simplement Max étonné, car ceci cadrait mal avec les rapports de Boisléger.

Et après une seconde de silence:

— Croyez bien, ma chère amie, ajouta-t-il, que je me réjouis très sincèrement que vous soyez satisfaite... Mais vous avez sans doute besoin d'aller vous reposer, je ne veux pas vous retarder... J'étais venu seulement vous demander si vous aviez vu aujourd'hui notre ami Rémy.

— Boisléger?... Mais il y a une éternité que je n'ai pas eu de ses nouvelles. Oh! ce n'est pas une perte, il est toujours dans une de ces purées... Du reste, vous devez en savoir quelque chose: il doit vous "tâper" souvent...

— Mais non, mais non, balbutia le pauvre garçon abasourdi de la tournure imprévue que prenait l'entretien. Je croyais au contraire que Rémy vous voyait souvent... vous...

Il n'osa pas ajouter: "Vous apportait de l'argent", car un affreux soupçon le torturait depuis une minute, le désorientait complètement.

La jeune femme devinant peut-être la raison de son embarras, le regarda longuement et une lueur d'attendrissement passa dans ses beaux yeux sombres.

— Mon cher Max, reprit-elle avec douceur, comme vous avez été bon et secourable, pour moi autrefois! Je ne vous en ai pas assez remercié. Je ne me rendais pas compte de ce que vous valiez. Maintenant, je connais mieux la vie et je vous rends justice dans mon coeur. Je ne retrouverai jamais un autre Max sur ma route.

— Merci de ces bonnes paroles! Moi aussi, Léa, je vous aimais bien.

— Je le sais. Aussi, je voudrais vous dire quelque chose aujourd'hui, avant que nous nous séparions pour toujours... Oui, oui, pour toujours, affirma Léa sur un signe de protestation de Max, nos existences sont trop différentes, il est inutile que nous continuions à nous voir... Donc, mon ami, je voulais vous dire ceci: Oubliez-moi... Si jusqu'ici vous avez gardé le souvenir de votre petite amie d'autrefois, à partir de ce soir, il faut le chasser de votre cœur.

“Vous êtes mariée, vous avez une femme charmante, soyez heureux. Vous avez fait pour moi tout ce que vous pouviez. Merci. Désormais, vous ne pouvez plus rien. Pensez que je suis morte.

“Permettez-moi maintenant de vous donner un conseil: Méfiez-vous de Boisléger. Cet homme a une vilaine âme, que vous ne soupçonnez pas, vous si loyal, si confiant. Rémy ne peut que vous donner de mauvais exemples. Méfiez-vous, méfiez-vous...”

“A présent, allez-vous-en, Max. Je dois reparaitre en scène dans une minute. Adieu, mon ami!”

Le jeune homme incapable de prononcer un mot se laissa mettre à la porte sans résistance. Comme un automate, il sortit du music-hall, prit une voiture et se fit ramener au cercle.

Tant d'émotion, de surprises, d'inquiétudes avaient bouleversé son cœur depuis le matin, qu'il se sentait complètement abruti, la tête vide.

Il éprouvait un violent désir de se retrouver auprès de sa femme, mais pour ce qu'il avait à lui dire, il était nécessaire qu'il fût en possession de tout son sang-froid. Dans l'état de santé où était Mar-

guerite, il fallait lui éviter toutes les émotions, mêmes douces.

Il résolut donc d'attendre au lendemain pour rentrer chez lui et prit une chambre au cercle.

Mais, naturellement, il lui fut impossible de dormir; tous les événements de la journée dansaient dans sa cervelle une ronde échevelée. Les question d'argent le tracassait. Ce que Léa lui avait dit de Rémy l'affligeait. Evidemment, la conduite de son ami était louche, très louche. Jusqu'à quel point, cependant, Boisléger l'avait-il trompé? Il ne fallait peut-être pas encore mettre les choses au pire... jusqu'à preuve du contraire.

Au surplus, parmi les sentiments qui le tiraillaient en sens divers, la joie dominait tous les autres. Il se sentait réellement délivré d'un cauchemar. Quel bon ménage, ils allaient faire désormais, Marguerite et lui! Il renoncerait pour toujours à la vie frivole et absurde qu'il menait depuis quelques mois, il chercherait une occupation sérieuse, il travaillerait courageusement, sagement, pour sa femme, pour son fils... Quel bonheur idéal!...

Le lendemain, le jeune homme se leva de bonne heure, s'habilla à la hâte et prit le train pour Marly.

Il arrivait chez lui, le cœur gonflé et prêt à se jeter dans les bras de sa femme en lui criant son amour, lorsqu'en franchissant le seuil de sa demeure, il entendit le bruit d'une discussion entre la femme de chambre et deux inconnus qui se tenaient dans le vestibule.

— Messieurs, je vous jure que monsieur n'est pas ici, répétait la jeune fille, il est parti hier matin et on ne l'a pas revu depuis.

— Que désirez-vous? lança Max Duplan en surgissant soudain.

— Qui êtes-vous?

— Celui que vous demandez.

— M. Max Duplan?

— Parfaitement.

— Fort bien, je vous arrête.

— Vous m'arrêtez, moi?...

— Oui, voici le mandat d'amener. Je pense que vous nous suivrez sans opposer de résistance, cela vaudra mieux pour tout le monde.

— Arrêter monsieur! s'écria la femme de chambre avec horreur, mais madame qui est déjà si souffrante va en mourir.

Ces paroles rappelèrent Max au sentiment de ses responsabilités. Il devait prévenir sa femme aussi doucement que possible, en lui apportant! hélas!, un affreux chagrain au lieu des mots d'amour dont son coeur était plein.

— Monsieur, dit-il au policier, je n'ai aucun désir de m'enfuir, je vous suivrai très docilement, vous pouvez être tranquille. Seulement, je vous demande de m'accorder un quart d'heure de grâce. Ma femme est malade, une émotion trop brusque peut la tuer, laissez-moi le temps de la préparer...

Le commissaire réfléchit quelques secondes:

— Soit, dit-il enfin, je vous accorde ce délai. Allez...

— Merci, vous êtes un homme de coeur.

Max monta lentement l'escalier et entra doucement dans la chambre de Marguerite. Celle-ci encore couchée était assise sur son lit, les yeux pleins d'inquiétude: elle avait entendu le bruit des voix et reconnu celle de son mari:

— Qu'y a-t-il, mon ami? demanda-t-elle, le coeur serré d'angoisse, en apercevant la mine défaite du jeune homme. Voilà trois fois que je sonne et personne ne répond. Qui est en bas?

— Oh! mâchonna-t-il, ce sont des gens qui viennent sans doute te rendre un grand

service, Marguerite: celui de te débarrasser de moi.

La jeune femme ouvrit la bouche pour répondre, mais ne put articuler un mot.

— Mais, oui, ma pauvre femme, tu vas être bien tranquille, poursuivit Max, on vient pour m'arrêter... Une plainte a sans doute été portée contre moi à propos de cette affaire de mine dans laquelle j'ai sottement engagé ma responsabilité... Je pense, d'ailleurs, que je n'aurai pas de peine à démontrer ma bonne foi et à éviter l'accusation d'escroquerie... En tout cas, comme nous sommes mariés sous le régime dotal ta fortune ne peut pas être compromise dans la catastrophe: tu n'as aucune inquiétude à avoir sur ce point.

— Max! Max! balbutia enfin la jeune femme qui suffoquait, arrêté, toi! arrêté! Max pourquoi? pourquoi?... Tu n'as pas touché un sou de cet argent, qu'on t'accuse d'avoir détourné. Au contraire, tu en as toujours donné.

— Que veux-tu ma chère amie, des fonds ont été versés qui se sont évaporés, je ne sais trop comment par exemple. Je suis responsable tout de même. Comme je ne peux pas désintéresser ces plaignants, on m'emprisonne, c'est assez logique.

— Mais je ne veux pas, c'est impossible... je ne veux pas que tu sois déshonoré. Je suis riche, moi, je paierai. Tout ce que j'ai est à toi, Max, tu le sais...

— Tu oublies, ma chérie, que nous ne pouvons pas toucher à tes capitaux. Or, il ne s'agit pas de quelques billets de mille francs que tes revenus pourraient fournir à la rigueur, mais de deux cent mille francs au moins, si je m'en rapporte aux chiffres qui ont été discutés à la réunion d'hier matin. Du reste, il sera tout à fait injuste que tu payes mes imprudences. Non, je subirai mon sort.

— Tu déraisonnes, Max. Je trouverai

de l'argent n'importe comment, mais tu n'iras pas en prison... Non, non, je ne veux pas... Je me mets en campagne tout de suite, je vais me lever, donne-moi ma robe...

Max s'avança vivement vers le lit, prit sa femme dans ses bras et l'embrassa tendrement.

— Marguerite, tu es un ange, murmura-t-il, attendri jusqu'aux larmes; mais hélas! tu ne peux rien pour moi en ce moment. Je dois suivre immédiatement ceux qui sont venus pour m'arrêter, le court répit qu'on m'avait accordé est écoulé. Laisse-moi partir. Sois courageuse, pense à notre enfant, ménage-toi pour l'amour de lui... Adieu, ma femme chérie!...

XIII

— Depuis trois jours qu'il était en prison, Max n'avait reçu de sa femme qu'un mot très bref lui disant qu'elle était toujours souffrante et qu'elle ne pourrait pas venir le voir tout de suite.

Cette séparation brutale le torturait plus que tout. Son impuissance à épargner de telles douleurs à celle qu'il aimait le mettait hors de lui; il se serait frappé la tête aux murailles dans de vraies crises de désespoir.

Est-il besoin d'ajouter que la pauvre Marguerite, seule de son côté, en tête-à-tête avec son malheur, était au moins aussi à plaindre qui lui. Au bout de trois jours de repos, elle allait physiquement mieux. Dompant ses nerfs par un effort de volonté, elle avait recouvré son calme, elle était prête à la lutte. Et oubliant généreusement ses griefs envers son mari, puisqu'il était malheureux, elle ne pensait qu'à une chose, n'avait qu'un objectif: le sauver, le sauver à tout prix.

Avant de commencer ses démarches,

Mme Duplan voulut consulter son oncle, le colonel Verdier, en qui elle avait une grande confiance.

Le brave homme fut atterré. Malheureusement, il ne pouvait pas personnellement venir en aide à la pauvre enfant, puisqu'il ne possédait aucune fortune et vivait uniquement de sa retraite. Mais il se mit entièrement à sa disposition pour faire toutes les corvées nécessaires.

Marguerite exprima le désir de désintéresser immédiatement les plaignants pour faire remettre son mari en liberté. Le colonel, qui connaissant exactement les conditions de son contrat, lui démontra l'impossibilité absolue où elle se trouvait de toucher à son capital.

— Ah! si Max m'avait écoutée, gémissait l'épouse éplorée, nous n'aurions pas fait ce contrat stupide.

— Ne regrette pas trop qu'il ait été fait, ce contrat. Pour les enfants, il vaut mieux que ta fortune soit sauvegardée. Mais, voyons, tu n'as pas quelques économies?

— Non, rien du tout. Nous avons tout dépensé pendant notre voyage en Italie.

— Tant pis, ma chère enfant, car si tu avais pu réunir une vingtaine de mille francs, tu les aurais offerts comme caution et il est probable qu'avec cette garantie, on aurait pu obtenir la mise en liberté provisoire de ton mari.

— Vous croyez, mon oncle?... Si j'en étais sûre!... Mais où trouver vingt mille francs?

— Tu n'as personne qui puisse te les prêter?

— Si, ma belle-mère. Cette démarche me coûtera beaucoup. Mais, enfin, Max est son fils, c'est à elle de nous aider. J'y vais ce soir même: il n'y a pas de temps à perdre. Merci, mon bon oncle, de vos conseils et de vos encouragements, je me sens moins seule... Je vous admire, d'ailleurs: vous

n'avez pas un mot de blâme pour Max. Tant d'autres, à votre place, m'auraient torturé par des: "On te l'avaient bien dit. On t'avait prévenue de ce qui arriverait... etc., etc..."

— Mon enfant, récriminer quand le mal est fait ne sert à rien, répondit le vieillard. Ton mari a été imprudent, mais je ne le crois pas coupable, c'est un honnête garçon et je pense me connaître en hommes... Allons, du courage! Tu paieras et tout sera dit. Plaie d'argent n'est pas mortelle.

Marguerite poussa un soupir.

"Ah! certes, s'il n'y avait que la question d'argent!"

Décidé à faire le soir même sa pénible démarche auprès de sa belle-mère, la jeune femme renonça à aller voir son mari ce jour-là, comme elle en avait d'abord l'intention. Elle jugea qu'il était préférable de ne le voir que le lendemain et de pouvoir lui apporter en même temps une bonne nouvelle.

Elle reprit donc immédiatement le train pour Versailles et arriva au Buisson vers cinq heures. Là, elle trouva Mme de Périllac pâle, sombre et plus revêche que jamais.

Lucien avait eu une terrible crise pendant la nuit. Le médecin appelé en hâte avait découvert de nouveaux abcès et décidé de faire une ponction sans retard. Le petit malade avait subi dans la matinée la douloureuse opération. Maintenant, il reposait.

— Ma mère, dit tristement Marguerite après avoir écouté le récit que lui fit la baronne, je suis désolée d'avoir à ajouter encore un souci à l'affreuse peine que vous éprouvez déjà. Mais les circonstances ne me permettent pas d'attendre.

— Allons, qu'y a-t-il? demanda Mme de Prévillac, étonnée de ce préambule, quel-

que chose de grave, si j'en juge par votre mine?...

— Oui, de très grave. Je viens vous demander un service, un très grand service. Vous serait-il possible de nous prêter avec ma garantie la somme de... vingt mille francs?

— Vingt mille francs?... Ah! c'est une question d'argent... Mon fils a encore fait quelque sottise... C'est ça qui ne m'étonne pas.

Marguerite rougit et protesta vivement:

— Non, Madame, Max n'a rien fait de mal, mais il s'est laissé entraîner par ce misérable Boisléger dans une affaire louche. Max qui est la droiture même n'a rien soupçonné. Aujourd'hui, il se trouve compromis sans savoir trop comment...

— Ah! vraiment, quelle jolie histoire. L'innocent Max candide comme un enfant, qui ne voit rien, qui ne sait rien et que l'on accuse injustement! Comme c'est vraisemblable!... Je voudrais entendre l'autre son de cloche pour me faire une opinion. Enfin, qu'est-ce au juste?

— Je vous l'ai dit: Max est compromis et... et... on est venu l'arrêter.

— L'arrêter?... Vous venez de m'affirmer son innocence... Je suppose, cependant, que, si le juge d'instruction l'avait considéré comme innocent, il aurait regardé deux fois avant de le faire incarcérer.

— Mais, madame, vous n'allez pas accuser votre fils d'être un voleur, je pense? s'écria Marguerite d'un ton indigné.

— Je n'accuse pas, je constate... Max a toujours eu la plus déplorable conduite, il a gaspillé sa fortune d'une façon absurde, rien ne m'étonne de lui.

— Mais ce n'est pas vrai, madame, mon mari n'est pas coupable, je l'affirme, j'en suis sûre... et je veux le sauver.

— Ma chère amie, votre mari est mon

fil et je le connais depuis plus longtemps que vous. Encore une fois, ce qui arrive ne me surprend nullement. Tirez-le de là, si vous voulez, mais il aura bientôt fait de se mettre dans le même cas.

— Enfin, Max a mangé sa fortune, c'est possible, mais il n'a jamais rien fait de malhonnête.

— Ah! vous trouvez!

— Mais... pas que je sache toujours!

— Comment! vous ne savez pas? Alors, vous estimez que la conduite de Max envers vous est honorable? D'abord, il vous a épousée pour se tirer d'une situation analogue à celle où il se trouve aujourd'hui; ce n'est pas déjà très propre. Ensuite, il vous a délaissée odieusement pour courir dans les lieux de plaisir et gaspiller votre argent avec de mauvais sujet de son gendre. Pour comble, enfin, il se compromet maintenant dans une affaire louche et agit de telle sorte que la Justice est obligée de le faire mettre en prison. Allez donc, si tout cela ne vous suffit pas, qu'est-ce qu'il vous faut?

Marguerite avait écouté ce violent réquisitoire avec horreur, accablée, anéantie. La baronne savait ce qu'elle faisait en frappant sans merci à l'endroit sensible, heureuse qu'elle était de torturer la pauvre jeune femme qui avait à ses yeux le double tort d'aimer Max et d'être aimée de Lucien.

Elle continua implacable:

— Oui, vraiment, il ne manque pas de toupet, mon fils!... Alors, il vous envoie pour me demander de l'argent?... un rien: vingt mille francs?... Il me connaît pourtant et se doute de ma réponse, je ne change pas d'avis comme ça... Sachez-le avant de se décider à vous épouser, Max avait déjà tenté la chance auprès de moi.

— Maman, avait-il gémi, prêtez-moi dix mille francs — c'était dix mille francs

seulement dans ce temps-là — vous me sauverez... je vous promets de vous les rendre."

"J'ai refusé les dix mille francs, comme je refuse aujourd'hui les vingt mille. Mon fils aîné a eu une part aussi belle. Ce que je possède appartient à mes autres enfants, ce n'est que justice. Puis, je vous le répète, ce serait en pure perte que je viendrais à son secours, Max est incorrigible.

Marguerite fit un effort violent pour se ressaisir et se leva. Elle tremblait de tous ses membres et ses pauvres yeux désespérés auraient attendri un tigre.

— Madame, dit-elle enfin, je pense que vous êtes satisfaite. Depuis longtemps vous désiriez me dire tout ce que je viens d'entendre. Vous dormirez désormais plus tranquille. Vous avez toujours haï votre fils, il était donc impossible que vous m'aimiez, moi...

"Vous auriez pu avoir égard à ma situation et à ma douleur. Mais vous n'avez pas eu pitié... Je vous pardonne, cependant, car je sais que vous êtes bien malheureuse.

"Je dois ajouter que, sur un point, vous vous trompez... Mon mari ignore la démarche que je fais en ce moment; je m'arrangerai même pour qu'il l'ignore toujours ou du moins le plus longtemps possible. Naturellement, après ce qui vient de se passer, non seulement je ne vous demande plus rien, mais, si vous m'offriez maintenant votre aide, je ne l'accepterais pas.

"En dépit de votre opinion, je fais encore crédit à mon mari, au père de mon enfant. Je le sauverai seule, et, si mes sacrifices sont inutiles, je ne les regretterai jamais, j'aurais fait mon devoir.

"Adieu, madame, je prie Dieu de ne pas vous faire regretter trop cruellement votre attitude présente".

Les deux femmes se trouvaient en ce moment-là dans la chambre de la baronne qui communiquait directement avec celle où reposait Lucien. La porte étant entrebâillée, le bruit de la discussion finit par réveiller le petit malade qui se mit à crier :

— Marguerite!... Marguerite!... c'est vous... j'ai reconnu votre voix. Venez vite m'embrasser.

La jeune femme hésita, puis sa générosité l'emporta. Elle entra dans la chambre voisine et, tombant à genoux auprès du lit, elle couvrit de baisers et de larmes le visage pâle de son petit ami.

— Vous voilà donc, oh! quel bonheur! murmura l'enfant en rendant les caresses. Vous n'êtes plus malade, dites? Vous allez revenir souvent?... Je suis si triste sans vous... Mais qu'est-ce que vous avez? Vous pleurez? Pourquoi? C'est parce que je suis plus souffrant?... Non?... Mais qu'avez-vous? qu'avez-vous? On vous a fait de la peine? J'entendais la voix fâchée de maman tout à l'heure. Qu'est-ce qu'elle vous a dit?... Marguerite, ma chérie, répondez-moi... je ne veux pas vous voir pleurer ainsi...

Mais Marguerite, qui s'était si péniblement contenue pendant la scène avec Mme de Prévillac, sentait, en face de l'émotion et de la tendresse de Lucien, toute son énergie l'abandonner. Elle dut faire un violent effort pour se ressaisir. Elle se leva en essuyant ses yeux; et inventant un pieux mensonge pour rassurer l'enfant, elle murmura d'une voix calme :

— Je suis très nerveuse en ce moment, mon chéri; en vous voyant couché et si pâle, j'ai eu une impression pénible. Je venais vous embrasser et vous recommander de ne pas vous tourmenter à mon sujet. Pendant quelque temps, je ne pourrai pas revenir, car le médecin m'ordonne de

me reposer et m'interdit d'aller en voiture.

— Encore un médecin qui invente quelque chose pour me martyriser, balbutia l'enfant. Moi je veux vous voir, je m'ennuie tant!... D'abord, il y aurait un moyen bien simple, je vais le dire à maman, vous n'avez qu'à rester ici. Vous voulez bien, n'est-ce pas?

La jeune femme eut un sourire amer.

— Voyons, Lucien, soyez raisonnable, répondit-elle. Et Max que dirait-il? Dans un mois, vous irez bien et vous viendrez me voir à Marly. Et vous verrez en même temps votre petit neveu, car ce sera un fils, le bébé que j'attends... Je l'appellerai Lucien, comme vous, c'est vous qui serez le parrain...

— C'est vrai! c'est moi qui serai le parrain!... Oh! Marguerite, comme vous êtes bonne! vous ne m'aviez jamais dit cela... Que je suis heureux!... Mais, mais... guérirai-je?

— Oui, oui, vous guérirez, il n'y a pas de doute... Allons, embrassez-moi et laissez-moi partir... Adieu, mon cher petit frère!...

— Au revoir! Au revoir!... Vous m'écrirez?...

XIV

“Mon Dieu! mon Dieu! quel malheur! La pauvre enfant! Qu'a-t-il pu lui arriver?... Oui, certes, j'y vais, j'y vais tout de suite, je ne peux pas l'abandonner... elle est si seule!...”

Ainsi monologuait, tout en rangeant des objets de toilette dans un sac de voyage, l'excellente Mlle Varlet, toute bouleversée par une lettre qu'elle venait de recevoir de Marguerite Duplan et dans laquelle celle-ci, après avoir expliqué en quelques mots le départ de Max, priait son institu-

trice de venir s'installer auprès d'elle.

Mademoiselle Amélie partit une demi-heure plus tard. A son arrivée à la villa "Bon Abri", elle trouva un triste spectacle et comprit que sa présence auprès de son ancienne élève ne serait pas inutile.

Marguerite était sortie désespérée de son entretien avec sa belle-mère. Dans le feu de la discussion et sous le coup de son indignation, elle avait pris violemment fait et cause pour son mari. Mais, maintenant, en réfléchissant, elle s'interprétait bien différemment tout ce qu'elle avait entendu.

Hélas! Ce qu'avait dit la baronne était bien la vérité. La conduite de Max le prouvait, du reste.

Quelle confiance avoir désormais en cet homme qui lui avait menti? Qu'avait-il donc à cacher? Que complotait-il d'accord avec ce misérable Boisléger?

Autant de questions insolubles que la pauvre enfant se posait en vain; autant de pensées lancinantes qui la torturaient sans qu'elle pût les écarter.

Les souffrances morales avaient eu, naturellement, une fâcheuse influence sur la santé de la jeune femme, qui avait été obligée de garder le lit et qui était encore bien pâle, bien faible et profondément abattue lorsqu'entra Mlle Amélie.

— Dans quel état vous voilà, ma pauvre chérie! s'écrie la vieille demoiselle tout émue.

— Oui, chère bonne amie, je suis bien malade, allez. Mais je suis tellement malheureuse que je voudrais mourir.

— Marguerite, répliqua sévèrement Mlle Varlet, voilà une vilaine parole que je n'attendais pas de votre bouche. Vous ne pensez donc pas à votre enfant?

— Oh! si... Mais, s'il mourait avec moi, tout serait fini... la vie est horrible...

— Vous déraisonnez, ma chère enfant,

mais vous êtes excusable, puisque vous êtes souffrante... Allons, racontez-moi un peu ce qui vous arrive. Votre lettre ne me donnait pas beaucoup de détails. Votre mari est parti?... Comment?...

Marguerite raconta du mieux qu'elle put la funeste histoire à sa vieille amie, qui, l'écouta avec plus d'anxiété qu'elle ne voulut le laisser voir. Quand elle eut terminé, elle laissa sa tête retomber sur l'oreiller et fondit en larmes. Pour un peu, Mlle Varlet en eût fait autant. Elle se ressaisit cependant, la première et murmura gravement:

— Mon enfant, je conviens que vous êtes malheureuse, mais tout ceci ne me paraît pas irréparable. Vous me dites vous-même que M. Duplan est innocent. C'est une grande consolation. Songez à ce que vous éprouveriez si vous le saviez coupable.

— J'en mourrais, je vous dis...

— Il n'est pas question de mourir, mais d'agir. Il faut d'abord aider votre mari à sortir de cette aventure. Ensuite, vous aviserez ensemble à réparer le mal.

— Ah! S'il n'y avait que la question d'argent!...

— Mais qu'y a-t-il de plus?

Avec de nouvelles larmes, l'épouse désolée livra le douloureux secret qui l'étouffait. "Max ne l'aimait pas... ne l'avait-il jamais aimée... et il en aimait peut-être une autre!"

A cette révélation, l'innocente demoiselle resta complètement désorientée. Cela sortait de sa compétence.

D'abord, comment un homme pouvait-il ne pas aimer une femme aussi charmante que Marguerite? Il fallait pour cela être ou fou ou quelque chose d'approchant.

Comment! Voilà un garçon qui a l'insigne bonheur d'épouser une jeune fille exquise, intelligente, bonne, distinguée,

instruite, parfaite, en un mot, et riche par-dessus le marché, ce qui ne gâte rien! Et il la plante là!... juste au moment où elle va subir une terrible épreuve: celle de la maternité!... Ah! décidément, les hommes ne valent pas grand chose!

Et, dans son indignation, la vieille fille remercia le ciel d'avoir échappé aux maléfices de ces êtres néfastes.

Mais, pour l'instant, l'indignation ne servait à rien. Il fallait avant tout aider et encourager la victime.

— Mon enfant, reprit la sage conseillère, tout ce que vous me dites là me cause une peine infinie. Mais soyez courageuse. C'est dans la douleur que la vertu est nécessaire. Il est trop facile de faire son devoir quand on est heureux. En somme, vous n'avez rien de précis ni d'absolument grave à reprocher à votre mari. Il a été négligent, peu affectueux envers vous, mais vous convenez vous-même que cette humeur bizarre était peut-être causée par ses ennuis d'affaires. Il faut lui pardonner.

— Mais j'ai été d'une patience angélique, je n'ai jamais réclamé, je n'ai jamais fait d'observation, sanglota Marguerite.

— Continuez, ma chérie, vous en serez récompensée. Quand vous aurez sauvé votre mari, vous lui aurez donné un fils et qu'il retrouvera auprès de vous la douceur d'un foyer honnête, je suis sûre qu'il vous reviendra tout à fait et qu'il vous aimera... pour toujours.

— Je ne peux pas le croire.

— Mais si. Sans cela il serait un monstre... Voyons, abordons les questions pratiques. Qu'allez-vous faire?

— Il faut que je tâche de réunir une vingtaine de mille francs, m'a dit mon oncle Verdier. Pour cela, je vais vendre quelques bibelots anciens que je possède et des bijoux. Cela me fera de la peine, car ce

sont des souvenirs de marraine. Mais je n'ai pas d'autre moyen. Je me procurerai ainsi dix ou douze mille francs, auxquels j'ajouterai les revenus que je vais toucher dans quelques jours. Avec cette somme, que je donnerai comme caution, j'obtiendrai la liberté provisoire de Max.

— Et comment vivrez-vous?

— Oh! il me faut peu de chose. Je renvoie les domestiques, sauf Marie, qui m'est très dévouée et qui élèvera mon bébé. Elle m'a déjà déclaré qu'elle attendrait bien ses gages deux ans, si je voulais; elle m'a même offert ses économies. Brave fille! Et dire que la mère de Max m'a refusé tout secours!

— C'est évidemment fort mal de la part de Mme de Prévillac d'avoir agi ainsi. Enfin, nous ne devons pas juger notre prochain. J'approuve tous vos projets, ma chérie. Je m'installe auprès de vous, je vous aiderai et vous soignerai de mon mieux.

— Merci, chère bonne amie, je n'ai pas douté une minute de votre dévouement... Ah! mon Dieu! Il y a encore ma soeur qui n'est pas prévenue. Il faut que j'y aille. Quelle corvée! Je ne pourrai plus payer pour les enfants, comme je l'avais promis. Qu'est-ce que les Lethuel vont raconter!

— Vous ne pouvez pas aller à Paris demain, Marguerite?

— Si, si. Il faut que je voie Max, d'abord. Il croirait que je l'abandonne.

— J'irai en même temps chez un antiquaire que je connais pour lui montrer mes miniatures et lui demander de venir estimer les meubles que je désire vendre.

Le lendemain de bonne heure, Marguerite se mit en route courageusement.

La visite qu'elle fit à son mari dans le parloir de la prison fut horrible.

Elle trouva Max sombre, morne, décou-

ragé, sans idée, sans espérance, dégoûté de tout et particulièrement de lui-même. Ces quelques jours d'emprisonnement avaient eu un effet physique déplorable sur le jeune homme habitué au grand air et aux exercices violents; il était en proie à une neurasthénie noire.

La pauvre Marguerite était elle-même trop émue, trop nerveuse, trop mal disposée aussi, pour démêler la vérité et deviner la tendresse qui palpitait sous l'attitude raidie et l'apparente froideur de son mari.

Ils se séparèrent ce jour-là encore, sans avoir eu le courage de pousser le cri sincère qui les eût jetés si heureux dans les bras l'un de l'autre.

Après une fastidieuse discussion avec le brocanteur, Mme Duplan aborda la troisième station de son calvaire qui certes ne fut pas la moins pénible.

La séance chez les Lethuel fut ridicule et odieuse.

Jeanne, selon son habitude, poussa des cris aigus, suivis de lamentations sans fin.

— Ce qui arrive était prévu, ma chère... Tu n'as voulu écouter personne... tu as méprisé les sages conseils... tu as tenu à te marier à ta guise... te voilà bien avancée maintenant!... Félix te l'a toujours dit que Max Duplan était capable de tout... C'est une horreur!... La prison!... le dés-honneur!... la ruine!...

Après avoir entendu pendant une demi-heure de ces jérémiades et ces insinuations malveillantes, Marguerite excédée se leva, signifia à sa soeur qu'elle ne pourrait plus payer désormais la pension de ses neveux, puis sortant en déclarant qu'elle ne remettrait plus les pieds dans cette maison où l'on insultait à son malheur.

Elle reprit le train immédiatement et arriva chez elle vers six heures.

Là, une nouvelle épreuve l'attendait,

plus douloureuse encore que toutes celles qui lui avaient été imposées ce jour-là.

Devant sa porte, elle trouva l'automobile de M. de Prévillac. Le baron était dans la voiture, en proie à une impatience, à une angoisse indescriptibles: Lucien se mourait.

Depuis trois jours, l'état du petit malade avait subitement empiré et, le matin même, le docteur n'avait pas caché à son père que c'était la fin.

— Vous comprenez dans quel chagrin est plongée sa mère, balbutia le pauvre homme dont le bon visage, habituellement si réjoui, avait une touchante expression de désolation. Lucien vous réclame jour et nuit. Mais, pour ne pas contrarier ma femme, je n'ai pas osé venir vous chercher plus tôt.

— Oh! pourquoi?

— Vous êtes bonne, ma chère enfant... Je sais, néanmoins, que vous n'avez pas eu à vous louer de votre belle-mère, et j'ai hésité jusqu'au dernier moment... Mais maintenant mon fils est perdu... je veux lui donner la satisfaction qu'il réclame... Pouvez-vous, voulez-vous venir?...

— C'est peut-être bien imprudent, objecta Mlle Varlet, elle est si fatiguée! Regardez-la, monsieur...

— Non, non, j'y vais, déclara la jeune femme tout en larmes. Rester me ferait plus de mal encore. Ne vous tourmentez pas, ma chère mademoiselle, l'auto me ramènera.

Ving minutes plus tard, Marguerite rentrait dans cette maison, d'où elle était sortie, le coeur brisé, si peu de temps auparavant. La main de Dieu s'était-elle donc appesantie si vite sur l'orgueilleuse baronne pour la punir de s'être montrée si dure envers sa belle-fille?

La jeune femme monta l'escalier et entra directement dans la chambre du mala-

de. Mme de Prévillac était là, assise auprès de son fils, blême, morne, glacée. A l'approche de la visiteuse, elle se leva pour lui laisser la place au chevet du lit. Marguerite, apitoyée par son attitude douloureuse, s'avança vers elle et commença doucement :

— Ma mère...

— Marguerite, c'est vous?... Enfin, interrompit la voix de l'enfant, quel bonheur!... Vous êtes là... Donnez-moi la main... Là, je suis content... Je vais mourir bientôt... Mais ça ne fait rien puisque vous aurez d'ici peu un autre petit Lucien. Vous m'oublierez...

— Non, non mon cher petit, sanglota Marguerite bouleversée, vous n'allez pas mourir.

— Si, je le sais. Ne pleurez pas, ma chère grande sœur, écoutez-moi, j'ai quelque chose à vous dire... Je suis un enfant, c'est vrai, mais on comprend bien des choses quand on va mourir... Max est en prison, n'est-ce pas? et il vous a fait bien du chagrin...

— Mais non, mais non, quelle idée!... Qui vous a dit cela?

— Je l'ai entendu... Oui, il vous a fait du chagrin, mais il vous aime, j'en suis sûr... je l'ai vu dans ses yeux, quand il vous regardait... Pardonnez-lui, aimez-le, sauvez-le... Promettez-le moi... jurez-le pour que je m'en aille tranquille.

— Je le jure.

— Bien, je suis content maintenant... J'avais si peur que vous ne puissiez pas venir...

— Pas venir!... Oh! Lucien, moi qui vous aime tant!...

— Moi aussi, je vous aime ma grande sœur... Vous avez été la joie de mes derniers jours... Je n'ai plus la force de parler... Embrassez-moi... Dites bien à Max que mon plus ardent désir est que vous

soyez heureux ensemble.

Epuisé par cet effort, le moribond se tut. Il resta longtemps sans bouger, respirant à peine; puis vers dix heures, il entra en agonie. Une heure après, il rendit le dernier soupir, sa pauvre petite tête posée sur l'épaule de Marguerite.

Quand tout fut fini, la jeune femme se releva brisée, anéantie. Puis, dans un élan de bonté de pitié, oubliant toutes ses rancunes, elle alla vers sa belle-mère et voulut lui prendre les mains pour l'embrasser.

La baronne, qui venait de voir mourir son fils sans pouvoir verser une larme, avait des yeux fixes de folle. Elle repoussa avec violence la douce étreinte et cria d'une voix tremblante de colère :

— Allez-vous-en, enjôleuse!... voleuse!... Vous m'avez pris le dernier soupir de mon enfant... Allez-vous-en, je vous hais... Sortez!... Sortez!...

— Mais, ma mère, revenez à vous, gémit Marguerite épouvantée... Lucien, qui vous adorait, a voulu vous épargner une trop grande émotion... Songez que je l'aimais tant moi-même... Vous ne pouvez pas m'en vouloir de cela.

— Allez-vous-en, hypocrite!... Lucien vivant vous a donné ses dernières pensées. Mort, il m'appartient.

Le baron, affolé par cette scène affreuse, saisit la jeune femme par le bras et l'entraîna hors de la pièce.

— Pardon, mon pauvre enfant, balbutia-t-il, ma femme ne sait plus ce qu'elle fait... elle est cruellement injuste envers vous, qui vous êtes montrée si généreuse... Mais songez que c'était son fils et qu'elle l'aimait par-dessus tout.

— Oui, par-dessus tout... Pourtant, elle a encore une fille et... un autre fils... mais celui-là, elle le hait... Pourquoi? C'est cette haine injustifiée, inexplicable, qui lui corrode le cœur et la rend méchante...

“Je la plains et je lui pardonne en souvenir de celui qui n'est plus et par amour pour le petit enfant qui va venir.

“Mais je ne veux pas rester une minute de plus sous ce toit. Faites-moi reconduire chez moi immédiatement.

— Oh ! ma fille, en pleine nuit ?

— Ça ne fait rien. Je me sens très fatiguée, je désire rentrer au plus tôt.

Quand l'automobile stoppa devant la grille du chalet de “Bon Abri”, Mlle Varlet, qui attendait dans une grande anxiété le retour de Marguerite, se précipita à la porte, suivie de la dévouée Marie. Elle aida la jeune femme à descendre de voiture, à monter jusqu'à sa chambre et la coucha, sans que celle-ci prononçât un mot. Elle était complètement anéantie.

Pendant deux jours, Marguerite resta ainsi, presque inconsciente, comme si elle eût été entre la vie et la mort.

Enfin au bout de ce temps, le fils de Max fit son entrée dans le monde et son premier cri fit oublier à la maman tout ce qu'elle avait souffert jusque là.

XV

La fenêtre grande ouverte laissait pénétrer le soleil à pleins rayons avec le parfum des fleurs qui embaumaient le jardin.

Marguerite, qui était couchée dans son grand lit tout blanc était encore bien pâle et bien faible, mais l'expression de son visage révélait une joie profonde, absolue : le sentiment maternel avait effacé chez elle tous les autres soucis, toutes les autres préoccupations.

Malgré les événements tragiques qui avaient précédé sa naissance, le fils de Marguerite était un solide gaillard, bien constitué, très décidé à vivre et doué de robustes poumons... à en juger par les cris qu'il poussait à ce moment-là.

— Marie, appela la jeune mère, donnez-moi donc ce petit, il va s'étrangler.

— Oh ! madame, dit la bonne en riant, si on l'écoute, nous n'avons pas fini... il faut le laisser crier ; je le donnerai à madame dans une demi-heure, pour le faire boire.

— Que vous êtes sévère, Marie !

— Elle a raison, intervint Mlle Varlet qui avait entendu de la pièce voisine, il faut donner tout de suite de bonnes habitudes aux enfants. Comment allez-vous aujourd'hui, ma chérie.

— Très bien, je me sens revivre... J'ai si bien cru mourir !... Chère mademoiselle, puisque je suis beaucoup mieux, je voudrais vous demander encore un service.

— Quoi donc, mon enfant ? Je suis toute prête, si c'est en mon pouvoir.

— Ce serait d'aller voir mon mari.

— Moi... Mais ça ne lui fera aucun plaisir, je pense.

— Si, si. Songez qu'il ne sait pas encore qu'il a un fils... Depuis trois jours !... Je n'ai pas voulu lui écrire, j'aime mieux que vous y alliez. Vous lui expliquerez tout ce que j'ai fait, vous lui parlerez de la mort de Lucien, vous lui direz combien j'ai souffert, mais que je vais bien maintenant que je le supplie de se défendre, que j'enverrai bientôt à mon oncle Verdier tout l'argent que je pourrai réunir et que l'on fera aussitôt des démarches pour obtenir sa mise en liberté sous caution. Je vous prie, allez, cela me fera tant de plaisir.

— Eh bien, j'y vais, ne vous tourmentez pas. Marie restera auprès de vous.

— Oui, oui, je n'ai besoin de rien. Merci, incomparable amie !

Mlle Varlet avait accepté la commission sans beaucoup d'enthousiasme, mais elle n'avait pas voulu contrarier la jeune femme qu'elle trouvait déjà suffisamment

éprouvée. Elle connaissait Max à peine et, en elle-même, elle lui en voulait de toutes les peines qu'il avait causées à sa femme. Elle s'attendait à trouver un homme léger, indifférent, égoïste et s'appêtait à lui faire la communication dont elle s'était chargée, puis à sortir au plus vite.

Sa surprise fut très grande.

Au premier mot qu'elle prononça sur le danger qu'avait couru Marguerite, la vieille demoiselle vit un Max affolé, sanglotant, prenant les mains de la visiteuse ahurie et balbutiant des phrases sans suite :

— Ma chère Marguerite... ma bien-aimée!... Elle serait morte sans que je la revoie... Et nous avons un fils!... depuis trois jours!... et je n'en savais rien... Mon Dieu! mon Dieu! quel fou j'ai été!... Ma chère femme me pardonnera-t-elle jamais!... Oh! quand je pense que je suis prisonnier, que je ne peux courir à elle!... Mademoiselle, vous qui l'aimez tant, dites-moi la vérité... elle me déteste maintenant, n'est-ce pas?

— Voyons, voyons, calmez-vous, conseilla la bonne Amélie attendrie, je vous ai appris la nouvelle un peu brutalement, j'avoue que je ne vous croyais pas si sensible jusqu'à présent...

— Jusqu'à présent, je vous le dis, j'étais fou, je ne savais pas ce que je faisais... J'adore ma femme, je l'ai adorée du jour où je l'ai connue... mais je ne le savais pas. Quel aveuglement!... Et maintenant, comment réparer, effacer le passé?... Marguerite n'a pas confiance en moi, elle ne pourra plus m'aimer jamais... J'aime mieux mourir.

Mlle Varlet se mit à rire. L'aveu spontané de Max lui était allé au cœur.

— Allons, allons, vous aussi, dit-elle gaiement, vous voulez mourir?... J'ai entendu la même antienne, il y a quelques jours, dans la bouche de votre femme.

C'est curieux comme des gens qui ont cependant bonne envie de vivre parlent facilement de mourir...

Engagée sur ce ton d'amicale confiance, la conversation se poursuivit longtemps. Max avait tant de choses à demander! et ne pouvait pas se lasser, d'ailleurs, d'entendre sa nouvelle amie lui parler de sa femme et de son fils.

La vieille demoiselle sortit de la prison enchantée :

— Quel bon garçon tout de même, se disait-elle en cheminant vers la gare Saint-Lazare, et comme il aime Marguerite! Il est vrai qu'il est impossible qu'on ne l'aime pas. Qu'elle va être contente ce soir, ma petite chérie!

La petite chérie, en l'absence de sa gardienne, avait reçu de son côté une visite — visite étrange, anormale, extraordinaire, à laquelle il lui était impossible de s'attendre.

A trois heures, Marie entra dans la chambre de sa maîtresse et lui dit :

— Madame, il y a en bas une dame qui désire parler à madame... J'ai dit que madame était encore trop souffrante pour recevoir, mais cette dame a insisté et a déclaré qu'elle avait quelque chose d'urgent à communiquer à madame.

— Comment est-elle, cette personne?... Comment s'appelle-t-elle?

— C'est une dame bien, un peu peinte par exemple. Elle a dit que madame ne devait pas connaître son nom, qu'elle s'appelait mademoiselle Lea Peyret.

— Léa?... vous dites... Léa?

— Oui, madame.

Marguerite hésita une minute. Puis, soudain, elle se souvint, elle était sûre; cette femme était celle dont parlait la lettre trouvée dans le pyjama... C'était l'occasion d'éclaircir ses doutes.

— Faites-la monter, dit-elle à la bon-

ne, donnez-moi mon fils et restez dans la pièce à côté.

Deux minutes plus tard, les deux femmes étaient en présence. Il y eut d'abord un silence pénible. Marguerite, la première, reprit conscience de la situation et demanda :

— Que désirez-vous, mademoiselle ?

— Madame, balbutia la chanteuse légèrement embarrassée, je fais auprès de vous une démarche que vous allez peut-être juger bizarre. Mais je pars pour un long voyage, pour des pays lointains dont on ne revient pas toujours, et je ne voudrais pas laisser une mauvaise opinion de moi au seul être bon et désintéressée que j'aie trouvé sur ma route, au seul ami sincère que j'aie eu.

— Et cet ami est ?...

— Votre mari, Madame.

— Mon mari est votre ami ?

— Il l'était, et jamais on n'a vu un ami meilleur, plus dévoué, plus délicat. Combien de fois a-t-il aidé mon pauvre père pendant les mauvais jours !... Depuis son mariage, je ne l'ai plus revu.

— Jamais ?... Vous ne l'avez jamais revu depuis son mariage ? interrogea Marguerite haletante.

— Non, jamais... Mais pourquoi êtes-vous si émue ?... Ah ! je vois, vous connaissez mon existence, et vous avez été jalouse. Qui donc vous a mis ces idées-à en tête ? Ce misérable Boisléger peut-être ?... Quelle folie !

— Vous le connaissez aussi, celui-là ?

— Si je le connais, fit Léa avec amertume, hélas ! oui. Sans lui, j'aurais peut-être tourné tout autrement. A la mort de mon père, c'est lui qui m'a poussée à faire du théâtre, en affirmant que la fortune et la gloire m'attendaient... Quelle duperie !... Maintenant, il faut que je suive la route que j'ai choisie... Mais je ne suis pas venue

pour vous raconter mon histoire.

— Si, si, continuez, je vous écoute...

— J'étais venue pour vous dire simplement ceci : Boisléger, après avoir entraîné Max dans cette sale affaire de mine, a disparu en emportant ce qui restait de l'argent souscrit. Ce n'est pas étonnant de sa part, il est capable de tout. Mais, sachez-le bien, je ne suis pour rien dans cette vilénie. En apprenant mon départ. Max aurait pu supposer que j'étais complice de Boisléger et, cela, je ne le veux pas...

— Mademoiselle, répondit Marguerite assez émue, votre commission sera faite, mon mari saura la vérité... Vous partez bientôt ?

— Après-demain... Avant de me retirer, je tiens à vous remercier, madame, de m'avoir reçue et écoutée. Je savais que vous étiez très bonne, je suis contente de vous avoir vue, je suis sûre à présent que mon ami, avec une femme comme vous, ne peut faire autrement que d'être heureux. C'est une grande consolation pour moi.

— Vous aimiez beaucoup Max, mademoiselle ?

— Oui, mais je l'aime davantage, maintenant... maintenant que je connais les autres hommes. C'est pourquoi je désire tant qu'il soit récompensé de sa bonté... Adieu, madame !

— Mademoiselle, mademoiselle, moi aussi, je veux vous dire quelque chose, murmura doucement Marguerite. Approchez-vous et donnez-moi la main. Moi aussi, je veux vous dire merci... Votre visite, en effet, m'a délivrée d'un cruel soupçon qui risquait d'empoisonner ma vie. Merci de vos déclarations si loyales... Moi aussi je désire que vous soyez heureuse ; ce n'est pas impossible : vous êtes jeune...

La chanteuse esquissa un geste de lassitude et, montrant la petite tache noire que

faisait la tête du bébé sur l'oreiller blanc, balbutia :

— C'est votre enfant ?

— Oui, dit orgueilleusement la mère, c'est le fils de Max. Embrassez-le en souvenir de son père.

La pauvre Léa prit maladroitement dans ses mains, inaccoutumées à un pareil fardeau, le petit être qui représentait toutes les félicités qu'elle n'avait pas et l'embrassa timidement, pendant que deux grosses larmes coulaient sur ses joues. Puis elle posa l'enfant sur le lit et s'en alla sans ajouter un mot.

Quand Mlle Varlet rentra, elle trouva sa malade transformée. Ce que la vieille demoiselle raconta de sa visite mit le comble à la joie de la jeune maman. Tout ce qui la séparait de son mari avait disparu. Désormais, Marguerite pouvait croire et espérer. N'est-ce pas tout le bonheur de la vie ?

Sans doute, il restait devant elle des obstacles matériels, des soucis d'argent. Mais qu'était-ce que tout cela en comparaison de sa torture morale dont elle était maintenant délivrée ?

Deux jours après la visite de Léa Peyret, Marguerite vit entrer dans sa chambre le baron de Prévillac en personne. Le pauvre homme était vieilli de dix ans, mais une expression de joie animait son regard.

— Ma fille, dit-il affectueusement, je vous apporte une bonne nouvelle. Votre mari est libre.

— Libre!... Comment cela?... Par quel prodige?...

— Allons, soyez sage, ne vous agitez pas, murmura paternellement le baron. Ce prodige est bien simple. Ma femme a réfléchi depuis l'autre jour et a compris toute l'horreur de sa conduite envers vous. Quand elle a su la naissance de votre en-

fant, elle s'est attendrie tout à fait. N'osant pas se présenter devant vous, elle a versé la caution pour Max et obtenu son élargissement. Voudrez-vous la recevoir, ma fille? Elle a bien souffert...

— Quelle vienne et qu'elle soit la bienvenue, puisqu'elle me ramène mon cher mari.

Quelques instants plus tard, Max à genoux auprès du lit de sa femme, couvrait de baisers et de larmes le visage radieux de sa bien-aimée et la petite tête ébouriffée de son fils.

Les premières effusions passées, le jeune homme prit le bébé et le posant sur les genoux de sa mère qui s'était tristement assise dans un coin, il dit :

— Voilà un autre Lucien, ma pauvre maman. Voulez-vous l'aimer un peu en souvenir de mon cher petit frère que nous avons tous tant chéri. J'espère qu'il vous donnera moins de soucis que son père.

— Tais-toi Max, balbutia Mme de Prévillac, ne me parle plus du passé. J'ai été coupable, je le sais maintenant. Dieu m'a punie. C'est le dernier voeu de mon cher petit. Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour qu'il soit exaucé.



UN VILLAGE FLOTTANT

Le vaste continent Africain contient un grand nombre de merveilles de la Nature, dont les détails sont mis à jour par des voyageurs qui ont l'occasion de parcourir ces régions, en grande partie, inexplorées.

L'illustration ci-jointe nous montre une curieuse scène sur le grand lac Edouard Albert, celle d'un village toujours à flots.

Là, on y voit des bâtisses construites, par les naturels du pays, sur des plates-formes, combinées, grâce à un assemblage ingénieux de racines de banyan et recouvertes de bois. Ces charpentes sont placées sur la surface de l'eau et maintenues en place au moyen de pieux solidement enfoncés dans le fond du lac.

Le village principal ainsi curieusement construit, consiste en trente huttes, auquel viennent s'ajouter deux communes adjacentes de dix à sept constructions respectivement.



Quelques huttes sont construites autour d'une grande plate-forme, ayant un appartement central muni d'un espace de 25 pieds par 10, sur lequel les enfants s'amuse-
— o —

En Russie, un grand nombre de bêtes à cornes portent des lunettes ou plutôt, des conserves de verre fumé, en hiver, afin que la blancheur de la neige et la viverréation du soleil ne les aveuglent pas. A travers la neige percent des touffes d'herbes dont ces animaux se repaissent.
— o —

UN RESTAURANT DANS UN ARBRE



Les Parisiens sont des chercheurs acharnés de nouveautés et savent les adapter à tous les aspects de la vie.

C'est pourquoi, le voyageur ne sera pas étonné, de trouver dans le voisinage de la Capitale de France, un restaurant, dont seul Robinson Crusoe aurait pu imaginer le modèle.

Dans un endroit d'amusement appelé Robinson, baigné par les eaux de la Seine, les visiteurs prennent leurs repas dans des compartiments rustiques et pittoresques, construits sur les branches d'un gros arbre.

Bien que la méthode convenue pour atteindre la salle à manger est un escalier tortueux très artistique, un grand nombre en font l'ascension dans les paniers qui servent à transporter les repas.
— o —

UNE INVENTION UTILE

QUAND on peinture une fenêtre ou un objet quelconque qui se trouve élevé la peinture découle du pinceau sur le manche, puis sur la main du peintre. Pour éviter cet inconvénient on prend deux morceaux de fer blanc soudés aux extrémités et on les fixe de chaque côté du pinceau, en-dessous des poils. Ainsi on a une espèce de petite tasse qui recueille la peinture. Et chaque fois que l'on trempe le pinceau dans la peinture la dite tasse se vide automatiquement.
— o —

LES AIGLES ROMAINES

ON PEUT s'étonner que tant d'Etats et tant de souverains aient choisi des aigles pour les placer dans leurs armes. L'aigle figurait comme emblème du pouvoir sur les pièces de monnaie de l'empire français, c'est encore une aigle à deux têtes que l'on aperçoit sur les armes de l'ex-empereur de Russie, un autre aigle se trouve sur celles de l'empereur d'Allemagne.



L'aigle des anciens jours.

Pareille coutume nous vient des Romains et tout porte à croire que c'est Napoléon Ier qui l'a remise en honneur.

Les anciennes armées romaines, en effet, n'avaient pas de drapeau proprement dit, comme les armées d'aujourd'hui. Mais l'aigle (*aquila*) était l'étendard consacré.

Cette aigle était généralement construite en métal. On la portait à l'extrémité d'un long bâton. Chaque légion avait son aigle. Pour distinguer les légions, on donnait aux aigles, des formes différentes. Tantôt on mettait des foudres dans leurs serres, tantôt on les représentait debout, tantôt leur position était accroupie, tantôt elles étaient dorées, tantôt, enfin, argentées. Mais elles avaient toujours leurs ailes éployées, comme symbole d'activité permanente.

Pendant le combat, le porte-aigle (qui correspondait au porte-étendard) promenait l'aigle sur le front des troupes. Les soldats romains attachaient autant d'importance à cet emblème que les soldats français en attachent au drapeau de leur régiment.

On a retrouvé çà et là des aigles de légions romaines et elles ont été pieusement recueillies dans des musées. Si vous avez l'occasion de visiter le musée de l'Armée, à Paris, vous remarquerez que les drapeaux du premier et du second Empire étaient terminés par une statuette reproduisant l'aigle impériale. Cette aigle a été supprimée depuis la proclamation de la République.

LA FORCE DES CHEVAUX

JE PARIE qu'en voyant passer dans la rue un camion lourdement chargé, vous vous êtes souvent posé cette question : Comment le conducteur a-t-il su que son attelage pouvait traîner ce fardeau, et pas davantage ?

— Affaire d'habitude et de coup d'oeil, vous répondra un charretier. Si j'ai un doute, je pèse alors la charge et je vois s'il faut une bête de trait de supplément.

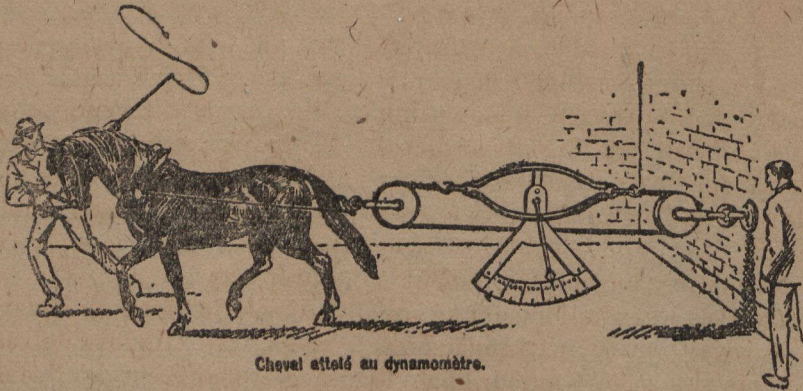
Cela revient à dire que l'on a une idée approximative du travail dont un cheval est capable.

Or, on est parvenu à cette donnée à la suite d'une série d'expériences très simples.

Les mécaniciens mesurent le travail des moteurs et des machines, en calculant combien ce travail élèverait un poids déterminé à une hauteur donnée.

Le poids adopté est deux mille livres, la hauteur est 3 pieds, et cette mesure de comparaison est appelée "unité dynamique".

La force de l'homme et celle des animaux employés comme moteurs sont, elles aussi, évaluées de la même façon. On sait par exemple que le travail journalier d'un homme, employé à tourner une manivelle, élèverait 344,000 à trois pieds de hauteur. On dira donc que ce travail est de 344 unités dynamiques.



Cheval attelé au dynamomètre.

Pour mesurer la force de cet homme, on a employé l'instrument que vous avez déjà vu sans doute, çà et là, et qui s'appelle un dynamomètre. Si l'on veut connaître l'effort qu'un homme ou qu'un cheval peut exercer, on attache le dynamomètre par une de ses extrémités contre un mur, et on le fait tirer de l'autre par l'homme ou par le cheval.

Notre gravure vous indique la façon dont est conduite cette expérience. La force du coup de collier du cheval est indiquée par l'aiguille visible sur le dynamomètre, et qui marque le poids soulevé.

Naturellement, dans la pratique, tout propriétaire d'un cheval ne s'amuse pas à mesurer sa force. Ces calculs ont été faits depuis longtemps et l'on sait, d'une façon générale, ce dont les différentes races de chevaux sont capables.

Dans les entreprises de transports, quand un camionneur s'apprête à atteler, il se rend aussitôt compte du nombre de chevaux qu'il faudra pour enlever la voiture, selon le poids des marchandises qui la chargent.



LA FLORE DE LA PLACE VENDÔME



Le célèbre botaniste Lhéritier (1746-1800) avait trouvé le moyen d'herboriser à Paris et cela, non point au Jardin des Plantes, c'était trop loin, mais au milieu même de Paris, en pleine place Vendôme. Ayant perdu sa fortune, il avait été obligé d'accepter un emploi au ministère de la Justice. Cet emploi lui répugnait d'abord, car il contrariait ses goûts de savant, mais il sut les concilier ensemble et même au profit de la science qu'il aimait.

Tous les matins, lorsqu'il se rendait à son bureau, tous les soirs lorsqu'il en sortait, on le voyait butiner patiemment entre les joints des pavés—aujourd'hui le macadam rendrait sa récolte impossible—et le long des murs, mille sortes de brins d'herbe, qui pour toute autre n'eussent rien été, mais qui pour lui étaient de précieux lichens, des variétés de mousse encore inobservées.

Au bout d'une année, il avait recueilli plusieurs centaines d'espèces, fort curieuses pour la plupart, qu'il avait classées avec amour et qu'il étudiait avec une ardeur aussi vive que celle de Bernardin de Saint-Pierre, en admiration devant le fraisier de sa fenêtre.

Il avait déjà fait, avec le résultat de cette patiente étude, un livre dont le titre n'eût pas été la moindre singularité ; il l'intitulait : *Flore de la place Vendôme*.

Le manuscrit en était achevé et tout prêt pour l'impression, lorsqu'un soir de l'année 1800, en entrant chez lui, le paisible botaniste fut assassiné.

La cause de ce crime, si étrange quand on songe à la vie inoffensive de la victime, et le nom du meurtrier sont restés perdus dans le même mystère.

— o —

LE BENGALE DORÉ

DANS l'empire anglais des Indes, la police a découvert une société secrète qui a pour titre le "Bengale doré" et qui se propose de... jeter dans la Gange tous les Européens.

Voici, du reste, sa déclaration de principes: "Les Hindous doivent donner leur sang et leur coeur pour se débarrasser des oiseaux de proie européens qui sont venus ici pour piller; mettons-les en pièces et faisons-leur goûter de l'eau du Gange. C'est le seul moyen à employer pour nous rendre libres."

Les journaux anglais se moquent de cette société, et, afin d'intimider ceux qui veulent secouer le joug britannique, ils écrivent en imitant le style des Hindous:

"Les qualités de tigre de la race impériale ne sont pas mortes; n'éveillez pas le tigre qui dort."

Mais ce qu'il y a de curieux dans cette affaire, c'est que ce sont les Japonais, alliés des Anglais, qui partout dans l'Inde encouragent les séditions.

— o —

LUNETTES POUR CHEVAUX

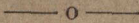
Où s'arrêtera l'ingéniosité, peut-être cruelle, de l'homme, dans ses efforts pour façonner à son gré les animaux?



Voici qu'un industriel de Londres vient d'inventer, à l'usage des vieux chevaux fatigués, des lunettes qui doivent, paraît-il, les obliger à prendre une attitude fringante.

Ces lunettes interceptent la lumière tout autour de l'œil; le cheval ne voit que le sol devant lui et à travers un verre fortement concave, qui lui donne l'illusion d'un terrain montant, si bien qu'il relève soigneusement le pas.

C'est possible, mais je ne me représente pas avec une paire de bécies la plus noble conquête... de M. de Buffon.



L'ANNEAU DU MARIAGE



L'anneau est un cercle qui n'a ni commencement ni fin, symbole de la famille. Il est en même temps la chaîne idéale qui lie et l'emblème de la foi mutuelle, le gage de l'union intime des cœurs. Il a eu, dès la plus haute antiquité, cette signification morale.

L'Eglise a sanctifié cette coutume par la "bénédiction des anneaux", qui accompagne le mariage, et l'"anneau du pécheur" que porte le Pape, comme l'"anneau de la religieuse", symbolisant également l'alliance mystique entre le Christ et ses représentants.

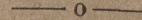
L'anneau nuptial s'ouvre et se dédouble; s'il porte encore l'initiale des époux, il ne cède plus de devise gravée; c'est un anneau d'or, très simple, sans ornement, en géné-

ral plat et large; le fiancé achète les deux alliances, qui doivent être semblables.

Les anneaux sont bénis au cours de la cérémonie religieuse. Le prêtre en remet un à l'époux; celui-ci passe l'anneau à l'annulaire gauche de l'épousée, en disant: "Je vous donne cet anneau en signe du mariage que nous contractons." (Cette formule n'est du reste pas obligatoire.)

On remplace un anneau perdu par un nouveau qu'on fait bénir; une veuve conserve sa première alliance, la deuxième étant passée au-dessus.

Et, si l'on a gardé l'habitude de passer l'anneau au quatrième doigt de la main gauche, c'est parce que les Romains prétendaient qu'une veine unissait directement ce doigt au cœur.



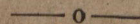
LA PATRIE DE L'ÉCHALOTE



scalon, la ville de Syrie dont les Anglais se sont emparés il y a quelque temps, est la patrie de l'échalote dont le nom n'est autre que celui d'Ascalon déformé par l'usage.

On prétend généralement que les Croisés rapportèrent d'Ascalon cette plante, dont on trouve mention dans le *Livre des Métiers du XIII^e siècle*. "Tuit cil qui sont dehors Paris, et vendent à Paris auz, oingnons, poiraus, civos, naveaus ou eschaloingnes, doivent chascun quatre deniers por la porée le roy." Mais on voit aussi l'échalote mentionnée dans Pline : *ascalonio*.

Il est plus que probable que la plante fut importée en Europe d'Ascalon au temps d'Hérode.



LA VIE CHÈRE A SAINTE-HELENE

TANDIS qu'en France, à l'époque de la Restauration, les journaux se gardaient d'imprimer le nom de Napoléon Ier, les feuilles anglaises étaient prodigues de détails sur l'impérial prisonnier de Sainte-Hélène.

Le *Statesman* de 1818 donnait jusqu'au prix des vivres dans l'île.

Il nous apprend qu'au mois d'octobre de cette même année, un dindon coûtait à Longwood \$10, une oie, \$5.80, un canard, \$2.40, une douzaine d'œufs, \$1.20, le cochon 36 sous la livre, le boeuf 28 sous et le très bon vin 30 sous la bouteille.

En somme, Napoléon avait tort de se plaindre de la vie chère. Que dirait-il s'il vivait de nos jours?

LA PORCELAINE METALISEE

On raccommode la faïence et la porcelaine!, crient au hasard du chemin les gagne-petit désireux de réparer "avec attaches ou sans attaches" les irréparables avaries de la céramique.

"On métalise la porcelaine", dit, avec non moins de conviction, un certain M. Gerbing.

Son procédé consiste à recouvrir d'un enduit métallique, par électrolyse, les objets et ustensiles de ménage en porcelaine. Dans ce but, il en garnit, tout d'abord, la surface, avec une dissolution d'un enduit conducteur composé de silicate alcalin additionné de poudre de graphite, finement broyé.

En utilisant ces surfaces comme cathode, on peut y déposer un métal quelconque dont on peut régler l'épaisseur et les points d'application à volonté, de façon à

faire des réserves et à obtenir des effets décoratifs variés.

On nous parle, notamment, comme porcelaine argentée de cette façon, de théières, bols, tasses, etc... On ne nous parle pas encore de la "vaisselle plate" établie sur ce principe électrolytique, mais elle est, comme on dit indiquée, et l'on va incontestablement s'en méfier.

On pourra plus que jamais dire que "tout ce qui brille n'est pas or"... ni même argent.

LE CHIEN ET SON USAGE EN POLITIQUE



UN journal italien a fait une collection d'exemples ou des chiens ont été utilisés pour influencer les électeurs ou pour exprimer les opinions politiques de leur

propriétaire.

On rapporte qu'en 1894, alors que l'enseignement bilingue fut imposé en Istrie, des chiens furent peints en noir en signe de deuil; en 1897, un candidat au conseil municipal de Milan, décora son Terre-neuve d'une inscription portant ces mots: "Votez pour le Socialiste".

L'année suivante, cet exemple fut imité à Londres, alors que l'on vit à travers les rues de la capitale anglaise, un grand nombre de chiens portant des couvertures sur lesquelles étaient écrits ces mots: "Votez pour Chamberlain" ou "Votez pour le Socialiste".

En 1902, lorsqu'il fut annoncé que la guerre du Transvaal était officiellement terminée, les rues de Londres furent enjolivées par l'apparition de chiens qui portaient l'"Union Jack".

LE CORPS DE SANTE DES ANCIENS



ARMY les documents gravés en caractères cunéiformes sur les cylindres d'argile que l'on conserve à Londres, il en est qui attestent l'existence à Ninive d'un service régulier de

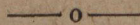
santé militaire.

En 629 avant notre ère, Arad-Wana, médecin de Sardanapale, fut envoyé au front pour faire une enquête sur les soins donnés à un blessé de marque; il rédigea là-dessus un rapport que l'on possède.

Homère déjà citait le sage Makhaon qui allait sur les champs de bataille secourir les guerriers. Ceci se passait vers l'an 1270 avant l'ère chrétienne, et Makhaon est le doyen des médecins inscrits sur le tableau d'honneur dans le musée historique du Val de Grâce.

Les guerres d'autrefois n'étaient pas très meurtrières, mais elles étaient funestes aux blessés. Dans les premiers temps où il fut fait usage des armes à feu, les chirurgiens, persuadés que la poudre empoisonnait les projectiles, versaient de l'huile bouillante sur les blessures.

Si bien que les blessés qui n'étaient pas soignés, étaient les seuls qui avaient quelques chances de se tirer d'affaire.

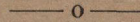


UNE CARTE DE PRIX



UNE carte à jouer fut mise aux enchères, il y a quelque temps; elle trouva acquéreur au prix de \$12,400. C'est un peu cher pour une simple carte à jouer, un cinq de carreaux, mais on comprendra que les amateurs se la soient disputée à coups de bil-

lets de banque lorsqu'on saura qu'au dos de cette carte il y avait une superbe miniature de Hans Holbein représentant la duchesse de Norfolk à 23 ans.



LA LUNE ET LA PREDICTION DU TEMPS



BIEN que la lune soit la cause des marées, les savants sont d'accord pour affirmer qu'elle n'a aucune influence sur la température du globe. En effet, si la lune était cause des modifications du temps, comment se fait-il que celles-ci soient presque toujours locales?

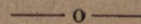
Dans un petit coin de terre il y a dans la même heure et par la même lune, un temps tout différent d'un endroit à l'autre.

Camille Flammarion a écrit que dans l'état actuel de la science, personne ne peut prédire le temps un an, un mois, une semaine d'avance, ni indiquer par période ou jour par jour l'état de l'atmosphère en un lieu quelconque.

"Ceux qui le font sont des ignorants, des illuminés ou des imposteurs." Comment la lune influencerait-elle notre atmosphère, elle qui est toujours là, régulière et présente, même quand nous ne la voyons pas?

L'Académie de Berlin avait jadis pour principal revenu le produit de la vente de son almanach qui donnait la prévision du temps. Cette partie charlatanesque ayant paru indigne de la savante compagnie, on la supprima.

Mais la vente baissa tellement que les Allemands rétablirent les prédictions, et l'Académie de Berlin continua à vivre de la crédulité des ignorants.



L'ECLAIRAGE AUX MICROBES



Il existe des microbes dits chromogènes qui sécrètent des matières colorantes vertes, bleues et rouges ; il en existe d'autres qui, dans l'obscurité, émettent une belle lumière qui, d'ailleurs, ne jégage aucune chaleur. Il y a quelques années un savant autrichien, nommé Mollisch, présenta à l'Académie des sciences de Vienne, une lampe dont la lumière était exclusivement composée de microbes lumineux. Cette lampe se composait d'un large flacon en verre dont le fond était occupé par une couche de gélatine additionnée de salpêtre etensemencée des microbes en question. La lumière naît au bout de quarante-huit heures seulement, mais elle persiste pendant 15 jours. A sa clarté, on pourrait lire un journal, travailler dans une mine sans craindre les explosions de grisou ou dans les poudrières.

LA LOCOMOTIVE LA PLUS GRANDE DU MONDE

UNE Compagnie de chemin de fer de l'Etat de Virginie (Etats-Unis) possède la locomotive la plus grande et la plus puissante qui existe actuellement dans le monde. Elle est employée particulièrement pour le transport du charbon. Sa capacité de traction est de 300 wagons chargés.

Cet engin est du type à triple articulation, dont il n'existe que trois seulement dans le monde entier, celle-ci étant la plus puissante de toutes.

A cause de son énorme poids, elle ne peut circuler sur une ligne quelconque, mais seulement sur les plus résistantes.

Elle ne constitue pas un moteur rapide,

car on ne pourrait que difficilement construire une ligne capable de résister à la haute vitesse de pareils monstres.

L'emploi de cet engin, qui effectue le travail de plusieurs, est relativement économique.

Ce type spécial s'approprie particulièrement aux transports de charbon, minerais et similaires. Mais, malgré son excellent service aux Etats-Unis, il y aurait lieu, croyons-nous, pour son application dans d'autres pays, de bien étudier préalablement l'entreprise au point de vue technique et au point de vue des frais.

CONTRE LE FROID



QUAND ON parle du dégel qui rend libre le port d'Arkhangel, on est tout naturellement porté à se figurer la vie hivernale des peuples qui se meuvent dans des températures exceptionnellement rigoureuses comme très dures.

Or, les Lapons ne se couvrent guère plus que les gens qui ont à supporter un climat à zéro degré. Seulement ils boivent de l'huile de phoque, et ce corps gras et nauséabond provoque et entretient en eux une chaleur salubre qui leur fait supporter les plus rudes intempéries.

Les Russes, d'ailleurs, se roulent dans la neige en sortant d'un bain de vapeur ; les sportmen finlandais ont mis à la mode le football d'hiver et jouent sur les plages en costume de bain et chaussés de simples espadrilles.

C'est à Helsingfors, sur le golfe de Finlande, que le football d'hiver obtient

naît, avant la guerre, le plus de succès. D'ailleurs, des nageurs y prenaient quotidiennement leur bain et s'en trouvaient à merveille.

— o —

LA CHASSE A LA BALEINE

LA chasse à la baleine est pratiquée depuis plusieurs années sur les côtes du Japon et de la Corée. Il existe actuellement cinq compagnies dont trois norvégiennes; l'une de ces dernières a pris 211 baleines durant l'année dernière. Le gouvernement japonais cherche autant que possible à éloigner les pêcheurs étrangers pour laisser la place aux indigènes.

— o —

UNE FORMULE DE SERMENT



A formule par laquelle les hauts fonctionnaires de la Cour de Siam jurent fidélité au prince héritier du royaume est peu connue; elle mérite cependant de l'être. La voici:

“Que le sang s'échappe de chaque veine de mon corps; que la foudre me coupe en deux parties; que les crocodiles me dévorent; que je sois condamné à porter de l'eau à travers les flammes de l'enfer dans des paniers d'osier sans fond, que j'émigre après ma mort dans le corps d'un esclave; que je souffre les plus durs traitements pendant des années aussi nombreuses que les grains de sable des quatre mers; que je naisse de nouveau sourd, aveugle, muet, mendiant, couvert des plaies les plus repoussantes; que je sois aussitôt précipité chez *Narok* (l'enfer) et torturé

atrocement par *Prea-Yom* (divinité infernale) si je viens à parjurer mon serment”.

Faut-il que les hauts fonctionnaires de la Cour de Siam se sentent peu sûrs de leur fidélité pour prendre ainsi à témoin tous les êtres de ce monde et de l'autre, depuis les divinités infernales jusqu'aux crocodiles!

— o —

LES POUSSINS EN PARDESSUS

UNE charmante Américaine qui habite près de Chicago, vient d'employer un moyen fort original de protéger du froid les petits poussins qui viennent d'éclore.

C'est une méthode pratique que nous signalons à nos lecteurs de la campagne.

Beaucoup de petits poussins ne peuvent résister au froid et meurent de la basse température. Cette dame a eu l'idée de prendre de la flanelle dont on se sert pour confectionner des layettes et en a fait de petits paletots pour ses poussins. Revêtus de ce vêtement, les petits ont résisté à des froids intenses et elle en a sauvé 250 sur 300...

C'est égal, des poussins en paletot, ce n'est pas banal.

— o —

GRANDS HOMMES

Napoléon Ier, alors qu'il travaillait dans sa bibliothèque de Fontainebleau, ayant eu besoin d'un livre placé sur un rayon trop élevé pour sa taille, reçut l'aide immédiate du maréchal Soult, au port de géant, qui ajouta, en tendant la brochure:

—Permettez, sire, je suis plus grand que vous.

—Dites plus long, répliqua le Petit Caporal.

LA HARPE UN DES PLUS ANCIENS INSTRUMENTS DE MUSIQUE

Il y a beaucoup à dire sur la harpe; elle est un des instruments les plus anciens que l'on connaisse. Et si, dans la suite des siècles, elle a subi de nombreuses transformations, son principe est resté toujours le même: son corps sonore a assez la forme d'un triangle; sur un des côtés de cette figure géométrique sont tendues les cor-

des qui vibrent à vide et sont fixées sur l'autre côté; le troisième côté du triangle sert de soutien à l'ensemble.

Il est intéressant de parcourir les transformations successives de cet instrument, un des plus harmonieux, un des plus difficiles à jouer que l'on connaisse.

Les luthiers ne sont point parvenus du premier coup à créer ces merveilles d'art et de perfection dont nous vous donnons une idée exacte en vous soumettant deux des plus belles harpes qui soient au monde. Leur photographie a été prise au Louvre et, indépendamment de sa richesse d'ornementation, l'une d'elle, celle de droite, a une valeur historique considérable, puisqu'elle a appartenu à la reine Marie-Antoinette.

Les plus vieilles inscriptions graphiques d'Assyrie et d'Égypte, dessins gravé dans le marbre ou dans le schiste, nous montrent des harpes conduisant des danses ou précédant des cortèges. La Bible nous apprend que le roi David jouait volontiers de la harpe. Cet instrument était, en effet, fort répandu chez les Hébreux. Or, il faut noter, à l'honneur du génie inventif de l'humanité, que toutes ces harpes n'étaient pas la réédition servile d'une même idée, mais qu'elles différaient au contraire, selon les pays, de forme et de dimensions. Certaines harpes portatives étaient légères et très réduites; d'autres avaient près de deux verges de haut.



Les plus belles harpes du monde.

Originaires d'Orient, la harpe passa en Occident. Les Celtes de Bretagne et d'Angleterre la connaissaient. Les harpes galloises et irlandaises étaient surtout célèbres. La grande variété consistait aussi dans le nombre de cordes; certaines harpes n'en avaient que trois, d'autres, comme la harpe irlandaise, comprenaient jusqu'à quarante-trois cordes sur trois rangs.

Si la harpe actuelle, avec tous ses perfectionnements, est un instrument fort difficile, on se rend compte des difficultés que pouvait présenter une harpe où quarante-trois cordes attendaient le toucher de l'artiste. Il fallait une habileté consommée et encore ne parvenait-on pas à rendre toutes les nuances exigées par la musique.

C'est pourquoi, à mesure que se perfectionna l'art des luthiers,—et ce fut surtout au XVIII^e siècle que s'accomplirent ces progrès—on chercha à rendre la harpe susceptible de moduler. Un fabricant allemand y parvint enfin, grâce à l'invention des pédales qui font agir un mécanisme dont le rôle est de raccourcir les cordes et de hausser ainsi d'un demi-ton leur sonorité.

Introduite en France, cette amélioration fut adoptée par le célèbre Erard; la harpe fut munie de quarante-six cordes et de sept pédales. Elle était dès lors un instrument parfait.

FENETRES EN ECAILLE

Aux îles Philippines, on emploie des écailles pour les fenêtres, à la place des vitres. La lumière du soleil, en traversant ces carreaux devient iridescente. L'effet est surtout remarquable dans les vieilles et vastes églises si nombreuses dans le pays.

Les fenêtres en écailles les plus belles

qui existent au monde sont celles de l'hôpital Général de Manille. En cette dernière ville on emploie, chaque année, pour faire des carreaux de fenêtres, cinq millions d'écailles de kapas, dont les plus grandes mesurent environ 3 pouces carrés. Ces carreaux sont beaucoup plus solides que ceux de verre.

HORLOGERS AVEUGLES

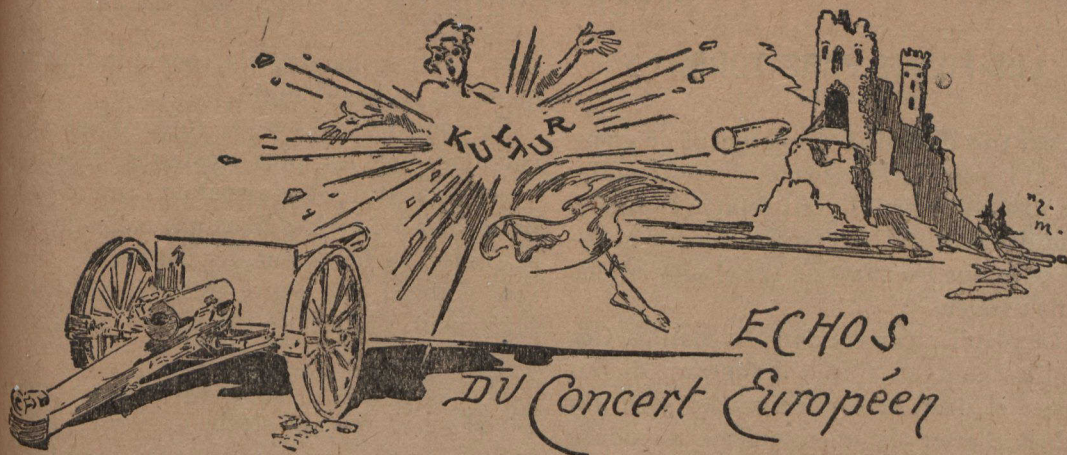
Les aveugles de naissance sont, comme chacun sait, très habiles de leurs doigts, mais il est assez rare qu'ils embrassent le métier d'horloger. On cite cependant des exemples remarquables à ce sujet.

En Angleterre, à Holbeach, vivait un horloger célèbre, nommé Rippin, et qui, bien que totalement aveugle, pouvait démonter pièce par pièce et remonter les montres les plus délicates sans la moindre difficulté et plus rapidement que la plupart de ses confrères jouissant d'une bonne vue.

Un jour on lui vola quelques roues et boulons minuscules en usage dans l'horlogerie, mais le voleur fut arrêté et l'on retrouva sur lui les objets que Rippin reconnut au toucher.

Un autre aveugle, fils d'un horloger, était devenu si adroit dans l'industrie de son père qu'il découvrit plus d'une fois, dans des horloges et des montres, des défauts dont d'autres hommes du métier n'avaient pu s'apercevoir.

On a constaté que la lune avait beaucoup d'effet sur le bégaiement. Les bègues béguaient davantage quand la lune est pleine.



LES PREMIERES TORPILLES



LES torpilles qui jouent un rôle si meurtrier de nos jours dans les guerres ou attaques navales, ont été, pour la première fois, mises en usage par la marine autrichienne, et bien que tout l'honneur de cette invention revienne à l'Anglais Robert Whitehead, la découverte originale en est due à un officier de marine autrichienne, qui lui en avait fait part.

L'idée première consistait à construire une sorte d'embarcation d'un type ordinaire que devait actionner un mouvement d'horlogerie et qui rendrait éminemment dangereux la forte charge d'une matière explosive, placée à l'avant du bateau.

Whitehead, qui séjournait en Autriche à l'époque, comprit de suite quel parti on pouvait tirer de cette idée, qu'il chercha aussitôt à perfectionner, en la rendant pratique.

Deux années durant, il s'attacha à cette étude qui aboutit à la production d'une grossière sorte de torpille, sur laquelle est basé l'engin moderne.

Les premières expériences donnèrent des résultats négatifs, car les engins, après avoir parcouru une certaine distance sur l'eau, finissaient toujours par couler au fond.

Whitehead, sans se laisser décourager, continua ses recherches et parvint à fabriquer les engins actuels qu'il vendit tout d'abord à la marine autrichienne.

Ils ont été, depuis lors, adoptés par toutes les puissances, rendant célèbre celui qui a su les rendre pratiques, au détriment de celui qui les avait théoriquement inventés et dont le nom n'est même pas parvenu jusqu'à nous.

ATROCITES BOCHES

LA commission d'enquête russe sur les atrocités allemandes, dénonce que les Allemands employaient les balles explosives en telles quantités que 10,000 furent retrouvées dans un seul village évacué par l'ennemi et 31,000 furent recueillis le long d'un seul front de l'armée russe. En outre, on a retrouvé des récipients renfermant un liquide spécial pour aveugler les hommes.

LES FILETS PARE-TORPILLE

IL EST très difficile à un bâtiment de guerre de résister à l'explosion d'une torpille. Le filet pare-torpille fait éclater l'engin à une distance du bord suffisamment grande pour que les effets de l'explosion soient sans danger.

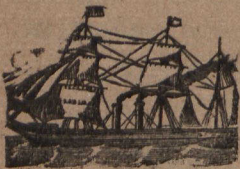
La torpille s'arrête dans les mailles. Ces mailles sont en forme d'anneaux de un pouce et demi et confectionnées avec des câbles d'acier de un-cinquième de pouce de diamètre. Voilà la théorie.

Mais la torpille est munie d'un perforateur qui peut couper le filet protecteur et permettre un passage à l'engin qui alors vient exploser dans la coque.

On a augmenté la vitesse des torpilles et perfectionné les perforateurs, si bien que les filets d'ailleurs très lourds ne sont plus guère employés. On a dû chercher des défenses plus efficaces.

— o —

"LLOYD'S"



IL EST à chaque instant fait mention de la plus grande compagnie anglaise d'assurances maritimes, la "Lloyd's", qui supporte vaillamment et sans faiblir les pertes causées par les sous-marins boches.

La "Lloyd's" est une autorité dans le monde de la navigation. Elle a ses agents et ses inspecteurs dans les deux hémisphères. Un bateau classé avec la cote A1 sur ses registres est un navire qu'on peut acheter les yeux fermés, car il est solide et en bon état "de la quille à la pomme du mât".

Cette cote A1 (*A one* ou *A un*) est si connue qu'elle est devenue proverbiale

dans le langage anglais, pour indiquer qu'on est en bonne santé.

La compagnie Lloyd's, aujourd'hui richissime, eut les plus modestes débuts. Trois ou quatre petits armateurs, qui se réunissaient à Londres dans une coffee-house (café), la fondèrent, les "bureaux" furent d'abord une petite salle de cet établissement. C'était vers le milieu du dix-huitième siècle.

Il existe dans les vastes salons du Lloyd's moderne une cloche de navire, celle de la *Luttine*, une corvette jadis coulée. Un très vieil usage, toujours respecté, veut que lorsqu'un navire annoncé comme perdu est sauvé, on fasse tinter douze fois la cloche de la *Luttine*.

— o —

LA VIE EN ALLEMAGNE

LES Allemands sont devenus depuis la guerre le peuple le plus ichtyopage d'Europe. D'énormes quantités de poissons sont chaque jour importées de Hollande et de Scandinavie, s'ajoutant aux produits des pêcheries allemandes de la Baltique et aux poissons d'eau douce de l'Empire très nombreux, car la pisciculture a été fort développée depuis quelques années chez nos ennemis.

Si bien que soixante-dix millions de personnes consomment chacune environ 7 onces de poisson par jour.

Un neutre ajoute à ces renseignements ce détail, qui est fort significatif: "Enfin, j'ai constaté que des chats, des chiens, des corbeaux sont des rôtis appréciés en Allemagne.

Un fait est certain: c'est que, outre l'impôt ordinaire, chaque chien est l'objet d'une taxe de \$1.20 par deux livres.

— o —

LES DIX COMMANDEMENTS DU HUN



UN Boche, doublé d'une imagination fertile et nullement effrayé par le ridicule, Herr Blankmester, un évangéliste de Gromingen (Saxe), vient de formuler les préceptes d'un nouveau Décalogue qui doit aider ses compatriotes à régner sur le monde.

Voici quelques exemples de cette élucubration qui obtient actuellement en Boche land un très considérable succès :

“Avant tout, souviens-toi que tu es Allemand et que tu appartiens en conséquence à la race des maîtres. Les autres ne sont que des esclaves.

“N'épouse jamais une femme qui ne soit pas Allemande. Tous les étrangers sont de race inférieure et le sang allemand doit être préservé dans une pureté absolue.

“Aie confiance dans le Très-Puissant. Il t'a conféré le privilège d'être né Allemand.”

Ailleurs, l'aimable Herr Blankmester déclare que l'Allemagne a été choisie par le “Vieux Bon Dieu” du kaiser pour sauver le monde. “La sainteté de la famille allemande doit être le berceau de la régénération d'un monde immoral et déchu”, etc.

— o —

GARGAISON DE BARONS



LA FIN de l'hiver de 1915, de nombreux prisonniers allemands, civils ou militaires, ont été évacués des champs de concentration anglais pour être internés sur trois paquebots ancrés dans l'es-

tuaire de la Tamise.

Précédemment, une trentaine de prisonniers, parmi lesquels quinze barons authentiques, furent transférés sur le *Royal Edward*, où ils prirent possession d'autant de cabines. Séduits par l'élégant confort de leur nouvelle prison, s'imaginèrent-ils que le gouvernement anglais leur offrait un voyage d'agrément?

Le soir, en faisant sa ronde, un soldat de garde se heurta aux paires de bottines que les internés avaient déposées devant la porte de leur cabine — comme à l'hôtel!

Le brave militaire estima que l'arrogance teutonne dépassait ici les bornes, et, ramassant les chaussures, il les fourra en tas dans un réduit. Au matin, les couloirs s'emplirent de jurons. Mais les barons allemands durent se résigner, suprême humiliation, à nettoyer eux-mêmes leurs bottines. Il est à supposer que, durant l'opération, ils grognèrent plus d'une fois l'apostrophe désormais fameuse: *Dieu punisse l'Angleterre!*

— o —

LA SOLIDARITE CALIFORNIENNE

POUR aider les Alliés, les Franco-Américains de la Californie ont pris l'engagement d'honneur d'économiser le plus possible toutes les choses nécessaires à la vie. Cet engagement signé par tous les adhérents est ainsi conçu.

“Par la présente, je suis heureux de signer mon engagement d'honneur, comme membre de la Société des vivres des Etats-Unis, et je promets de respecter et de suivre toutes les restrictions ou règles imposées par la Société.”

Pour la ville de Los Angeles, qui compte 610,000 habitants, les adhésions au régime volontaire des restrictions ont été de 475,000.

— o —

UN CURIEUX SOUVENIR

A propos de la prise de Jérusalem par les forces alliées, qu'il nous soit permis de rappeler un incident assez intéressant, et que le colonel Archibald Young raconta récemment dans une conférence qu'il fit à Edimbourg.

Lorsque les troupes britanniques opérant en Palestine approchèrent une petite cité perdue au milieu du désert, un drapeau blanc fut hissé sur les murs de la ville et un parlementaire annonça une députation de notables désireux de s'entretenir avec le commandant des troupes anglaises.

— Soit, qu'ils arrivent; je les recevrai, fit celui-ci avec bonne grâce.

Les notables se présentent. Et celui qui est à leur tête sollicite pour tous les habitants la faveur d'être traités avec douceur.

Alors, tirant de sa poche un vieux papier jauni par l'âge, il ajouta :

— Vous pouvez nous faire confiance : Voici un document qui établit que les gens de notre ville se conduisirent très bien, la dernière fois qu'ils furent visités par des troupes européennes.

Et là-dessus, il produisit au général anglais son certificat plus que centenaire qui portait cette signature magique : *Napoléon Bonaparte*.

DICTIONNAIRES POUR GUERRIERS BOCHES

ON avait déjà signalé, au début des hostilités, l'existence de petits dictionnaires de poche franco-allemand, destinés à permettre aux soldats du kaiser de parler commodément le français.

Quelques phrases, choisies au hasard, étaient singulièrement typiques : "Où est

la route de Paris?" — "Donnez-moi du vin et à manger?" — "Encore du vin" etc.

Le polygotte teuton qui, du fond de quelque université germanique, préside ainsi au bien-être du soldat boche en campagne, vient de publier un autre lexique de poche : le *Manuel russo-allemand*.

On y trouve un ensemble de conversations pratiques chez le coiffeur, chez le dentiste, chez le boucher, etc.

Le manuel enseigne aussi aux soldats allemands comment dire en russe : "Videz vos poches et retournez-les!" — "Quittez votre veston, vos chaussures et vos chaussettes. — "Vous serez tué si vous ne dites pas la vérité."

LA MONNAIE DE CARTON

ON sait que, pour suppléer à la rareté de la monnaie de cuivre, certaines villes du Midi de la France ont convenu de donner en paiement des timbres-poste et des tickets de tramway.

Grâce à cette monnaie conventionnelle et d'une valeur certaine, il est possible de faire les appoints nécessaires.

Des marchands ont même créé une monnaie particulière à des morceaux de carton portant leur signature.

Les villes assiégées en 1870 avaient ainsi créé une monnaie obsidionale en carton, et les Allemands à Lille viennent d'imiter cet exemple qui n'était pas sans précédents.

En 1711, en effet, Bouchain, et en 1712, Le Quesnoy, se servirent pendant le siège, de morceaux de carton portant un cachet.

Beaucoup plus tôt, en 1574, Leyde assiégée par les Espagnols, avait eu recours au même expédient.

UNE FIERE RIPOSTE

UN échange de prisonniers civils vient de permettre à vingt Anglaises et à deux Françaises, institutrices en Belgique, de quitter Bruxelles.

L'une d'elles, Miss Guérin,, native de Limerick (Irlande), eut à soigner, comme infirmière de la Croix-Rouge, un jeune lieutenant prussien qui souffrait d'une fracture à la jambe.

Un jour, tandis qu'elle le pensait, il s'enquit de sa nationalité. Quoi! Irlandaise! De ce sale pays, sur la révolte duquel l'Allemagne avait tant compté!

"Vous ne perdez rien pour attendre! proféra le doux jeune homme. Nous allons prendre Calais, et nous mettrons l'Angleterre à feu et à sang. Puis, nous passerons en Irlande, et nous vous tuerons tous!

— Parfait! répliqua Miss Guérin en repoussant la jambe malade sans achever le pansement. Allez donc vous faire recommander par Madame votre mère!"

La fière riposte lui valut, d'ailleurs, plusieurs jours de prison.

— o —

LES CHIENS DE GUERRE ANGLAIS



L'ARMÉE anglaise utilise à la guerre les "blood-hounds", chiens courants et chiens policiers de premier ordre. Le "blood-hound" descend du chien de Saint-Hubert, qui, durant les guerres d'Irlande, était

employé dans la chasse à l'homme.

A Cuba, les propriétaires d'esclaves avaient depuis longtemps recours à la puissance de leur odorat et à la férocité de leurs instincts pour suivre et reprendre les fugitifs.

Walter Scott nous montre dans ses récits pittoresques et émouvants comment fut dressé le "blood-hound" pour faire la chasse aux pillards et aux voleurs.

En Ecosse, une loi spéciale établissait une taxe dont le produit devait servir à entretenir des blood-hounds à chasser les voleurs de bestiaux et les braconniers.

On cite des chasses à l'homme qui n'aboutirent au succès qu'après une poursuite haletante de 20 milles.

Dans ces trente dernières années, on négligea fort, les qualités policières et guerrières du blood-hound qui fut réservé à la chasse ordinaire.

En 1888, un lâcher de ces bêtes sur des pistes humaines échoua piteusement; à l'occasion des crimes atroces qui ensanglantèrent Londres, on fit de nouvelles épreuves qui n'eurent guère plus de succès.

Les journaux anglais assurent que la guerre avec son entraînement intensif a rendu au blood-hound ses qualités d'autrefois.

— o —

LES PERTES DE METAUX DE LA GUERRE

UNE question intéressante est celle de la prospection et de l'exploitation, après la guerre, des champs de bataille où sont enfouis d'innombrables obus.

Des calculs ont été faits sur la valeur du cuivre et du laiton ainsi enterrés.

Or, les armées françaises et britanniques ont doré et déjà adopté, un système régulier pour la récolte de ces produits. Cette affaire comporte de larges proportions.

Il est probable qu'après la guerre, sera interdit, durant un certain temps, la culture de nombreux terrain ainsi métallisés.

— o —

LES TREMBLEMENTS DE TERRE

TRÈS superstitieux, les Italiens ont remarqué que le Vésuve s'est mis en éruption dès que les opérations militaires ont pris quelque envergure vers la frontière autrichienne.

La guerre aurait été aussi annoncée au début de l'an par les tremblements de terre qui ont bouleversé les régions d'Avezano et de Sora. Ces sinistres auraient causé 15,000 morts et laissé 2,500 blessés.

Nulle région européenne n'est plus que l'Italie exposée à ces secousses redoutables. Malheureusement la science humaine ne peut rien pour les éviter.

Elle se borne à étudier leur formation et leur propagation à l'aide d'appareils de précision qu'on nomme des sismographes.

Un jour peut-être viendra où on pourra, non pas empêcher ces redoutables phénomènes, mais au moins les prévoir.

— o —

LES MAXIMES DE GUILLAUME



MÊME en campagne, le kaiser se pique de philosopher. L'autre jour, comme il recevait la visite d'un journaliste suédois à son Grand Quartier Général, il montra à notre confrère quelques pancartes encadrées où des sentences et des maximes étaient calligraphiées en belles lettres d'or.

— J'inscris ces pensées sur un calepin, au hasard, au fur et à mesure qu'elles se présentent à mon esprit. Prenez-en copie, s'il vous plaît. Grâce à vous, le monde entier saura que j'ai su, à travers les

champs de bataille, conserver ma sincérité d'âme.

Et le journaliste transcrivit sur son bloc-notes :

"Le monde est si grand et l'homme est si petit qu'il n'est pas possible que l'homme soit le centre du monde."

"Prendre la journée comme elle vient, les hommes comme ils sont".

Et voici une sentence qui paraît fort appropriée au noble peuple belge :

"Être fort dans la douleur".

Et une autre :

"Une heure de joie ne suffit pas toujours à nous faire oublier mille heures d'amertume".

Celle-ci, enfin, qui s'explique d'elle-même : "Ne plus désirer ce qu'on ne peut obtenir." — Verdun.

— o —

FRONTIÈRE SUISSE

LA frontière franco-suisse est fermée : et savez-vous avec quoi ? Tout simplement avec une clef...

A Annemasse, le chargé spécial, chaque fois qu'il reçoit avis de cette mesure, va lui-même fermer le portillon réservé aux piétons et le "boucle" avec un petit cadenas. Il emporte soigneusement la clef et va la déposer dans une banque.

Si la banque sautait, que deviendrait la frontière ?

— o —

LE GOUVERNAIL D'UN NAVIRE

LE gouvernail d'un navire de guerre moderne est placé aussi bas qu'il se peut, au-dessous du niveau de l'eau, afin de le protéger autant que possible contre le tir ennemi. Privé de son gouvernail, un navire de guerre serait perdu.

— o —

8,600 TONNES DE DECORATIONS

LES journaux allemands reconnaissent que, jusqu'à présent, 430,000 croix de fer ont été distribuées, dont 420,000 de seconde classe. Chacun de ces joujoux pesant dix-huit grammes, on a donc employé 8,600 tonnes de métal.

Que de fer et que d'argent gaspillés pour récompenser les intrépides soldats du kaiser!

Peut-être Hindenburg jugera-t-il prudent de refondre bientôt toute cette ferraille pour en faire des obus anti-Roumains.

— o —

CE QU'ON DIT DE LUI

LES anecdotes sur M. Clémenceau sont innombrables et tous les journaux en ont raconté.

M. Clémenceau, fidèle abonné de l'Argus les collectionne toutes: elles sont réunies dans des registres, au nombre de 29 exactement. Ces registres, tous du même format sont reliés en peau verte et sont divisés en trois séries: *rosses, drôles et flatteuses*.

Et, quand vient le soir, parfois, M. Clémenceau ouvre un de ces registres et le parcourt.

— o —

LE CUIVRE EN BOCHIE

SI LES Allemands ne sont pas encore à la veille d'avoir épuisé leurs stocks de cuivre, le plomb, employé pour les armements commence à se faire rare et on le réquisitionne partout où l'on peut. Ainsi, en dépit de l'amour professé par les Allemands pour la musique, l'Etat a fait saisir dans toutes les imprimeries tous les clichés de zinc ou de plomb servant à l'impression de la musique.

Chacun de ces clichés pèse environ une livre et demie et l'on calcule qu'on peut réquisitionner un million et demi dans tout l'empire.

— o —

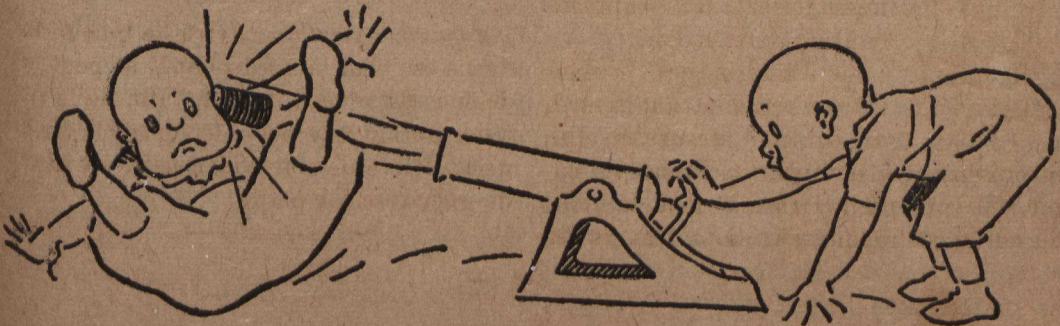
SA SURPRISE

UN officier allemand, fait prisonnier par les Anglais, traversa la Manche dans un transport qui ramenait des soldats britanniques en Angleterre.

Il observa que la plupart de ces soldats n'étaient pas blessés et il demanda la raison de leur retour.

Quand on lui eût dit qu'ils rentraient passer quelques jours de permission au pays, sa surprise fut considérable et il s'écria: "En permission!... Et en pleine guerre... C'est une insulte directe au Kaiser."

— o —



LA TÊTE EN BAS

Une femme Miss Isadora Stewart, vient d'amasser une fortune dans une série d'exhibitions aux Etats-Unis, simplement en marchant la tête en bas.

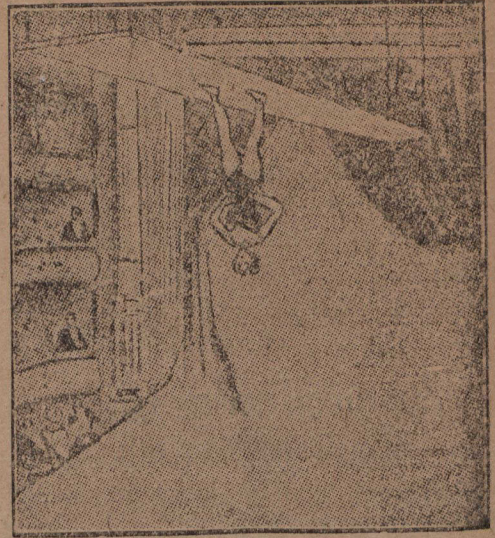
— Vous en feriez autant, direz-vous, en vous aidant des mains. Possible, mais le tour de force exécuté par l'Américaine est autrement compliqué. Voici une longue planche, suspendue au plafond, horizontalement. L'artiste marche sur cette planche, la tête en bas, absolument comme si ses pieds, retenus par une force mystérieuse, s'y soudaient à volonté quand elle les y pose, de façon à l'empêcher de tomber dans le vide.

Disons tout de suite qu'il n'y a là aucun mystère. L'explication est simple et relève des lois de la pression atmosphérique. Tous les spectateurs savent que l'adhérence des pieds de la jeune artiste contre le plafond tient à deux disques de caoutchouc qu'elle a sous chacune de ses bottines. Qu'elle pose le pied contre la planche, le pied y restera collé comme une ventouse après la peau, ou, mieux encore, à la façon des patères pneumatiques qui adhèrent aux miroirs pour soutenir une lampe ou un bougeoir.

Tout le monde, nous avons dit, sait cela. Les spectateurs n'en sont pas moins très angoissés devant ce tour d'acrobate, car il présente de réels dangers. Que le pied s'applique insuffisamment à la planche et l'acrobate tombe inmanquablement dans le vide.

Il faut, en effet, une grande habitude et beaucoup de sang-froid pour appliquer convenablement les disques de caoutchouc contre la planche. Ces disques, de quelques pouces de diamètre et d'épaisseur, ont une forme concave. En les appuyant sur une surface bien lisse, l'air s'en échappe

et la pression atmosphérique les "colle" contre la surface. Un petit mécanisme, disposé de manière à ouvrir une soupape à volonté, laisse pénétrer l'air dans la cavité du disque dès que le veut l'acrobate.



Comment marcher la tête en bas.

Aussitôt le pied se détache du plancher, ce qui permet de faire un pas en avant, pendant que l'autre pied, soigneusement rivé au plafond, soutient le poids du corps.

TOUT LE MONDE BOIT

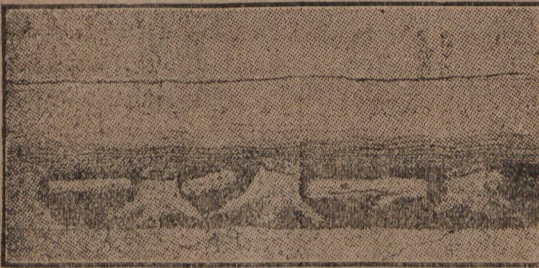
Le vin est, d'ordinaire, si abondant dans la région du lac Maggiore (Italie) qu'on en donne à volonté aux vagabonds qui demandent à boire. Les parents laissent leurs enfants en boire à leur goût et les maîtres d'écoles se plaignent de ce qu'un grand nombre de leurs élèves arrivent à l'école en état d'ivresse.



Les Forêts Petrifiées

L'ÎLE de Portland nous fournit de précieux renseignements sur ce que pouvaient être les arbres des temps préhistoriques.

En creusant le sol, on y découvre, en effet, une forêt de l'ancien monde dont les arbres sont encore en place avec leurs racines. Cette forêt, pétrifiée par l'action des eaux qui sont venues, à une certaine époque, l'inonder, s'est maintenue dans un état de conservation extraordinaire. A tel point que les botanistes peuvent venir y étudier comme dans nos forêts actuelles.



Arbres pétrifiés implantés dans une couche de terre noire.

Notre dessin vous montre une vue en coupe de la forêt. Les arbres pétrifiés sont implantés dans une couche de terre noire. Ça et là, vous apercevez des troncs couchés; au-dessus, des dépôts de marne dont les ondulations rappellent celle des vagues. Cette marne s'est déposée sur les géants des forêts, les a enveloppés d'une couverture sèche et douce au-dessus de la-

quelle se trouve un terrain argileux, semé de pierres, qui s'est formé à des époques plus rapprochées de nous.

Les forêts pétrifiées nous apprennent deux choses.

D'abord, que la surface de notre globe terrestre subit des changements constants. Tout s'y transforme, tout s'y modifie, sous l'influence des siècles. Les ruisseaux deviennent des fleuves, les montagnes s'affaissent, les vallées s'exhaussent, la mer avance et recule.

C'est à des accidents de ce genre que sont dues les forêts pétrifiées. Molécule à molécule, ces troncs d'arbres ont réellement disparu, remplacés sous l'influence de l'eau, par une matière siliceuse insinuée peu à peu dans les pores. A Portland, que nous avons choisi pour étude parce que cette île nous offre un des plus beaux exemples de forêt pétrifiée, la substance actuelle des *imitations d'arbres* est une pierre à feu assez translucide pour laisser distinguer toutes les fibres de l'ancien végétal, tranchées les unes sur les autres par différentes nuances.

Ainsi donc, les botanistes étudient cette végétation, non sur elle directement, mais sur une imitation. Absolument, comme à l'école, vous vous familiarisez avec l'anatomie en examinant les viscères et les organes humains exécutés en carton-pâte et peints.

Le second enseignement est celui-ci : à savoir que, sauf de très rares exceptions, les espèces d'arbres que l'on rencontre dans les forêts pétrifiées ont disparu de notre planète. On n'en trouve plus de vivants. Et voilà qui nous rappelle que tout change ou, pour employer un grand mot des savants, tout *évolue*. Non seulement la surface de la terre se transforme avec les siècles, mais tous ses habitants. Les arbres ne sont pas les mêmes qu'autrefois, les animaux non plus.

— o —

Nids Artificiels d'Oiseaux

Les oiseaux friands d'insectes habitent les cavités des arbres pourris. Comme, dans les vergers bien entretenus, on n'admet pas d'arbres pourris, il en résulte que ces vergers sont peu visités par les oiseaux insectivores. Conséquence : les arbres et les fruits ne sont pas protégés contre les chenilles et les insectes.

En Suisse, où l'on s'est, depuis longtemps, rendu compte de ce fait, on a adopté un système charmant et ingénieux. Ce sont les jardiniers qui logent les oiseaux dont ils souhaitent le voisinage. Ils construisent pour eux des nids artificiels.

Nous allons vous montrer quelques spécimens de ces nids. Si vous avez un jardin, vous pourrez vous amuser à en installer. C'est une coutume de plus en plus répandue, chez les enfants de quelques pays étrangers, d'avoir ainsi des oiseaux vivants en liberté et de les apprivoiser en quelque sorte, sans jamais les mettre en cage.

Un genre de nid, que nous avons pu voir consiste en une toute petite cabane en planches qui se pose à cheval sur trois branches.

exécuter vous-même cette cabane, selon notre dessin No 1.

Le No 2 consiste en une espèce de petit

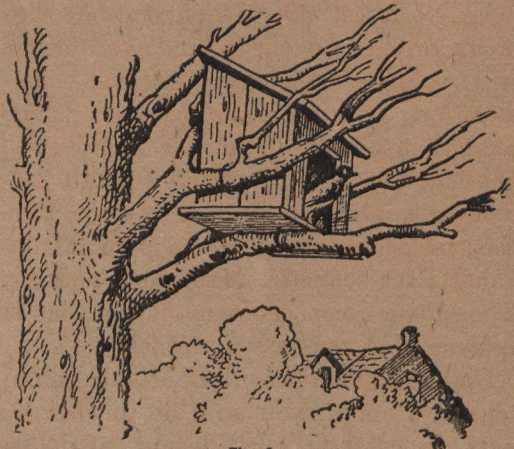


Fig. 1.



Fig. 2.

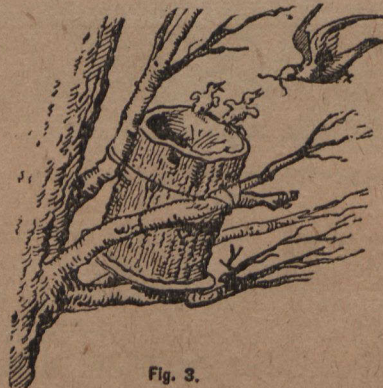


Fig. 3.

pot en terre cuite, avec une ouverture assez large pour permettre l'entrée des oiseaux. Son fond n'est pas plat, mais com-

vexe. Deux branches fourchues suffisent à le poser avec solidité, mais il faut choisir des branches assez fortes.

Le No 3 est fait d'un tronc d'arbre creux, dont on bouche le fond avec une tôle. Il se place dans les arbres aussi facilement que le précédent. Quelques jardiniers, s'inspirant du modèle des ruches, ont fabriqué des maisonnettes à toit mobile, ce qui facilite leur nettoyage. Parfois, même, ils ont placé un perchoir devant la maisonnette. Mais nous pouvons dire, d'une façon générale, que ce sont là des complications assez inutiles.

Une recommandation importante, maintenant. Il faut avoir soin de tourner les nids du côté du soleil levant, et de les bien fixer, de façon qu'ils ne soient pas renversés par le vent.

— o —

LA MALICE DES BETES

UN explorateur, retour d'Afrique, racontait récemment tous les ennuis que lui avaient causés les serpents. Chaque soir, avant de se mettre au lit, quand il couchait dans une hutte indigène, il se livrait avec la plus grande attention à la chasse aux reptiles.



Un jardin botanique ambulante.

Et rien n'était plus difficile que de les découvrir. "Certains serpents prenaient la couleur des objets qui les entouraient. Ils devenaient verts s'ils s'enroulaient dans mes couvertures; marrons, s'ils s'appliquaient contre les poutres de la cabane."

Les savants ont appelé *mimétisme* cette faculté qu'ont certains animaux de prendre des aspects et des couleurs différents. L'exemple du caméléon est connu de tout le monde.

Les habitations françaises en offrent de très fréquents avec la larve d'un petit insecte, le *réduve musqué*. Pour devenir invisible, cette larve se couvre entièrement de poussière. On a donc peine à l'apercevoir entre les interstices du plancher.

Il vous arrivera peut-être quelque jour de prendre, sur les bords de la mer, des crabes ou des araignées de mer entièrement recouverts d'algues de toutes variétés. Ainsi, ces crustacés semblent n'être qu'une touffe de végétal aquatique. Les poissons s'en approchent sans défiance et sont saisis entre les pattes des crabes.

Il n'est plus permis de douter de l'intelligence des crabes,—les derniers animaux, pourtant, auxquels on eût pu supposer quelques esprit, — quand on sait qu'ils ont inventé cette ruse de chasse. Car les algues n'ont pas poussé toutes seules sur leurs carapaces: ils ont fait des boutures, tout comme les jardiniers!

De leurs pinces, en effet, ils ont détaché des morceaux d'éponges, ou de bryozaires, ou d'algues, et ils les ont déposés sur leurs carapaces. Les plantes n'ont pas tardé à pousser et à prendre pied, transformant aussi le dos des malicieux crustacés en un jardin botanique ambulante.

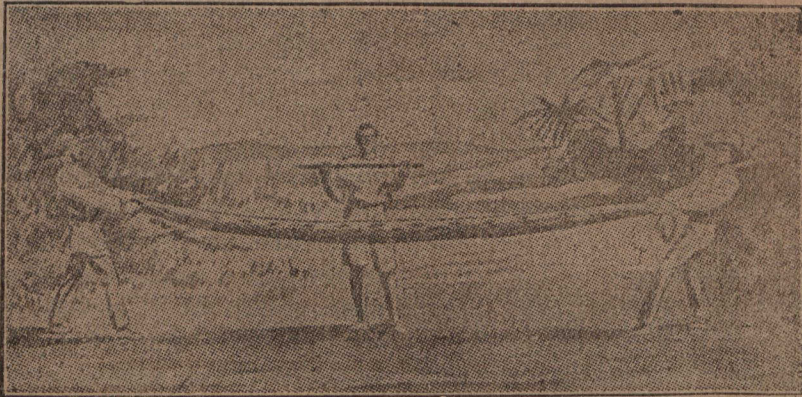
— o —

Les Boas des Philippines

Les plus grands serpents connus ne sont pas venimeux. C'est le cas des pithons ou boas et des couleuvres géantes de l'Amérique méridionale. Au reste, on a souvent exagéré la taille de ces reptiles. La vérité est que les boas constrictors n'ont guère plus de 12 pieds. On en a cependant rencontré qui mesureraient jusqu'à 21 pieds de

"chair à saucisse". Et c'est bien la forme d'une saucisse, en effet, que, par une particularité curieuse, le boa donne à l'animal qu'il va avaler.

Ceci fait, il commence à l'attaquer par un bout, aspirant lentement la saucisse qui disparaît peu à peu dans sa bouche. Souvent, la partie à ingérer est tellement volumineuse que la digestion commence, tandis que l'autre extrémité de l'aliment du boa est encore en plein air.



La taille habituelle des boas visibles aux Philippines.

long sur 22 pouces de circonférence, mais c'est extrêmement rare.

S'ils étaient armés de crochets à venin comme bon nombre d'ophidiens, les boas auraient tôt fait de dépeupler des contrées entières. Tels qu'ils sont, ils ont seulement à compter sur leur force et elle est considérable. Ressemblant beaucoup à une longue poutre grise qui se mouvrait, les boas poursuivent les gazelles, les cougouars, et, au besoin, s'attaquent à l'homme ou au buffle.

On sait qu'ils broient dans les replis de leur corps les animaux dont ils vont se nourrir. On a observé qu'ils les entraînent volontiers contre un arbre, dont ils se servent comme d'un levier pour réduire plus aisément leur nourriture en

La capture du boa serait chose difficile si l'on ne choisissait le moment de sa digestion. Elle dure parfois cinq jours, pendant lesquels l'animal est dans l'incapacité de faire le moindre mouvement.

Notre photo vous donnera une idée de la taille la plus habituelle des boas visibles aux Philippines. L'homme qui apparaît derrière la bête tient une mesure de 3 pieds ce qui vous servira de point de comparaison.

— o —

Un Boche a inventé une torche qui s'allume quand elle est mouillée. Elle sera placée sur les bouées. Grâce à elle quand une personne tombera à l'eau la nuit, elle pourra voir la bouée qu'on lui aura jetée.

LE LANGAGE DES OISEAUX

Je me rappelle que le grand rêve de mon enfance, était de pouvoir arriver à imiter, en sifflant, le chant des oiseaux. Si j'avais eu en ma possession quelques-uns de ces livres annotés où tous les chants particuliers des oiseaux sont transcrits pour l'amusement de la jeunesse américaine, peut-être aurais-je plus sûrement atteint mon but.

On sait aujourd'hui bien des choses nouvelles sur les oiseaux.

Ils chantent. Mais ils parlent aussi. Et c'est surtout leur "langage" qu'il est important de connaître. Plusieurs naturalistes ont expliqué pourquoi. Et vous serez peut-être intéressés par quelques détails sur ce sujet.

Par langage des oiseaux, on entend certains "cris d'appel", différents de modulation selon les espèces, mais que l'on a néanmoins pu reconnaître et classer comme identiques.

Ces "cris d'appel" sont fort simples. Ils se réduisent à trois: trois mots. L'un signifie *danger*, l'autre *ami*, le troisième est le cri *d'amour* que le père lance à la mère de ses petits, le cri dont les oisillons accueillent leurs parents.

Mais, direz-vous, comment les oiseaux peuvent-ils rendre toutes leurs idées avec un vocabulaire aussi rudimentaire? — Rien de plus facile. Il serait puéril de croire que les oiseaux aient des mots particuliers, par exemple, pour "chenille", "navet", "ver-misseau, grain de blé". Ils en ont

un, simplement, et qui rend l'idée de "nourriture". Cette idée, agréable à tous les oiseaux, est suffisamment exprimée par le cri *ami* qui s'applique indifféremment à quelque chose de bon, un bon camarade ou un bon repas.

De même, le cri de frayeur s'applique à tous les dangers. Il indique que l'on a à fuir ou à se tenir sur ses gardes; il peut indiquer la souffrance, ou l'affliction, ou la colère.

De nombreux savants, qui ont passé des mois entiers dans les bois à écouter les oiseaux, ont tous reconnu ces trois cris et leur importance. Ils ont pu comprendre leur signification d'après l'attitude des oiseaux qu'ils surveillaient en même temps. Evidemment, ce "dictionnaire du langage des oiseaux" est encore peu de chose, mais c'est une donnée certaine, et le pas franchi est énorme.



Le chasseur, imite le chant des oiseaux pour l'attirer vers lui.

A côté de ces trois "cris d'appel", le chant des oiseaux n'est que fioriture. C'est de la musique pure et sans utilité appréciable.

Et maintenant, voyez la conséquence curieuse de ces travaux.

Vous savez que certains chasseurs imitent en sifflant, ou avec des instruments spéciaux, le chant de quelques oiseaux. Les oiseaux s'y laissent parfois prendre, mais c'est pure étourderie de leur part. Cet homme, présenté par notre gravure, et qui, le fusil en main, cherche à attirer une bande de courlis pour les abattre ensuite à coups de feu, cet homme peut, d'un instant à l'autre, commettre une gaffe énorme et qui le trahira. Il chante (il croit appeler), mais il ne possède pas le cri d'appel. De même, il ne peut pas répondre au cri lancé par les oiseaux qui l'ont entendu. Que ceux-ci, défiants, lui posent une question, le chasseur ne la comprendra même pas. Les oiseaux reconnaîtront l'imposture et se sauveront, laissant en plan le chasseur, son sifflet, son fusil et ses chiens.

Ce chasseur est comme un homme qui balbutie des mots dans une langue étrangère, sans la comprendre. A la première question qu'on lui pose, il est perdu. Il doit, pour essayer de tromper les oiseaux, connaître les trois "cris d'appel", les trois mots magiques qui sont la clé du langage des animaux ailés, et surtout les utiliser à propos.

LES CHASSEURS DE LUCIOLES PHOSPHORESCENTES

IL Y A au Japon des gens qui gagnent leur vie en faisant la chasse aux lucioles phosphorescentes que l'on nomme vulgairement mouches à feu. Ces insectes sont employés comme ornements dans les bals et les soirées, comme aux Antilles, d'ailleurs.

Quelque fois ils sont gardés dans des cages, puis rendus ensemble à la liberté en présence des invités.

Le chasseur de lucioles se met en route au coucher du soleil, armé d'un long bambou et d'un sac en tulle; ayant atteint un endroit où poussent des saules il étend son tulle sur le sol, puis frappe de son bambou les branches des arbres. Les insectes tombant sur le tulle sont vite prisonniers.

— o — AVERSIONS ET ANTIPATHIES

LA chose ne semble-t-elle pas invraisemblable! Et pourtant, elle n'est que trop réelle. En effet, on rapporte qu'un certain moine perdait connaissance en apercevant les roses; c'est pourquoi il savait éviter les occasions en ne quittant pas le monastère, lorsqu'elles fleurissaient.

De son côté, Vincent, le grand peintre, s'évanouissait, lorsqu'il entrait dans l'appartement où il y avait des roses. On signale aussi les violentes convulsions d'un officier d'armée, au moment où il venait en contact avec une rose.

On cite encore le cas d'une femme, qui se trouvant dans un endroit où l'on faisait bouillir de l'huile de lin, fut saisie d'une violente toux, d'un renflement du visage et perdit la raison pour vingt-quatre heures.

Parlant de ces étranges aversions et antipathies, Montagne raconte avoir connu un homme qui aurait préféré affronter un boulet de canon que de regarder une pomme.

Dans les oeuvres de Zimmermann, on peut lire le cas d'une femme qui ne pouvait pas toucher la soie ou le satin, et même qui s'évanouissait, si par accident, elle venait à toucher la pelure veloutée d'une pêche.

ATTENTION AU COUP DE MARTEAU !

Le diamant que nous représentons ici est le plus gros diamant du monde. Tel que vous le voyez, il fut trouvé accidentellement, en 1906, sur un talus de la mine Premier, au Transvaal.

Ce diamant, du poids de 3,027 carats,



Le plus gros diamant du monde.

fut estimé à 62 millions. Il était trop gros; on décida de l'offrir au roi d'Angleterre, de le tailler et d'en tirer deux diamants.

Le diamant Premier fut envoyé de l'Afrique du Sud à Amsterdam, par simple colis postal, mais recommandé et assuré pour une somme considérable. On avait chargé un des plus célèbres tailleurs de diamants, M. Asscher, un Hollandais, de travailler la précieuse pierre.

Les travaux qui transforment un diamant brut en un diamant commercial peuvent se résumer à trois opérations: le clivage ou séparation sensationnelle. Elle était excessivement périlleuse et risquée. Une maladresse du *cliveur* aurait fait perdre plusieurs millions.

“Dans l'atelier de clivage, écrit l'opérateur lui-même, plusieurs personnes étaient

présentes pour assister à cette opération terriblement difficile. Je n'éprouvai pas la moindre nervosité. Je savais pourtant la somme incalculable, énorme, qui était l'enjeu de ma réussite.

“Comment la pierre allait-elle réagir sous le coup de maillet?... Je retirai mon habit, je retroussai mes manches et m'assis devant l'établi. Le diamant était solidement fixé à son support. Sans la moindre hésitation, je plaçai sur l'entaille, qui avait été pratiquée sur le diamant, le couteau qui allait servir. Je levai mon maillet et je frappai avec force sur le couteau.

“Un petit coup sec. Le couteau s'était brisé en deux. Je recommençai avec un nouveau couteau. Je sentais que, sous le marteau, la pierre pouvait éclater en mille morceaux. Je frappe un bon coup. Des braves retentissent: le diamant était séparé en deux, le clivage avait réussi.”



Comment le clivage réussit.

Ainsi, on sépare en deux un diamant de plusieurs millions, d'un seul coup, comme on casse un biscuit pour le croquer. Mais il faut une fameuse adresse et une grande sûreté de main...

Quand les deux morceaux du Premier furent séparés, on les "débruta" et on les polit. Ces opérations se firent avec des meules actionnées par l'électricité, de 20 pouces de diamètre, et qui tournaient à la vitesse de 2,500 tours à la minute. Vous savez, en effet, que le diamant est un des corps les plus durs qui soient.

— o —

LA DUREE DE LA VIE DES ANIMAUX

De tous les animaux, les baleines semblent avoir été gratifiées du record de la longévité, en effet ces dernières sont supposées vivre plusieurs siècles. Les éléphants occupent un rang assez important, si l'on considère qu'aux Indes, ils atteignent très communément l'âge de cent ans.

Une autre classe qui comprend les chevaux, les chiens, les lions, les tigres et les porcs, a une limite d'existence variant entre vingt et trente ans. Suivent les moutons domestiques et à un degré plus bas encore, les petits animaux tels que les rats et les souris.

Le poisson atteint parfois un âge assez avancé. Par exemple, le saumon vivra jusqu'à cent ans, l'anguille de soixante à cent ans, tandis que souvent on a entendu parler de brochets qui avaient vécu jusqu'à deux cents ans. Les crocodiles et les tortues vivent même plus longtemps.

D'un autre côté, les oiseaux ne sont pas hors de concours. Un vieux perroquet gris qui est mort il y a quelque temps, avait

vécu durant quatre-vingt-dix années. Les cacatoès atteignent souvent l'âge de 120 ans et des corbeaux ont souvent dépassé le siècle.

L'oise domestique est un oiseau qui vit plus longtemps que l'on croit s'il n'est pas sacrifié pour la table; des expériences ont même prouvé qu'il avait atteint l'âge de quarante ans.

— o —

L'IVOIRE EXTRAIT DU LAIT

PARMI les récentes découvertes faites par les chimistes synthétiques, il n'en est pas de plus merveilleuse que celle d'un procédé, ayant pour objet d'extraire l'ivoire du lait ordinaire d'une vache, et cet ivoire donne des résultats satisfaisants dans son application.

L'idée primitive était d'utiliser ce nouveau produit pour la fabrication des touches de piano et d'orgue, mais on a découvert qu'il peut être préparé de manière à remplacer avantageusement l'ambre, la corne, le corail, le cellulose et des substances analogues avec une telle perfection qu'il est très difficile de les distinguer des matières originales.

C'est en vertu de sa condition comme substitut de l'ivoire que la nouvelle substance a causé une plus grande surprise, sans doute, parce qu'il constitue un autre exemple apparent d'amélioration de la Nature.

Le nouvel ivoire peut recevoir un magnifique poli et possède aussi la qualité de durabilité, ce qui peut faire croire qu'il fera une concurrence sérieuse à l'ivoire naturelle, devenu de plus en plus rare et plus dispendieux, d'année en année.

— o —



TRAITÉ SUR

LE CHEVAL

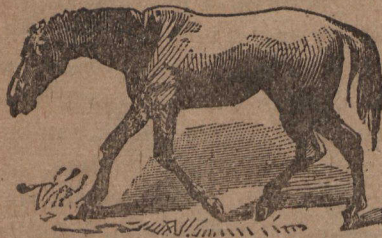
ET SES MALADIES

INDEX ET TRAITEMENT DES MALADIES

No 6

"Suite"

ENTORSE DE LA JOINTURE SCAPULO-HUMÉRALE.—Cette difficulté, ayant son siège dans l'articulation, est beaucoup plus sérieuse que l'écart de l'épaule et plus difficile à guérir.



Symptômes. L'animal traîne la jambe, la pointe du pied frottant contre terre, et la jette en dehors dans son effort pour la mouvoir. Il ne peut que difficilement se soulever le pied.

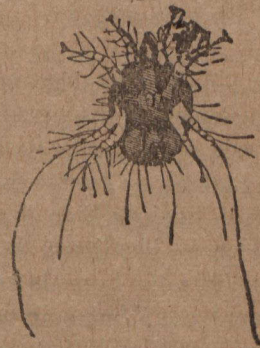
PEAU, MALADIES DE.—Les variétés en sont nombreuses, bien que bon nombre aient les mêmes causes, tout en présentant chez différents chevaux des symptômes divers.

CALVITIE.—Cette maladie est occasionnée par la mauvaise digestion quelquefois; alors on aperçoit d'abondantes petites pustules contenant une certaine sérosité. A certaine période de la maladie mettez le cheval au pâturage ou donnez-lui du grain moulu.

Quand la calvitie est causée par des vésicatoires, des brûlures, etc., si la peau n'a pas été détruite, appliquez trois ou quatre fois par semaine le mélange suivant: quatre onces de glycérine et deux onces de teinture de cantharides. Certains cas se trouvent bien d'un onguent composé d'une drachme d'iode et de deux onces de saindoux, appliqué deux fois par semaine et bien pénétré dans la peau par la friction.

GALE, ROGNE, ETC.—Ces maladies contagieuses sont causées par un insecte qui s'enfouit dans la peau.

Symptômes. Le cheval se frotte contre tout ce qu'il peut rencontrer. De petites pustules se manifestent sur la tête et le cou et sous la crinière.

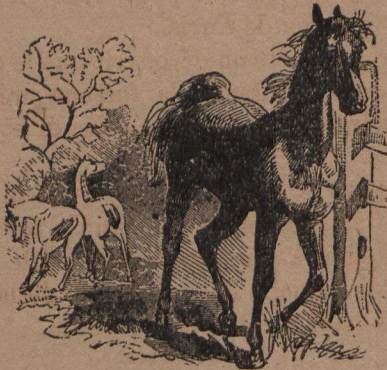


Le poile tombe et laisse voir sur la peau de petits points rouges et des gergures. La peau devient sèche et chauve, et le cheval éprouve une grande démangeaison.

Commencé dans le No de janvier 1918.

Traitement. Frottez bien le cheval avec une brosse raide; lavez-le ensuite avec de l'eau douce et du savon de Castille et séchez-le soigneusement. Dès qu'il est parfaitement sec, appliquez l'onguent suivant: soufre, quatre onces; saindoux, dix onces; acide carbolique, une demi-once.

Cette maladie étant contagieuse, on doit nettoyer soigneusement et soumettre à un haut degré de chaleur, à la vapeur ou à l'eau bouillante tout ce qui a servi au pansement, afin de détourner tout ce qui pour-



rait occasionner la maladie. Il serait bon d'enduire de l'onguent ci-dessus les parois des stalles, les poteaux, etc.

VESSIGON.—(Pour le siège voir la gravure du squelette). Dans presque tous les cas de boiterie de la jambe de derrière le siège de la maladie se trouve dans la jointure du jarret, quoique bien des personnes sans expérience localisent la difficulté dans la hanche, pour la seule raison qu'elles ne peuvent pas découvrir de tuméfaction dans l'articulation du jarret: car dans bon nombre des cas les plus graves on ne voit pas d'enflure ou qu'au bout d'un certain temps.

EPARVIN.—Excroissance irrégulière de matière osseuse sur les os de la jointure

du jarret, située en dedans de la jambe et devant l'articulation.

Causes. Les causes de l'éparvin sont très nombreuses; mais cette affection est



le plus souvent occasionnée par les entorses, les coups, le travail excessif, de fait, par tout ce qui peut causer l'inflammation de cette partie de la jointure. La tendance héréditaire en est une cause fréquente.

Symptômes. Les symptômes varient suivant les cas. Chez certains chevaux la boiterie vient graduellement, tandis qu'elle est plus rapide chez d'autres.

On n'aperçoit ordinairement de prééminence qu'au bout de cinq à huit semaines. La boiterie est bien marquée au départ. Elle disparaît au bout d'une certaine distance, pour reprendre de plus belle après un temps d'arrêt.

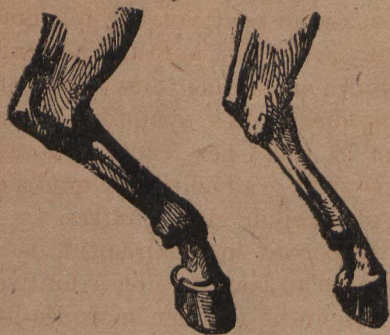
Il y a parfois une action réflexe causant une petite différence dans l'apparence au-dessus de la jointure de la hanche; et, si la tuméfaction n'est pas encore évidente, une personne inexpérimentée est sujette à se tromper sur le vrai siège de la maladie. Le cheval, à l'écurie, s'appuie sur l'une ou l'autre jambe; mais la jambe malade se tient sur la pointe du pied.

Si la jointure se consolide, la jambe devient raide, sans faire cependant éprouver au cheval beaucoup de douleur.

Traitement. Afin qu'on ne se méprenne pas sur ce que nous entendons par une *cure*, nous dirons que c'est arrêter la boiterie, et faire disparaître la tumeur dans la

plupart des cas où l'on peut raisonnablement espérer une guérison.

Mais nous ne voulons pas dire que dans un cas d'ankylose (jointure raide) nous puissions rétablir la flexibilité première de l'articulation: car c'est une impossibilité, vu la consolidation des os. Nous ne prétendons pas, non plus, dans aucun cas d'éparvin complètement ossifié (quand la tumeur est devenue un os dur) qu'on puisse faire disparaître de la bosse. Dans toute croissance osseuse de la nature de l'éparvin ou de la forme, il est extrêmement difficile de déterminer le point où le phos-



phate de chaux est en quantité suffisante pour compléter l'ossification: par la raison que dans certains cas la chaux est déposée plus vite que dans d'autres, et que, par conséquent, un éparvin peut s'ossifier en quelques mois, tandis qu'un autre prendrait autant d'années.

Ce sont les tumeurs qui ne sont pas complètement ossifiées que nous prétendons faire disparaître. Nous avons vu enlever un gros éparvin de cette catégorie de quatre ou cinq ans; et nous croyons qu'une large proportion ne devient osseuse qu'au bout de plusieurs mois ou de plusieurs années.

(A suivre)

LA FORTUNE D'UN MENDIANT

ON vient de trouver mort un certain mendiant, riche cependant de \$80,000, qui avait passé sa vie à Courbevoie, près de Paris.

Le cadavre du "Père Daniel" comme on l'appelait, bien que son propre nom fut Jean-Baptiste Roateau, a été découvert dans un campement de bohémien, où il vivait depuis quelque temps.

A sa mort, les policiers trouvèrent dans la main du mendiant, âgé de 88, une petite clef d'une boîte déposée dans une banque d'épargne de Paris.

Après enquête on découvrit que le coffre en question contenait la fortune précitée, consistant en billets de banque, or et obligations.

Le pauvre, en apparence, avait mendié durant 25 ans, tout en cachant le fait qu'il appartenait à une excellente famille française, de laquelle il avait hérité de la fortune ci-haut mentionnée, en 1908.

— o —

LA PEINE DE MORT EN RUSSIE

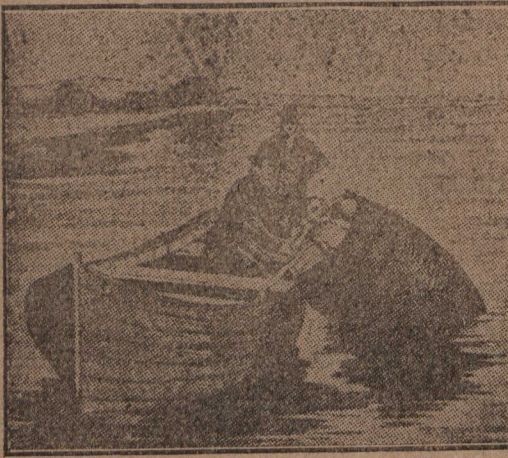
Pour ceux qui connaissent la Russie il n'est pas surprenant que l'un des premiers actes du nouveau Gouvernement ait été l'abolition de la peine de mort. Celle-ci est certainement autant contre le sentiment national que contre la tradition en Russie. En 1888, feu W. F. Stead déclarait qu'elle n'était jamais infligée sans produire un sentiment de honte parmi les Russes instruits.

La peine capitale avait été abolie en 1750 par l'impératrice Elisabeth. Rétablie ultérieurement, elle n'avait été appliquée que dans des circonstances exceptionnelles avant le soulèvement de 1905. En une seule journée, au commencement de 1909, on en compta vingt-sept.

Les Chinois de Contrebande

CHACQUE année, plusieurs milliers de Chinois et de Japonais vont s'établir au Transvaal, en Australie et en Amérique.

On n'a pas tardé à s'apercevoir qu'ils font une concurrence redoutable aux Blancs et, aux Etats-Unis, notamment, on a dû s'efforcer d'enrayer les progrès de la colonisation asiatique.



L'Asiatique sort de sa cachette.

Les autorités chargées de ce soin y rencontrent les plus grandes difficultés. Rien n'est plus rusé qu'un Chinois ou qu'un Japonais. Et il y a des hommes qui, en dépit des douaniers, exercent, d'un bout de l'année à l'autre, le fructueux métier d'introduire en contrebande des Asiatiques sur le continent américain.

Il y a quelques mois, les douaniers qui visitaient un vapeur eurent l'idée de percer à coup de sabre quelques unes des balles de coton qui constituaient la cargaison du navire. Des cris de douleur retentirent. On ouvrit les balles et l'on y trouva, cachées, une douzaine de Japonaises.

Un procédé non moins ingénieux est le "coup du tonneau".

Il consiste à faire remonter l'embouchure d'une rivière à un tonneau submergé et, par conséquent invisible, que l'on amarre par une corde à une embarcation.

Ce genre de fraude passa longtemps inaperçu. Ce fut tout à fait par hasard que l'on connut qu'un Chinois se cachait dans le tonneau. Notre dessin vous montre l'Asiatique s'appêtant à sortir de sa cachette après un trajet de plusieurs milles.

On a pour cela, fermé la partie supérieure du "sous-marin" à l'aide d'une planchette en glissière. Un tuyau de caoutchouc de quelques verges a permis au Chinois de respirer. Il a tenu une des extrémités du tuyau dans sa bouche, emplissant d'air ses poumons, pendant que l'autre extrémité, maintenue au niveau de l'eau par un flotteur, assurait le renouvellement de l'air respirable.

Ce petit bouchon de liège qui voguait à la surface était le seul indice qui pouvait révéler qu'un homme était là en deux, à quelques verges au-dessous du niveau, risquant terriblement sa vie...

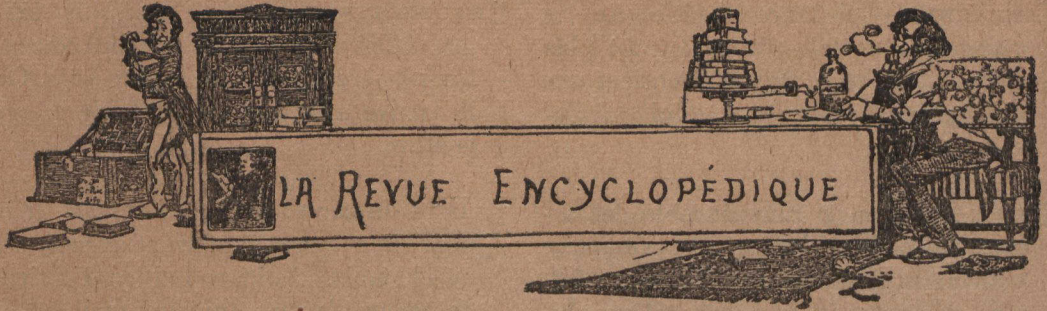
— o —

UN LAIT NOUVEAU GENRE

Depuis des siècles les Arabes boivent le lait de jument fermenté qu'ils nomment "koumiss". Le moine voyageur Juliélmus de Rubruquis, qui vivait au XIIIe siècle, en parlait en ces termes: "Il fait beaucoup de bien à l'estomac et il fait aussi tourner la tête aux gens faibles."

— o —

Dans les buanderies musulmanes d'Egypte on emploie une marque secrète pour distinguer le linge des "croyants" de celui des "infidèles". Ces deux sortes de linge sont lavées séparément. La marque est enlevée avant la livraison.



Dans ce nouveau Département de la Revue Populaire, nous publierons chaque mois, par ordre alphabétique, quelques fragments d'un petit dictionnaire encyclopédique rédigé tout spécialement à l'intention de nos lecteurs.

Nous prions en même temps nos lecteurs de bien faire attention à ceci: A la suite du dictionnaire, et dans chaque numéro, nous répondrons volontiers, en quelques lignes, aux questions qui pourraient nous être posées en matière de science populaire seulement; par exemple, que l'on nous demande ce qu'est au juste tel minéral que l'on nous désignera, quelle est la durée d'un éclair, quelle est la vitesse de la lumière, etc.

Nous ne répondrons qu'aux questions ayant un intérêt général et pouvant par conséquent profiter à tout le monde; nous espérons compléter ainsi les Cours Populaires paraissant déjà depuis quelque temps dans cette Revue et contribuer à l'instruction de nos amis de la façon la plus agréable pour eux.

Les questions doivent être adressées comme suit: Rédacteur de la Revue Encyclopédique, 131 rue Cadieux, Montréal.

CARNALLITE:— Nom donné par H. Rose à un chlorure double hydraté de potassium et de magnésium, qui a été trouvé à Stassfurt et en Perse. On l'exploite depuis 1858, pour les besoins de l'agriculture.

CARNAUBA:—Nom vulgaire, au Brésil, de la cire qui découle des feuilles d'un palmier qui croît au Brésil. On l'emploie dans la fabrication des chandelles.

CASSAVE:—Espèce de pain en forme de galette, que l'on prépare avec la fécule de manioc et par extension, le manioc lui-même.

CARRAGAHEEN:—Nom vulgaire du varech polymorphe ou mousse perlée. La gelée alimentaire de carragaheen est préparée avec 50 grammes de carragaheen, 250 grammes d'eau, le tout réduit à 150 grammes par la cuisson et 45 grammes de sucre.

CASCARILLE:—Section du genre croton. Genre de rubiacées-cinchonées, renfermant des arbres ou de grands arbustes des forêts des Andes intertropicales. On la trouve dans les îles Bahamas.

CACHEMIRE:—Tissu très fin, fait avec le poil d'une race de chèvres de Cachemire ou du Thibet.

CAVIAR:—Aliment très estimé dans le nord de l'Europe, en Russie, notamment et composé principalement d'oeufs d'esturgeon pressés et salés.

CASTOR (huile de):—Silicate naturel d'alumine et de lithium; variété de pétaélite qui se trouve à l'île d'Elbe.

CELLULOSE:—Le tissu cellulaire des plantes est formé par une série de corps désignés sous le nom de cellulose. Ces corps insolubles dans les dissolvants neutres, se convertissent en dextrine et glucose par hydratation.

CASTORÉUM:—Substance sécrétée par les glandes préputiales du castor. Le plus estimé vient de la Russie et obtient une plus grande valeur que celui du Canada.

CÈDRE:—L'arbre le plus durable des arbres mous du Canada. On l'emploie pour faire des dormants des voies ferrées, des poteaux de lignes télégraphiques. Son principal concurrent est le cyprès importé. On compte deux espèces commerciales de cèdres, celui de l'est ou le blanc et celui de l'ouest ou le rouge que l'on rencontre en Colombie Anglaise.

CELLULOÏDE:—Substance complexe à base de cellulose nitrique et de camphre, qui, malgré la date récente de sa découverte, a reçu rapidement de nombreuses applications industrielles. On en fait des peignes, des billes de billards, des bouts de pipe, des cols et des manchettes, des tapis imitant le dallage, etc.

CEMENT:—Le plus connu est celui qui porte le nom de Portland, sans doute à cause de sa ressemblance avec la pierre de Portland. Il est composé de trois parties de craie blanche et d'une de glaise de rivière, ou de pierre à chaux dure. On en extrait du plâtre de Paris, borax, du plomb rouge ou blanc.

CRAIE:—C'est une variété malléable de pierre à chaux employée, après avoir été brûlée pour la préparation du mortier. Mélangée avec des matières végétales à propriétés colorantes, on en fait des crayons d'artistes. La craie blanche est une espèce de glaise contenant du carbone.

CHALCÉDOINE:—Nom par lequel on désigne différentes variétés de silice concrétionnée, translucide, à cassure unie. On la trouve aux Indes, en Sibérie et sur le Rhin.

CUIR DE CHAMOIS:—D'abord obtenu de la peau du chamois et souvent appelé cuir de chamois. Aujourd'hui on l'obtient de peaux d'autres animaux et il est le même que le cuir de boeuf ordinaire.

CHARCOAL:—Le charbon "charcoal", est fait de bois brûlé dans une hutte très bien fermée, où l'air est limité. La plus grande partie de l'oxygène, de l'hydrogène et nitrogène est enlevée du bois et le reste contient une grande portion de carbone.

CÉRIVE:—C'est un article de commerce. On l'utilise à la table et dans la fabrication des liqueurs. Son bois est employé dans l'industrie des meubles.

CHATAÏGUIER:—Genre qui a donné son nom à la famille des castanéacées, comprenant environ 17 espèces de l'hémisphère nord des deux mondes et des régions chaudes de l'Asie. Son fruit est une variété de pommes, à chair blanche et farineuse, que l'on mange le plus souvent cuite. Son bois est bien recherché dans l'industrie. Au Canada, il ne croît que dans le Sud de l'Ontario.

— 0 —

Notes Scientifiques

DES entrepreneurs de puits artésiens en Argentine ont découvert un riche dépôt de cuivre là où jamais on n'avait cru à la possibilité d'un tel minerai.

LA Virginie possède la plus grande manufacture de vinaigre aux Etats-Unis, mise en opération presque complètement par l'énergie électrique.

ON A découvert en Australie, un arbre dont les feuilles produisent une huile de laquelle on peut extraire le camphre.

LA Chine vient d'adopter un double système de poids et mesures, qui comprend le système métrique et celui du pays.

UN habitant de l'Ohio, vient d'inventer un appareil pour remplir et vendre des cornets de crème à la glace, sans les toucher de la main.

UN nouveau système de signaux en usage pour les voies électriques, qui indique la position de chaque tramway en service, vient d'être découvert.

DANS le but de faire sécher plusieurs morceaux de linge dans un espace limité, un inventeur a imaginé une série de six lignes parallèles, tenues éloignées les unes des autres par des étendeurs qui peuvent se lever au moyen d'une manivelle et un engrenage.

DES capitaux français ont pris possession d'une île de l'Amérique du Sud que l'on croit contenir 10,000,000 tonnes de phosphate de haute qualité et de plusieurs autres millions de tonnes de qualité inférieure.

LA plus grande ferme, où l'on s'occupe de l'élevage de l'anguille, au monde, est en Italie. Cette industrie ayant été conduite dans un marais depuis plusieurs siècles.

UN savant anglais qui avait été chargé d'étudier les dépôts d'huile en Nouvelle-Guinée, a trouvé qu'il existait du pétrole sur une superficie de 1500 milles carrés.

DES attachements qui permettront aux installations des lumières électriques d'être suspendues verticalement à des plafonds obliques, ont été inventés par un homme de Chicago.

PLUS de 3000 pains sont cuits dans un four, chauffé à l'électricité, à Toronto, par jour.

— o —

PETIT COURRIER

Nouvel abonné.—L'échantillon que vous nous avez envoyé est bien de la Molybdénite ou sulfure de Molybdène. Ce minerai doit subir une préparation chimique spéciale pour être transformé partiellement en Molybdène. C'est ce dernier produit qui sert à durcir l'acier.

Le prix de ce minerai est essentiellement variable surtout actuellement; demandez-le donc au Ministère des Mines, à Ottawa, où l'on est sûrement en mesure de vous donner ce renseignement.

Je vous conseille également de faire examiner par quelqu'un de compétent les pierres (quartz) dont vous avez extrait cette molybdénite; il arrive parfois que ce sont ce que l'on appelle des "pegmatites stannifères", c'est-à-dire des roches cristallines contenant de l'étain, ce qui pourrait indiquer un gisement possible de ce métal très employé aujourd'hui.

A DATER DU 1^{er} JUILLET PROCHAIN
LE PRIX DE

“ LA REVUE POPULAIRE ”

SERA DE 15 CENTS LE NUMERO

Cette augmentation que nous avons différée le plus longtemps possible nous est formellement imposée aujourd'hui par les circonstances.

Le coût très élevé du papier, les frais de main-d'oeuvre considérablement augmentés, nous mettent dans l'alternative de relever notre prix de vente ou de discontinuer la publication de notre Magazine mensuel.

Cette dernière mesure eût été profondément regrettable car la **Revue Populaire** jouit d'une faveur sans cesse croissante dans les familles Canadiennes et, d'autres part, la lecture étant un besoin nettement reconnue aujourd'hui, il importe de maintenir énergiquement les livres honnêtes, intéressants et instructifs, ceux en un mot dont la lecture est profitable à tous points de vue.

Toutefois, et comme nous avons toujours en vue la satisfaction de la clientèle, nous n'avons pas voulu lui demander un léger sacrifice sans apporter en retour une nouvelle et importante amélioration à son magazine favori.

De cent pages seulement qu'elle avait au début, la **Revue Populaire** a été mise à 116 pages, puis à 132, à 148 et enfin à 164, toujours au même prix de 10 cents.

Aujourd'hui que les circonstances nous forcent à relever ce prix, nous avons décidé d'améliorer la **Revue** en publiant des romans **plus longs** que par le passé et d'ajouter **32 pages de plus** à notre magazine qui aura dorénavant

196 PAGES.

Tous les journaux sont atteints par la crise actuelle et certains d'entre eux se sont vus dans la nécessité, non seulement d'augmenter leurs prix mais aussi de **réduire** leur format.

Grâce à notre organisation, bien que nous ressentions durement nous aussi les effets de la crise, il nous a été possible de n'augmenter que très raisonnablement le prix de la **Revue Populaire** et, non seulement de la maintenir à son format, mais d'y ajouter encore **trente-deux pages**.

Ce sacrifice que nous nous imposons sera certainement apprécié des lecteurs et nous leur demandons de nous continuer la faveur qu'ils nous ont toujours témoignée jusqu'ici.

De notre côté nous ferons tout en notre pouvoir pour améliorer la **Revue Populaire** et la rendre toujours de plus en plus intéressante.

POUR TRANSPORTER LE POISSON

Le département des pêcheries du gouvernement américain vient de faire construire un nouveau char, affecté au transport du poisson venant de loin.

Ce char est entièrement construit en acier et est à l'abri de toute chaleur et froid excessifs. Il pèse, avec son équipement, 150,000 livres, et est destiné à porter une charge pesant 35,000 livres.

Au centre, sont installées des citernes isolées, qui ont une capacité de 130 gallons dans lesquelles les poissons sont déposés, avant le départ.

Pendant le voyage, le poisson reçoit de l'oxygène et de l'eau fraîche au moyen de pompes à air et à eau, mises en opération par un engin de 6 chevaux-vapeur.

La bouilloire fournit de la chaleur au char, mais en plus d'un système de chauffage spécial, l'attachement ordinaire fournissant la chaleur provenant de la locomotive est aussi en opération.

A l'arrière du char, une immense citerne remplie d'eau en réserve et une boîte à glace d'une capacité de une tonne ont été soigneusement installées.

Pour compléter les commodités du voyage, le char est pourvu d'une salle à dîner, d'une cuisine et d'un bureau, utilisés par les cinq employés chargés de surveiller l'installation.

disait: "En sa qualité de femme, la Fortune aime les audacieux".

Et pourtant si l'on considère les grands riches qui ont accumulé des sommes fabuleuses, on est porté à croire en constatant les débuts de certains d'eux, que leur audace fut surpassée par leur esprit d'économie.

En effet, ne voyions-nous pas Cornelius Vanderbilt conduisant son propre vaisseau marchand? John Jacob Astor ne se sentit pas humilier lorsqu'il vendait des pommes dans les rues. Jay Gould fut un agent de publications. John D. Rockefeller fut ouvrier machiniste. A. T. Stewart fut maître d'école.

John Wanamaker débuta dans la vie au salaire de \$1.20 par semaine, Andrew Carnegie se contentait de \$2.00 pour un même espace de temps. Benjamin Franklin fut imprimeur, Elihu Burritt était forgeron, Abraham Lincoln travaillait sur la voie ferrée.

James J. Hill débuta comme éveilleur, dans un hôtel. William A. Clark, encore jeune, travaillait dans les mines. Henry Villard fut reporter, Thomas Edison, opérateur de télégraphe. Thomas F. Ryan, commis dans la marchandise sèche, William Llyod Garrison imprimeur, Daniel Drew commerçant d'animaux, Henry H. Rogers commissionnaire dans une épicerie.

LES DEBUTS DE QUELQUES MILLIONNAIRES

EST-IL un mot dont on a plus parlé que du mot Fortune? Et c'est tout naturel, puisqu'elle est du genre féminin! C'est sans doute ce qui a inspiré Karr, lorsqu'il

CURIEUSES HORLOGES

On fabrique, en Suisse, des horloges qui n'ont besoin ni d'aiguilles, ni de cadran. Pour savoir l'heure il suffit d'appuyer sur un bouton. Un appareil phonographique vous dit immédiatement à quel moment de la journée vous en êtes.



LE SANG, C'EST LA VIE

Pour le traitement de l'Anémie, de la Neurasthénie, de la Tuberculose, du Rachitisme et de toutes les affections pulmonaires

L'HISTO-FER GARNIER

est le remède tout indiqué. C'est le tonique le plus puissant de nos jours. Résultats assurés.

PRIX: \$1.25 la bouteille.

EN VENTE DANS LES MEILLEURES PHARMACIES ET AUX

PHARMACIES MODELES DE GOYER

AGENTS SPECIAUX

180 rue Ste-Catherine Est
Tel. Est 3208

217 rue Ste-Catherine, Maisonneuve
Lasalle 1664.



DEPARTEMENT DU SERVICE NAVAL

COLLEGE NAVAL ROYAL DU CANADA.

Le Collège Naval Royal a été fondé dans le but de donner un enseignement complet en Science Navale.

Les diplômés ont les qualités voulues pour entrer dans les services impérial ou canadien comme aspirants. Ils ne sont pas obligés, cependant, d'embrasser la carrière navale. Pour ceux qui ne désirent pas entrer dans la Marine le programme comprend des études complètes en Science Appliquée qui les qualifient pour l'entrée, en qualité d'étudiants de deuxième année, dans les universités canadiennes.

Le plan d'éducation comprend encore le développement de la discipline et de la capacité d'obéir et de commander, d'un sentiment élevé de l'honneur physique et mental; une bonne instruction en Science, Mécanique, Mathématiques, Navigation, Histoire et Langues Vivantes, comme base d'un développement général ou d'une spécialité.

Les candidats doivent avoir de quatorze à seize ans le 1er juillet suivant leurs examens.

On peut obtenir des renseignements sur l'entrée en s'adressant au Département du Service Naval, Ottawa.

G. J. DESBARATS,

Sous-ministre du Service Naval.

Ottawa, 8 janvier 1918.

Il n'y aura pas de rétribution pour la publication non autorisée de cette annonce.

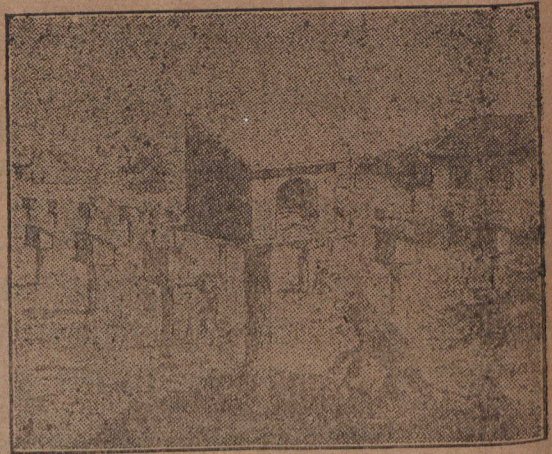
UNE COLONIE DE SINGES INOCULES

ON prétend que la maladie du sommeil était causée par une mouche tropicale, la tsé-tsé. Cette maladie est ainsi nommée parce que les personnes qui en sont atteintes sont saisies par un invincible sommeil et finissent par mourir.

On n'a pas encore trouvé de remède à cette redoutable affection. Mais tous les médecins sont fermement convaincus que seule l'inoculation d'un sérum peut amener la guérison. On entend par là l'injection dans l'organisme du patient du sang ou sérum de certains animaux auxquels, on a, au préalable, communiqué la maladie qu'il s'agit de guérir chez l'homme.

Il faut donc, pour trouver un sérum efficace, découvrir un animal susceptible de contracter la maladie. On a fait des essais sur le singe et ces essais ont été si satisfaisants que l'on espère, avant peu, finir par découvrir le remède de la maladie du sommeil.

Mais, pour que ces essais s'effectuent avec rapidité et sûreté, il fallait opérer en grand. Dans les laboratoires d'Europe, où quelques malheureux singes constituent toute la ménagerie possible, il faudrait des années pour poursuivre les travaux. Certains savants ont donc jugé plus profitable d'aller eux-mêmes au pays des singes et de la maladie du sommeil. Ils se sont installés dans l'Ouganda, colonie anglaise de l'est africain, ont capturé quelques centaines de singes et leur ont construit leur village.



Une colonie de singes dans l'est africain.

Vous reconnaîtrez, en effet, que ce mot de village est le seul qui convienne à la curieuse agglomération de petites maisons juchées sur perchoir, une pour chaque singe, que notre illustration place sous vos yeux.

Là, les singes, isolés les uns des autres, ont chacun leur fiche, comme un malade d'hôpital; et les médecins, après les avoir inoculés du terrible mal, leur rendent chaque jour une visite pour constater les progrès de leur maladie. Lorsqu'un singe succombe, il est remplacé par un autre. Mais auparavant, on lui a, par des saignées quotidiennes, soustrait quelques peu de son sang (véhicule des bacilles de la maladie) et qui servira à inoculer quelques autres singes.

Après une série de plus ou moins longue d'opérations de ce genre, on finira par obtenir un sérum très affaibli, ne contenant plus que les germes dégénérés du mal, et ce sérum pourra sans danger être injecté au patient piqué par la tsé-tsé. Il pourra, sans doute aussi, être employé comme préventif, ainsi que l'on procède dans la vaccination.



UNE REQUETE A NOS AMIS

Nos lectrices et nos lecteurs ont pu constater qu'à de multiples reprises, nous avons fait de notables améliorations dans notre hebdomadaire "LE SAMEDI" et dans notre publication mensuelle "LA REVUE POPULAIRE".

Ces améliorations sont, naturellement dispendieuses surtout lorsqu'il s'agit d'un tirage important comme le nôtre car le prix des matières premières est très augmenté depuis quelque temps.

Nous n'avons cependant reculé devant aucun sacrifice pour plaire à notre clientèle et les encouragements qui nous sont venus d'un peu partout nous prouvent que nous avons réussi.

Nous ferons mieux encore.

Mais cela dépend de nos abonnés et de nos acheteurs au numéro. Que les uns et les autres nous fassent un peu de propagande autour d'eux. Cela leur est très facile. **Que chacun d'eux nous procure un abonné ou un lecteur de plus** et nous serons ainsi rapidement en mesure de pouvoir exécuter les projets que nous formons pour le perfectionnement de nos magazines.

Beaucoup de gens ne lisent pas "LE SAMEDI" ni "LA REVUE POPULAIRE" parce qu'ils ne les connaissent pas. Parlez-en, faites les connaître et vous serez les premiers à en bénéficier.



Acte d'Accusation Contre l'Alcoolisme

L'histoire du roi Alcool est une histoire d'infamie et de corruption, de cruauté, de crimes, de fureur et de ruine.

Il a enlevé aux joues la gloire de la santé et y a placé la teinte rougeâtre de la lie de vin.

Il a enlevé l'éclat des yeux, et les a rendus troubles et couleur de sang.

Il a enlevé du visage la beauté et la grâce et l'a laissé difforme et bouffi.

Il a enlevé la force des membres et les a rendus faibles et chancelants.

Il a enlevé la fermeté et l'élasticité aux pieds et les a rendus vacillants et hésitants.

Il a enlevé la vigueur du bras et l'a laissé énervé et faible.

Il a enlevé la vitalité du sang et l'a rempli de poison, de germes de maladies et de mort.

Il a transformé d'une manière effrayante ce corps qui avait été fait d'une manière si merveilleuse et si grandiose, le chef-d'oeuvre de Dieu, en une vile et repoussante masse de chair humaine.

Il est entré dans le cerveau, le sanctuaire de la pensée, y a détrôné la raison pour y faire habiter la folie.

Il a enlevé du regard le rayon de l'intelligence pour le remplacer par l'éclat stupide de l'idiotisme et de la torpeur intellectuelle.

Il a enlevé de la face l'empreinte d'une noble virilité et y a laissé le cachet de la sensualité et de l'abrutissement.

Il a enlevé des mains l'adresse, les a détournées d'un travail utile pour en faire des instruments de brutalité et de meurtre.

Il a stipendié la langue pour lui faire

dire des choses folles et pour maudire.

Il a mis sur les lèvres des chants de débauche et de licence.

Il a rompu les liens de l'amitié pour les remplacer par des semences de discorde.

Il a fait, d'un père bon et indulgent, une brute, un tyran, un meurtrier.

Il a transformé une mère aimante en un démon — une brute incarnée.

Il a poussé des fils et des filles obéissants et affectionnés à briser le coeur de leurs parents et à ruiner leurs familles.

Il a enlevé de maintes tables le luxe et le nécessaire pour y faire asseoir la famine et les privations.

Il a arraché de maintes épaules les vêtements chauds et soyeux pour les couvrir de guenilles.

Il a enlevé des palais à des hommes pour leur donner en échange de misérables cabanes.

Il leur a enlevé des champs et ne leur a pas même donné en échange un lieu pour les enterrer.

Il a rempli nos rues et nos chemins de violences et de désordres.

Il a peuplé nos maisons de police. Il a fait occuper toutes les places dans nos asiles d'aliénés.

Il a compliqué nos lois et rempli nos tribunaux.

Il a comblé nos pénitenciers et nos maisons de correction.

Il a rempli notre monde de larmes et de gémissements, de pauvres et d'orphelins, de malheureux et de nécessiteux.

Il a banni le Christ du coeur et y a établi un enfer.

Tels sont nos chefs d'accusation. Que le monde entier juge le Coupable.

CHACUN A SA MANIERE . . .

Tout augmente!...

Les diverses denrées ou marchandises augmentent sans cesse et l'on se demande anxieusement où cela s'arrêtera.

"LE SAMEDI" augmente aussi, mais pas de la même façon...

Il augmente le nombre de ses pages, la variété de ses départements; depuis quelque temps déjà, il publie deux feuilletons au lieu d'un et, en conséquence, sa clientèle fait comme lui, elle augmente aussi.

Pourquoi?

Parce que **"LE SAMEDI"**, fidèle à sa ligne de conduite, s'est imposé un surcroît de labeur et de frais mais *n'a pas augmenté son prix de vente.*

"LE SAMEDI", véritable organe de la famille canadienne, convient à tous les âges et à toutes les conditions parce qu'il est: intéressant, instructif, amusant et *strictement moral.*

Parce que pour la très modique somme de 5 cents, il donne: de l'actualité, du tourisme, de la mode, des conseils et recettes de grande utilité, des pages et gravures humoristiques, une nouvelle illustrée inédite, un grand roman sentimental, un autre roman genre policier et quantité d'autres articles.

Lisez-le et faites-le lire à vos amis, les 5 cents qu'il vous coûtera vous seront rendus au centuple en agrément.

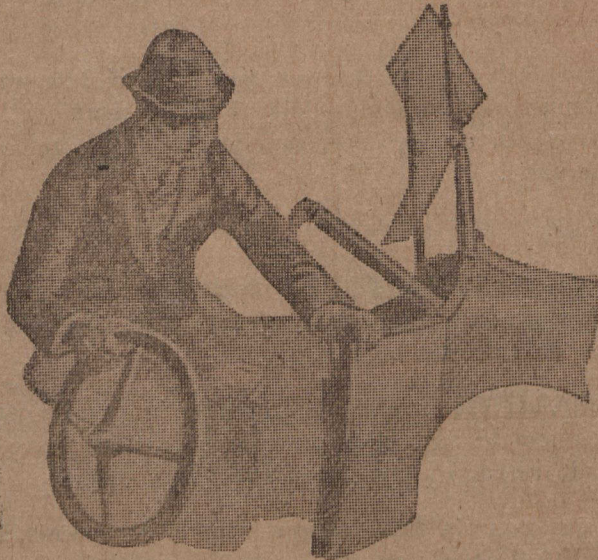
S'il n'y a pas de Dépôt dans votre localité, abonnez-vous directement aux Edit.-Prop., Poirier Bessette & Cie, 131 rue Cadieux, Montréal, pour \$2.50 par an ou \$1.25 pour six mois.

CONTRE LES VOLS D'AUTO

Si l'on ne peut rien espérer d'un navire sans gouvernail, il en est ainsi d'une automobile, sans roue de direction. C'est probablement cette dernière observation qui a invité un américain à imaginer une invention qui rend impossible le vol de ces voitures.

La nouvelle roue est attachable et détachable facilement, de telle sorte que le chauffeur peut l'emporter avec lui, au moment qu'il laisse son automobile.

La nouvelle invention diffère de la roue ordinaire parce qu'elle est pourvue d'un moyeu au centre duquel est installée une mortoise qui s'adapte sur un



La nouvelle invention contre les vols d'auto.

bloc de dimension analogue; ce dernier étant fortement attaché à l'extrémité supérieure du poste de direction, tel qu'indiqué sur l'illustration ci-contre.

Le moyeu peut être mis en place sur le bloc de deux manières différentes, et ceci en raison de la disposition intégrale de la barre de fermeture sur le bloc ou sur la roue.

Dans la première méthode, une petite barre est pivotée au côté de l'extrémité ouverte du moyeu de la roue et est fermée en position au-dessus d'une petite aiguille du côté opposé.

Dans la seconde manière, une petite barre est pivotée au bloc, dans le centre de la roue.



MESDAMES...

LA MARQUE

GANTERIE ROYALE

SUR UNE MARCHANDISE, EST UN

CACHET SPECIAL

DE

L'EXCELLENCE et du CHIC

DE CETTE MARCHANDISE.

483 Ste-Catherine E. Tel. Est 3341

CRAVATES DE FANTAISIE REÇUES
CHAQUE SEMAINE.

Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA
TAILLE



Les PILULES PERSANES

de Tawfisk Pacha de
Téhéran, Perse.

ont pour effet de dé-
velopper le buste, de
corriger la maigreur
excessive, de suppri-
mer le creux des
épaules et d'effacer
les angles disgracieux
qui déparent une jeu-
ne fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de pren-
dre la quatrième boîte de vos fameuses
PILULES PERSANES; l'effet est merveil-
leux—j'en suis enchantée."

SOCIETE DES PRODUITS PERSANS

Boîte Postale 2675 Dépt. A., Montréal.

A VENDRE

UNE PRESSE "CAMPBELL"

UNE PRESSE "CENTURY"

à deux révolutions, 4 rouleaux de
forme, lit de 30 x 44, débit à l'a-
vant. En bont état.

Informations et prix vous se-
ront fournis en vous adressant à

POIRIER, BESSETTE & CIE,
131 RUE CADIEUX, MONTRÉAL.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme
de \$2.50 pour un an, \$1.25 pour six
mois, (excepté Montréal et banlieue)
d'abonnement au journal *Le Samedi*.

Nom
M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier vo-
tre qualité).

Rue

Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier,
Bessette & Cie, 129-131-133 rue Ca-
dieux, (près Vitré), Montréal.

COMMENT ON SALUE

Le coup de chapeau français est suivi du traditionnel: —“Comment vous portez-vous?”

En Orient, l'Arabe dit: “Puisse la matinée être belle!”

“Que Dieu t'accorde ses faveurs!” dit l'Ottoman avec gravité.

Le Persan prononce une salutation dans ce genre: “Puisse ton ombre ne jamais diminuer!”

Les Egyptiens disent: “Comment va la transpiration? Transpirez-vous salutairement?”

Les Chinois: “Avez-vous mangé votre riz? Votre estomac fonctionné-t-il? Est-il en bon ordre?”

Les anciens Grecs avaient l'âme épanouie: “Réjouis-toi!” disaient-ils.

Les Grecs modernes, devenus gens de négoce, se saluent par ces mots: “Que fais-tu?” c'est-à-dire: “Comment vont les affaires? Les huiles se vendent-elles? Les raisins, les figues et le miel sont-ils abondants?”

Les Romains primitifs se saluaient: “Vale! Salve!” c'est-à-dire: “Sois en bonne santé, sois fort!”

Les Romains de la décadence se murmuraient en s'abordant: “*Dulcissime rerum*” Ce qui veut dire: “O le plus doux des objets!”

On disait autrefois à Naples: “Croissez en santé!” Aujourd'hui, on dit en Italie: “Comment êtes-vous?”

En Espagne: “Comment la passez-vous?”

En Allemagne: “Comment cela va-t-il?” ou “Comment vous portez-vous?”

Le Hollandais, éminamment commerçant et navigateur, salue: “Comment voyagez-vous?”

Le Suédois: “Comment pouvez-vous?” c'est-à-dire: “Etes-vous dispos, vigoureux?”

“Comment vivez-vous?” dit l'Ecossois hospitalier.

Le Russe salue laconiquement par un: “Soyez bien!”

Enfin, l'humoristique Anglais dit: “Comment faites-vous?” ou “Comment êtes-vous?”

— o —

LA DESTINÉE DES INVENTEURS

Ce ne sont pas toujours les grandes inventions qui rapportent les plus fortes récompenses financières. L'inventeur du patin à roulettes, par exemple, s'est enrichi de \$2,400,000, tandis que la découverte des lacets de chaussures réalisa à son auteur deux millions de piastres. Celui qui imagina l'épingle de sûreté laissa une fortune évaluée à huit millions.

D'un autre côté, Charles Bourseul qui découvrit et décrivit le principe du téléphone en 1855, mourut très pauvre. Michaux, l'inventeur de la bicyclette, finissait ses jours dans la plus grande pauvreté, tandis que Frédéric Sauvage, qui inventa l'hélice, fut emprisonné et termina ses jours sans fortune dans un asile d'aliénés.

Ne contient pas d'Alun

Absolument Pure



POUR FAIRE DE LA
BONNE PATISSERIE
 DEMANDEZ À VOTRE ÉPICIER LA
CELEBRE POUDRE
A PATE

Ne contient pas
 de substances
 nuisibles à
 l'estomac.

**COOK'S
 FRIEND**

**LEVE LA PATE
 ET LA REND
 POREUSE,
 LEGERE,
 DIGESTIVE
 ET DELICIEUSE**

NOUVEAU PAQUETAGE
FER-BLANC

Vendue maintenant en Boîtes de
 Fer-blanc de forme oblongue.

Fabriquée à
 Montréal par

W. D. MCLAREN, LIMITEE

DEPUIS L'AN 1862

Ne coûte pas davantage que les qualités inférieures

**LA REVUE POPULAIRE MAGAZINE MENSUEL
 ILLUSTRÉ DE 164 PAGES**

Pour \$1,20 par an, ou 60 cents pour 6 mois

Poirier, Bessette & Cie, Éditeurs, Props., 129-131-133, rue Cadieux, Montréal.

Chaque numéro contient d'intéressants articles très documentés sur les moeurs des peuples peu connus, les animaux étrangers, les monuments remarquables ou les faits curieux du monde entier.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.20 pour 1 an, ou 60c pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement à la **Revue Populaire**. (Bon jusqu'au 1er juillet 1918)

Nom
 M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Rue

Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette et Cie, 129-131-133, rue Cadieux, Montréal.

Vous y trouverez également des nouvelles sentimentales et humoristiques, choisies avec soin.

A chaque mois, également, un beau roman complet et qu'il serait souvent difficile de se procurer ailleurs.

Le tout, dû à une collaboration choisie, est illustré de nombreuses et superbes gravures.

N'hésitez pas à découper et à envoyer le coupon ci-dessus.

DE CURIEUSES EMBARCATIONS

Pour traverser les rivières du Punjab, les naturels du pays ont imaginé des embarcations aussi fragiles que curieuses à observer.

Ces dernières sont faites au moyen de peaux gonflées de buffalo et les voyageurs qui ont visité ces pays, rapportent que ce genre de navigation donne un excellent service.

Très commodes, ces chaloupes peuvent être portées sur le dos ou roulées pour être gonflées sur le bord de la rivière.



Quand elles sont employées comme traversiers, le navigateur s'allonge sur la peau gonflée, rame et gouverne au moyen de ses mains et de ses pieds, tandis que son passager se tient comme il le peut sur l'embarcation d'occasion.

Plusieurs peaux enflées réunies ensemble au moyen de pièces de bois font un radeau qui n'offre pas le moindre danger, dans la traversée des rivières que l'on trouve dans l'Inde.

NEGRESSES AU COU DE GIRAFE

Si pour nos poètes, un cou de cygne constitue un des principaux éléments de la beauté féminine, les nègres de la Côte d'Ivoire ne se contentent pas, eux, de métaphores.

Ces braves gens ne conçoivent point une belle femme si elle n'est dotée d'un véritable cou de girafe.

Aussi imposent-ils à leurs filles de sin-

guliers procédés afin de développer leurs charmes.

Lorsqu'elles sont très jeunes, on leur met autour du cou un collier ou plutôt un carcan d'ivoire, et chaque année, à mesure que le cou se développe, on augmente la hauteur du carcan.

Grâce à cette mode, il n'est pas rare de voir des négresses offrir l'aspect le plus curieux du monde, avec leur tête comme séparée du tronc, et reposant sur une pile de colliers d'ivoire.



EXAMEN DES YEUX

GUERISON DES YEUX sans médicaments, opération ni douleur. Nos



Verres Toric, nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le Meilleur de Montréal. **Le Spécialiste BEAUMIER**

A L'INSTITUT D'OPTIQUE

144 rue Sainte - Catherine Est

Coin Av. Hôtel-de-Ville MONTREAL

AVIS—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité : Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.



QUAND VOUS DEMENAGEREZ!



Envoyez-nous votre nouvelle et votre ancienne adresse. Le Bureau de Poste ne fait pas suivre les magazines comme les lettres. Surtout, envoyez-nous ces renseignements pour le 15 *au plus tard, du mois précédent*, date à laquelle nous révisons nos listes, car nous sommes dans l'impossibilité d'envoyer des Nos duplicata.

NOUVELLE ADRESSE

Nom

Rue

Localité

ANCIENNE ADRESSE

Nom

Rue

Localité

LA REVUE POPULAIRE, 131 rue Cadieux, Montréal

LE JOURNALISME EN AMÉRIQUE

Les traits les plus frappants du caractère enthousiaste.

américain, sont peut-être l'énergie et l'esprit d'entreprise. Quand on pense, en Amérique, qu'une chose est susceptible de donner de bons résultats, on n'hésite pas à l'entreprendre; et si d'abord, le succès ne vient pas couronner l'entreprise, on ne se décourage pas; mais on continue jusqu'à ce que la mauvaise fortune se lasse et consente enfin à faire place au succès.

Parmi les industries gigantesques des Etats-Unis, il n'en est peut-être pas qui attire davantage l'attention de l'observateur que celle du journalisme. Les journaux américains sont probablement, les mieux informés du monde, et leurs colonnes sont pleines de nouvelles des quatre coins de l'univers, surtout celles du grand Journal de New-York dont l'histoire est très intéressante.

Fondé en 1835, avec un capital qui n'était que de cinq cents dollars, ce journal donne maintenant un revenu annuel de plus d'un million de dollars. Quelle est la cause de ce succès sans précédent?

C'est sans aucun doute, l'abondance des nouvelles données au lecteur. Pour arriver à ce résultat, ses directeurs n'ont épargné ni leurs peines, ni leur argent.

Par exemple: En 1866, quand éclata la guerre entre la Prusse et l'Autriche, un reporter fut envoyé en Europe pour suivre les opérations militaires. Au mois d'août de la même année, après la bataille de Sadowa, qui fut désastreuse pour les Autrichiens, le roi de Prusse, Guillaume Ier, l'annonça à ses sujets par une proclama-

Un représentant du journal américain sténographia le discours tout entier, et le transmit à New-York, mot pour mot, aux dépenses énormes de \$5,200.

Et l'on peut dire la même chose des autres grands journaux de New-York et de Chicago, qui n'épargnent aucune dépense pour se procurer le plus vite possible, des nouvelles de partout, leur devise étant celle du peuple américain: "En avant! encore en avant! toujours en avant!"

— o —

HUMOUR BELGE

UN officier allemand qui se faisait héberger depuis quelque temps déjà à Gand, chez un négociant, avait remarqué que celui-ci ne lui témoignait qu'une politesse correcte et froide. Pensant que c'était la crainte que son hôte éprouvait pour l'uniforme des envahisseurs, il lui dit un jour:

"—Vous n'avez rien à craindre des Allemands, même si la Belgique était annexée, notre empereur est tellement généreux que Bruxelles devenue ville allemande, il nommerait le roi Albert bourgmestre de la capitale.

Le Gantois, nullement démonté par l'outrecuidance de son hôte, lui répondit d'un ton sérieux:

"—C'est possible, mais notre roi est plus généreux encore. Je suis certain qu'il n'hésiterait pas un instant à nommer votre empereur élu à Nieuport: cela permettrait au kaiser de passer l'Yser à son gré!"

NOUS AVONS TOUJOURS LES DERNIERS MODELES

Profitez-en pour vos achats du Printemps.
Emmagasinage gratuit.

Le seul magasin en ville où acheter à des

**PRIX AUSSI BAS QUE CEUX QUE NOUS
EN DEMANDONS ;**

Un ameublement complet ou partiel

— DE —

*Boudoir,
Chambre
à Coucher,
Salle à Manger
Bibliothèque,
Salon.*



*Spécial :
Tapis,
Prélart,
Rideau,
Portières.*

Une visite vous intéressera
et sera de nature à vous
convaincre que notre devise
n'est pas un vain mot, que
réellement nous vendons à
des

**PRIX PLUS BAS
QUE
PARTOUT AILLEURS**

Et de plus nous vous offrons
une ligne complète de Pho-
nolas, cette machine parla-
nte si connue.

Nous avons en main plus
de 5,000 records comprenant
ce qu'il y a de plus nouveau.

THE J. S. PRINCE COMPANY

WILLIAM LALON DE, PRÉSIDENT.

85 BOULEVARD SAINT - LAURENT, = TEL. EST 209

BEAUTÉ ET FERMETÉ DE LA POITRINE

Disparition des creux des épaules et de la gorge
par l'emploi du

Traitement DENISE ROY en 30 Jours

LE TRAITEMENT DENISE ROY, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, *développe* et *raffermit* très rapidement la *Poitrine*.

D'une efficacité remarquable, il exerce une

ACTION RECONSTITUANTE, CERTAINE ET DURABLE
SUR LE BUSTE,

sans faire grossir les autres parties du corps.

Très bon pour les personnes *maigres* et *nerveuses*.

Bienfaisant pour la *Santé*, facile à prendre, il convient aussi bien à la *jeune fille* qu'à la *femme* faite.

**Prix du Traitement Denise Roy
de 30 jours au Complet, \$1.00**

Renseignements gratuits donnés sur réception de 3c en timbres.
Toutes correspondances strictement confidentielles.

Mme DENISE ROY, Dept. 8, Montréal, Qué.
BOITE POSTALE 2740



LA REVUE POPULAIRE

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.20 pour un an, 60 cents pour six mois (*excepté Montréal et banlieue*) d'abonnement à la REVUE POPULAIRE.
(Bon jusqu'au 1er juillet 1918.)

Nom

M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité.)

Rue

Localité

Adressez comme suit:— MM. Poirier, Bessette et Cie., 129-131-133 rue Ca-
dieux, (Près Vitré) Montréal.



PERMETTEZ - NOUS DE NETTOYER VOS TAPIS.

Les tapis et rugs sont nettoyés au moyen d'un
procédé chimique qui les désinfecte et leur
donne une apparence neuve. Les couleurs
sont ressorties avec leur splendeur et
leur lustre primitifs tandis que
vous êtes assuré d'un ser-
vice prompt et digne
de confiance.

~~~~~☆~~~~~  
Téléphonez aujourd'hui.

~~~~~☆~~~~~  
DECHAUX FRERES
Nettoyeurs-Teinturiers

TEL., EST
301,
51,
52.



**Lait
Condensé
BORDEN'S
MARQUE "EAGLE"**

Gail Borden
**EAGLE
BRAND
CONDENSED
MILK**

THE ORIGINAL

C'est l'aliment naturel indispensable
au bébé pour qu'il digère bien,
dorme bien, se porte à merveille
et soit une vraie joie pour le
foyer.

Borden Milk Co, Limited, Montreal